ANDRÉ DE LORDE



Collection des Petits Livres de Chevet

Eugène Figuière et Cie Editeurs
A l'enseigne du Figuier, 3 Place de l'Odéon, Paris



ISBN of reproduction: 978-1-77096-208-8

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE

cinq exemplaires sur papier pur fil Lafuma

numérotés de 1 à 5

ANDRÉ DE LORDE

Le

Théâtre de la Mort

L'Illustre Professeur Truchard
L'Homme Mystérieux

PARIS
A L'ENSEIGNE DU FIGUIER
3, PLACE DE L'ODÉON, 3

THEATRE COMPLET D'ANDRÉ DE LORDE

Théâtre d'Epouvante, 1 vol. (Librairie Théâtrale).
Théâtre de la Folie, 1 vol. (De Boccard).
Théâtre de la Peur, 1 vol. (Le Figuier).
Théâtre de la Mort, 1 vol. (Le Figuier).
Drames Mystérieux, 1 vol. (Tallandier).
Théâtre Impressionniste, 1 vol. (en prép.)

A

M. Georges de PORTO-RICHE

en témoignage de ma fervente admiration.

A. de L.

L'ILLUSTRE
PROFESSEUR TRUCHARD

PIÈCE EN DEUX ACTES

PERSONNAGES

PROFESSEUR TRUCHARD.
DOCTEUR RUFFIN.
BALLOIS.
LAUTIER.
DOCTEUR MORAX.
DOCTEUR ROUSSEL.
DOCTEUR BERNARD.
JOSEPH.
LOUIS.

MADAME TRUCHARD.
MADEMOISELLE GERMAINE TRUCHARD.
MADAME DEMONGE.

Pour éviter à la malignité publique la joie de mettre un nom sous cet anonyme théâtral qu'est le professeur Truchard, l'auteur se hâte de déclarer que ce personnage est inventé par lui de toutes pièces, qu'il n'existe que dans son imagination...

S'il existait autrement, ce serait une exception dans un corps qui compte parmi ses membres : les Bazy, les Jean-Louis Faure, les Gosset, les de Martel, et tant d'autres éminents praticiens qui sont — par leur science et leur probité — l'honneur de la chirurgie française, la première du monde.

(Note de l'auteur.)

ACTE PREMIER

Décor.

Le cabinet de consultation du célèbre chirurgien Truchard ; — pièce luxueusement meublée.

Au fond, à droite, grande porte à deux battants, donnant sur un cabinet de travail. Porte à gauche au deuxième plan et au premier plan ; deux larges fenêtres ayant vue sur les Champs-Elysées. Au fond, au milieu, une cheminée monumentale et, au-dessus, le portrait en pied — peint par Bonnat — du professeur Truchard en robe de membre de l'Académie de Médecine avec rosette d'officier de la Légion d'Honneur.

Devant les fenêtres, un magnifique bureau. En face,

une autre petite table avec téléphone. Un grand canapé-divan entre la cheminée et la grande porte. Une glace au-dessus.

Lorsque le rideau se lève, le professeur Truchard, grand, bel homme, la figure rasée, très élégant dans sa redingote noire, la rosette de la Légion d'Honneur à la boutonnière, est debout, dos à la cheminée. Pendant ce temps, la malade qu'il vient d'examiner, madame Demonge, est en corset... Ses vêtements sont jetés pêle-mêle sur le divan. A côté d'elle se tient le docteur Morax, à la tenue modeste, mais correcte, aux manières obséquieuses, portant lorgnon. Un long silence.

TRUCHARD, brusque.

Rhabillez-vous, Madame...

Il va à la table, s'assied et écrit.

MORAX, à la dame qui commençait à se rhabiller.

Permettez que je vous aide...

Il lui fait passer ses vêtements.

MADAME DEMONGE, bas au docteur Morax.

Comme il est brusque!

MORAX, bas à la dame, en souriant.

Ne faites pas attention!

TRUCHARD, tout en écrivant.

Madame, l'examen auquel je viens de me livrer sur vous, ne me laisse aucun doute... ni à mon confrère le docteur Morax... (S'adressant au docteur.) n'est-ce pas ?

MORAX, acquiesçant.

Oh! mon Dieu, non, mon cher maître!

TRUCHARD.

Si vous voulez guérir, il n'y a qu'un moyen, un seul! Il faut vous enlever ce que vous avez là! (Scandant les mots.) Il faut vous opérer!

MADAME DEMONGE, navrée.

Oh! mon Dieu!

TRUCHARD, brutal.

Eh! bien quoi?

MADAME DEMONGE, prête à pleurer.

Ah! c'est affreux!... c'est affreux!... Une opération!... Moi qui en ai toujours eu si peur! Toute ma vie j'ai eu peur de ça!...

TRUCHARD, à madame Demonge.

Comme vous êtes nerveuse!

MORAX, gentiment.

Allons, remettez-vous, Madame!... remettez-vous, je vous en prie... Vous avez peur de souffrir, n'est-ce pas?

MADAME DEMONGE.

Oh! oui!...

TRUCHARD, haussant les épaules.

Les malades sont tous les mêmes! Toujours la crainte de souffrir! La souffrance n'est qu'un symptôme, un symptôme devant lequel un chirurgien ne doit pas s'arrêter...

MORAX, à la dame.

Puisqu'on vous endormira... Vous ne sentirez rien du tout... et quand vous vous réveillerez, vous serez guérie!

TRUCHARD, à madame Demonge, sec.

D'ailleurs, faites comme vous voudrez... Mais si je ne vous opère pas, vous savez!... Vous avez là un mal qui ne pardonne pas... Dans trois mois, peut-être dans trois semaines, vous serez prise de douleurs atroces... Ça vous fera changer d'idées... Vous viendrez alors me supplier : « Docteur, je ne veux pas mourir... Sauvez-moi !... » Et moi, je vous répondrai : « Madame, il est trop tard ».

MADAME DEMONGE, se désolant.

Mon Dieu ! Mon Dieu !

TRUCHARD.

Veuillez, maintenant, Madame, passer par ici... J'ai besoin de discuter encore certains points avec mon confrère... (Il conduit madame Demonge qui a fini de se rhabiller pendant cette scène, vers un cabinet à gauche.) Quelques minutes seulement...

Il lui ouvre la porte.

MORAX, à la dame.

Je vous rejoins tout de suite !

Truchard referme la porte sur madame Demonge.

TRUCHARD, à Morax.

Dépêchons-nous... Je suis pressé... J'ai beaucoup à faire.

MORAX.

Votre élection peut-être ?

TRUCHARD.

Oui, mes amis ont absolument voulu

que je me présente à l'Académie des sciences... l'élection se fait dans dix jours...

MORAX, flatteur.

Vous êtes nommé d'avance.

TRUCHARD.

On ne sait jamais !... (Un temps.) Parlons de notre malade... Qu'est-ce que c'est que cette femme-là ?

MORAX.

C'est une bonne cliente... Je la crois à son aise... Son mari a une très jolie situation à Rouen.

TRUCHARD.

Qu'est-ce qu'on peut lui demander... huit mille ?...

MORAX.

Hum ! Ça me paraît beaucoup...

TRUCHARD, ennuyé.

Ah !...

Il se promène de long en large.

MORAX.

Attendez... Nous lui dirons qu'il y a deux opérations distinctes, l'une sur le foie... l'autre sur les voies biliaires... C'est cinq mille chacune... Mais pour les deux vous lui faites un prix de huit mille.

TRUCHARD.

Par grande faveur !

MORAX, acquiesçant.

Voilà !

Il prend son chapeau.

TRUCHARD.

Attendez! Je vais vous régler...

Il va à la table, tire d'un tiroir un carnet de chèque.

MORAX.

Voyons, mon cher maître, ca ne presse pas... Après l'opération...

TRUCHARD.

Non... non... tout de suite... je préfère... (Calculant.) Nous disons : huit mille... vingt-cinq pour cent... ça fait deux mille... (En écrivant le chèque.) Je regrette que ça ne soit pas plus...

MORAX.

Je le regrette aussi, je vous assure.

On frappe à la porte de droite.

TRUCHARD.

Entrez!

JOSEPH, entrant.

Monsieur, c'est le docteur Ruffin...

TRUCHARD.

Ah! bien, faites-le entrer... (Joseph sort.) Alors à bientôt, n'est-ce pas?

Il tend la main à Morax.

MORAX, lui serrant la main.

Cher Maître, je vous écrirai pour le jour de l'opération...

TRUCHARD.

C'est cela... Vous allez retrouver votre cliente?

MORAX.

Oui... je la raccompagne à son hôtel.

Morax salue très obséquieusement pendant que Truchard, qui l'a accompagné jusqu'au cabinet, ouvre la porte et la referme sur lui. Truchard revient à sa table, range son carnet de chèque. Un temps. Le docteur Ruffin entre aussitôt à droite.

TRUCHARD, allant à lui la main tendue.

Ce bon Ruffin !

RUFFIN, lui serrant la main, très déférent.

Mon cher maître...

TRUCHARD.

Je suis enchanté de vous voir. J'ai un tas de choses à vous dire...

RUFFIN.

Moi aussi !

TRUCHARD.

Parlons de vous d'abord... Ça marche la clientèle ?

RUFFIN.

Ça marche tellement, que j'en suis étonné !

TRUCHARD.

Pourquoi ça?

RUFFIN.

Parce que je n'ai rien pour réussir, moi !

TRUCHARD.

Allons donc !

RUFFIN.

Je suis un gros lourdaud... un fils de paysan...

TRUCHARD.

Allons donc ! Vous êtes un praticien de premier ordre...

RUFFIN, modeste.

Je suis votre élève, c'est à vous que je dois tout ce que je sais... c'est vous qui m'avez lancé.

TRUCHARD.

Ne parlons plus de ça !

RUFFIN.

Mais si... J'ai contracté envers vous une dette dont je m'acquitterai un jour, soyez-en sûr, de mon mieux, avec tout mon cœur...

TRUCHARD.

Toujours du sentiment !... Je vous reconnais bien là ! Mais souvenez-vous quand on a du cœur, il faut le dissimuler... surtout avec les malades... Le premier devoir du chirurgien, c'est d'être insensible... vous entendez ?

RUFFIN.

C'est difficile !

On frappe.

TRUCHARD.

Entrez ! (Joseph entre avec une dépêche sur un plateau.) Qu'est-ce qu'il y a encore ? (Prenant la dépêche, à Ruffin.) Vous permettez ? (Il l'ouvre et lit pendant que Joseph sort.) Ah !... c'est un académicien qui me donne rendez-vous...

RUFFIN.

Ça va, votre élection ?

TRUCHARD.

Je suis en pleine campagne !... Mon hôpital, mes opérations, mes malades, je suis obligé de tout négliger pour faire des visites !...

RUFFIN.

Quelle corvée !

TRUCHARD.

Ah ! la ! la ! A l'Académie de Vienne, on nomme le plus digne sans qu'il soit seulement obligé de poser sa candidature... Mais ici, en France... c'est à coups de démarches, de recommandations... Figurez-vous, mon cher, qu'il y a des académiciens que je suis obligé d'aller voir jusqu'à trois fois !...

RUFFIN.

Parce qu'ils ne sont pas chez eux ?

TRUCHARD.

Non, parce qu'ils oublient que je les ai déjà vus... Ce matin, j'étais chez l'un d'eux, qui est sourd comme un pot, de sorte qu'il m'a fallu crier pour lui expliquer ce qu'on aimerait mieux dire à mi-voix ; pendant que je parlais, ce malheureux s'était recroquevillé devant son feu, et il faisait un bruit infernal en tapant avec des pincettes sur les chenets... Ce qui reste comme impression après toutes ces visites, c'est qu'ils sont tous vieux, mais d'une vieillesse extraordinaire, iné-

narrable ! Etre vieux comme ça, ça finit par être dégoûtant !

RUFFIN.

Il n'y a donc pas de limite d'âge ?

TRUCHARD.

Non. Jusqu'à leur départ pour le Père Lachaise, ils votent !

Rires.

RUFFIN.

Au moins, votent-ils pour vous ?

TRUCHARD.

J'avais dix-huit voix certaines, il y a quinze jours. Maintenant j'en suis moins sûr.

RUFFIN.

Comment ?

TRUCHARD.

J'ai le sentiment que le vent tourne contre moi...

RUFFIN.

Ah !

TRUCHARD.

Oui... il y a quelque chose... Vous n'avez entendu parler de rien ?...

RUFFIN, embarrassé.

Mon Dieu !

TRUCHARD, le dévisageant et très net.

Vous, vous savez ce qui se passe.

RUFFIN, gêné.

Ecoutez, mon cher maître...

TRUCHARD.

Non... non... pas de phrases...

RUFFIN.

Avez-vous lu la *Nouvelle-France* de ce matin ?

TRUCHARD.

Non...

RUFFIN.

On publie contre vous un article indigne, abominable.

TRUCHARD.

A propos de...?

RUFFIN.

A propos de votre nouvelle opération sur le foie... On raconte que la semaine dernière à l'Académie de Rome, le docteur Bregmani...

TRUCHARD.

Je le connais... C'est mon ennemi intime...

RUFFIN.

Il prétend que vos statistiques de guérison sont fausses, inventées, fabriquées, que votre technique est impossible, que l'opération du canal est un charcutage..

TRUCHARD.

Vous avez l'article?

RUFFIN, le sortant de sa poche.

Le voilà...

TRUCHARD, le prenant.

Merci...

RUFFIN, indiquant du doigt.

Les dernières lignes surtout...

TRUCHARD, lisant.

« Truchard est une brute ou un criminel... qu'on choisisse !... » (Riant.) Quel joli choix !...

RUFFIN.

Cher maître, pouvez-vous rire d'une infamie pareille !

TRUCHARD.

Il n'y a que ça à faire !... C'est incroyable, vous savez, le temps où nous vivons !... On ne respecte plus rien... Rien... Si j'ai jamais conçu une opération... mettons : intéressante, c'est bien celle-là... Vous la connaissez, d'ailleurs...

RUFFIN.

Théoriquement... mais je n'y ai jamais assisté...

TRUCHARD.

Non ?

RUFFIN.

Ce n'était pas de mon temps... J'étais votre chef de clinique en 1909.

TRUCHARD.

Ah ! oui... j'ai commencé ça en 1910.

RUFFIN.

Un an après moi, avec Dubois...

TRUCHARD.

Parfaitement. (Plaisantant.) Mais enfin vous avez confiance tout de même ?

RUFFIN.

Oh ! voyons ! mon cher maître...

TRUCHARD.

Bien... Alors il faut répondre... Je ne le peux pas personnellement... Ce serait trop me découvrir... Puis-je compter sur vous ?

RUFFIN.

Avec le plus grand plaisir... Que faut-il faire ?

TRUCHARD.

J'ai là une statistique de toutes mes opérations du foie, avec les résultats... S'il y a encore des gens qui veulent sérieusement être édifiés...

RUFFIN.

C'est inutile quand on vous connaît !...

TRUCHARD.

Je parle pour les autres, pour le grand public, pour les jeunes confrères... Mettez ça dans un article court, énergique, substantiel...

RUFFIN.

Quand voulez-vous que je l'écrive ?

TRUCHARD.

Tout de suite. Vous allez vous installer dans la pièce à côté... Vous serez tout à fait tranquille... (Voyant la porte s'ouvrir.) Qui est-ce ?

MADAME TRUCHARD.

Je te croyais seul...

RUFFIN, saluant.

Madame !

MADAME TRUCHARD.

Bonsoir, cher Monsieur! Comme il y a longtemps qu'on ne vous a vu!

RUFFIN.

Excusez-moi, Madame... J'ai tellement à faire!

TRUCHARD.

Le voilà lancé!... Il gagne ce qu'il veut!

RUFFIN.

Oh! mon cher Maître!... vous exagérez.

MADAME TRUCHARD.

C'est égal, ce n'est pas gentil d'abandonner ses vieux amis...

RUFFIN.

Oh!... Madame... je vous assure.

MADAME TRUCHARD.

Il y a huit jours, pour le bal de l'ambassade d'Espagne, je vous ai fait envoyer une carte... C'est ma fille qui a voulu vous inviter...

RUFFIN.

J'ai reconnu son écriture sur l'enveloppe... j'ai été très touché...

MADAME TRUCHARD.

Mais vous n'êtes pas venu!

RUFFIN.

Ça m'aurait fait tant de plaisir d'y rencontrer mademoiselle Germaine... mais je danse si mal!... Je serais ridicule...

MADAME TRUCHARD.

Il faut apprendre!...

TRUCHARD, impatient.

Ecoute... Ruffin est pressé... Je viens de lui donner un travail à faire.

MADAME TRUCHARD.

Je vous demande pardon...

RUFFIN.

Voulez-vous, Madame, présenter mes hommages à mademoiselle Germaine.

MADAME TRUCHARD.

Venez donc dîner samedi prochain... nous avons quelques amis... Oh! rien que des intimes...

RUFFIN.

Avec grand plaisir, Madame.

Il sort.

MADAME TRUCHARD.

C'est vrai qu'il gagne tant d'argent?

TRUCHARD.

Mais certainement... C'est un garçon remarquable, un peu naïf, mais la loyauté même!... Ses parents sont riches... de gros fermiers dans le Poitou...

MADAME TRUCHARD.

Alors, il a de l'avenir?

TRUCHARD.

C'est un praticien de premier ordre... Et qui se mettrait au feu pour moi!... Si je n'étais pas là et qu'on ait jamais besoin d'un chirurgien, c'est lui qu'il faudrait faire appeler tout de suite, lui tout seul... J'ai une confiance sans bornes...

MADAME TRUCHARD.

C'est entendu, nous le prendrons comme opérateur... mais comme gendre (Faisant la grimace.) tu sais !

TRUCHARD.

Pourquoi ? Il ne plaît pas à Germaine ?

MADAME TRUCHARD.

Pas beaucoup !

TRUCHARD.

La petite sotte !

MADAME TRUCHARD.

Il faut avouer, mon cher, qu'il a une façon de s'habiller, de se tenir... Il n'est pas parisien pour deux sous !... Et puis cette figure si candide !... Non, ce qu'il a l'air honnête, celui-là !

TRUCHARD.

C'est un air de province... ça lui passera !... Et puis qu'est-ce qu'elle lui reproche encore ?

MADAME TRUCHARD.

Je n'en sais rien...

TRUCHARD.

Evidemment il n'a pas le chic du jeune de Reynes ou du petit Nodier qui l'ont déjà compromise par des flirts indécents...

MADAME TRUCHARD, indulgente.

Oh ! Oh !...

TRUCHARD, avec force.

Je dis indécents ! D'ailleurs c'est une enfant extraordinaire que nous avons là...

sans cœur, sans tendresse, sans le moindre atôme de sentiment !... Je ne sais vraiment pas de qui elle tient !

MADAME TRUCHARD.

Oh ! en cherchant bien...

TRUCHARD, cinglant.

Tu parles pour toi ?

MADAME TRUCHARD, haussant les épaules.

Tu n'es pas de bonne humeur !

TRUCHARD, sèchement.

C'est possible ! (Un temps.) Qui avons-nous à dîner ce soir ?

MADAME TRUCHARD.

Oh ! nous serons nombreux... Il y aura les Duverney... les Leduc... la comtesse de Rudres...

TRUCHARD.

Encore cette femme-là !

MADAME TRUCHARD.

N'en dis pas de mal... Je l'ai vue hier à ma vente de charité... Elle m'a promis de t'amener la petite Bernon, de l'Opéra.

TRUCHARD.

La danseuse ? Qu'est-ce qu'elle a ?

MADAME TRUCHARD.

Rien... l'appendicite...

TRUCHARD.

Et là-dessus combien pour la comtesse ?...

MADAME TRUCHARD.

Tu verras !

TRUCHARD.

Un cadeau ?

MADAME TRUCHARD.

Ah ! la ! la ! tu ne la connais pas ! De l'argent !...

TRUCHARD.

De l'argent ?

MADAME TRUCHARD.

Dame il en faut... tout le monde en a besoin... moi la première...

TRUCHARD.

Comment ?

MADAME TRUCHARD.

Oui, avec tous ces dîners, ces réceptions...

TRUCHARD.

Et les notes de la couturière !...

MADAME TRUCHARD, haussant les épaules.

Si tu veux... Il ne me reste plus un sou et j'ai beaucoup à payer...

TRUCHARD.

Quand on prend à pleines mains dans une caisse, elle finit par s'épuiser... et quand on voit le fond, que faut-il faire ?...

MADAME TRUCHARD.

Il faut la remplir au plus vite, voilà tout !...

TRUCHARD.

C'est facile à dire !... Depuis dix ans je mène une existence de galérien ! Je me tue de travail... Je n'ai plus qu'une idée

fixe : l'argent, gagner de l'argent ! Je cherche partout des opérations... J'ai des rabatteurs, comme ce Morax, qui m'amènent des sujets du fin fond de la province... Je conseille les opérations, je les impose même et dans des cas vraiment où... (Il s'arrête.) J'ai eu ces temps-ci une mauvaise série... Madame Huré... la petite Méliès... ça devient un jeu dangereux pour moi, pour ma réputation, pour mon avenir... On finira par dire que je n'ai pas de chance ! Mais je suis pris dans un tel engrenage que je suis obligé d'aller toujours de l'avant, quoi qu'il arrive, pour satisfaire tes besoins de dépense, ton luxe !... Cette maison est devenue un gouffre... Les billets de mille s'évaporent !... La domesticité nous vole parce qu'il n'y a pas d'ordre... et que toi-même tu donnes l'exemple dn gaspillage !

MADAME TRUCHARD, mauvaise.

L'exemple? il vient de toi!

TRUCHARD.

Tu dis ?

MADAME TRUCHARD.

Si je gaspille, mon cher, toi, tu gaspilles bien davantage ! Ce n'est pas la peine de s'expliquer là-dessus maintenant, mais personne n'ignore la vie que tu mènes, les maîtresses que tu as...

TRUCHARD.

En tout cas mes maîtresses me coûtent moins cher que toi !

MADAME TRUCHARD.

Je demande à être là quand tu paies ! D'ailleurs tu fais ce que tu veux... je m'en moque ! Tu peux même avoir une liaison...

TRUCHARD.

De qui veux-tu parler ?

MADAME TRUCHARD.

Je veux parler de Madame Dufaure... Tout le monde est au courant, même ta fille...

TRUCHARD.

Ah ! ma fille sait ça?... Par toi... sûrement ! Eh bien, expliquons-nous une bonne fois pour toutes sur cette histoire... Madame Dufaure est une femme charmante, pour laquelle j'ai la plus grande estime...

MADAME TRUCHARD, railleuse.

Inutile, je t'assure, de...

TRUCHARD.

Je veux que tu m'écoutes, car l'affaire a une importance que tu ne soupçonnes pas. Non seulement pour moi, mais pour toi, pour ta fille, pour notre avenir... car il s'agit de mon élection !... Quoique depuis longtemps tout soit fini entre nous deux, je veux espérer tout de même que sur ce point, au moins, nous sommes solidaires... Mon élection, c'est le moyen

d'augmenter ma clientèle... et de faire payer plus cher mes opérations...

MADAME TRUCHARD.

Où veux-tu en venir ?

TRUCHARD.

A ceci : c'est que je n'aurais jamais pensé à poser ma candidature si Dufaure ne me l'avait pas proposé ; je n'aurais aucune chance d'arriver sans sa protection... car il n'est pas seulement un physicien éminent, il dispose à l'Académie des Sciences d'un grand nombre de voix, parmi les mathématiciens, les naturalistes... Or, Dufaure n'a aucune raison de m'être agréable, je ne lui ai rendu aucun service. S'il s'intéresse à moi, c'est tout simplement à cause de sa femme, — oui, elle fait tout ce qu'elle veut de Dufaure... Une femme jeune et jolie comme elle, a toujours beaucoup d'influence sur un mari âgé... Tu comprends maintenant pourquoi je tiens à cette relation ?

MADAME TRUCHARD, *ironique.*

Oui... oui...

TRUCHARD.

Et si elle vient te voir, comme elle en a l'intention, je te prie, je te demande de l'accueillir très aimablement... tu entends ?

MADAME TRUCHARD.

Je la remercierai même de coucher avec toi !

TRUCHARD.

Imbécile !

MADAME TRUCHARD.

Muffle !

TRUCHARD, *violent*.

En tout cas tu m'obéiras ! Je le veux... je le veux !

MADAME TRUCHARD.

Si tu crois que je coupe dans tes histoires d'élection !... Avoue donc plutôt que cette femme là...

On entend le bruit d'une porte.

TRUCHARD.

Tais-toi... on vient !

Germaine entre.

MADAME TRUCHARD.

Qu'est-ce qu'il y a ?

GERMAINE.

Les Duverney sont là... Je voudrais bien que tu m'aides à les recevoir... je ne sais que leur dire...

MADAME TRUCHARD.

C'est bien, j'y vais...

GERMAINE.

Tu vas venir, hein ?... Oui, viens vite... Ne me laisse pas seule avec ces types là !... Ils sont rasants !

MADAME TRUCHARD.

Oui... oui. Va ! Va !... J'ai encore un mot à dire à ton père...

Germaine sort.

TRUCHARD, regardant sa femme.

Eh bien ?

MADAME TRUCHARD.

J'attends.

TRUCHARD.

Quoi ?

MADAME TRUCHARD.

Mon argent !

TRUCHARD.

Combien te faut-il ?

MADAME TRUCHARD.

Cinq mille...

TRUCHARD.

Soit ! Mais, moi, tu sais ce que je veux ! Tu as compris ?

MADAME TRUCHARD.

Oui.

TRUCHARD.

Alors, tiens !... (Il sort des billets de sa poche, les compte rapidement et jette rudement la liasse sur son bureau.) Maintenant tu as ce qu'il te faut... laisse-moi !

MADAME TRUCHARD, en ramassant les billets.

Je ne demande pas mieux.

Elle sort à droite, au moment où Joseph entre.

TRUCHARD, à Joseph.

Qu'est-ce qu'il y a ? Je vous ai dit que la consultation était terminée... Si ce sont encore des malades...

JOSEPH tendant une carte.

Non, monsieur, c'est un journaliste !

TRUCHARD, changeant de ton.

Un journaliste ! Ah ! (Il prend la carte.) « Lucien Ballois, rédacteur au *Grand Journal* »... Il y a longtemps qu'il attend ?

JOSEPH.

Non, Monsieur, il vient d'arriver. Il y a aussi Monsieur Louis qui demande à voir tout de suite Monsieur le Docteur...

TRUCHARD.

Ah ! bien...

A ce moment entre Ruffin.

RUFFIN.

Voici les documents copiés...

TRUCHARD.

Attendez un instant, cher ami... On m'annonce une interview... (A Joseph.) Faites entrer ce Monsieur ! et dites à Louis d'attendre.

Joseph sort.

RUFFIN.

Alors, je me sauve...

TRUCHARD.

Au contraire, restez !

BALLOIS, entrant.

Mon cher Maître, je suis heureux de l'honneur que vous voulez bien faire au *Grand Journal* en recevant un de ses rédacteurs...

TRUCHARD.

Soyez le bienvenu. (Un temps.) Je devine ce qui vous amène.

BALLOIS.

Vous avez lu l'article de la *Nouvelle France* ?

TRUCHARD.

Parcouru...

BALLOIS.

Je viens vous demander ce que vous en pensez .. Quand on se permet d'attaquer un de nos premiers chirurgiens.., membre de l'Académie de Médecine... commandeur de la Légion d'Honneur.

TRUCHARD, souriant.

Officier seulement

BALLOIS.

Mais vous aurez la cravate à la promotion de janvier.

RUFFIN.

Nous l'espérons tous...

TRUCHARD, présentant.

Le Docteur Ruffin, chirurgien du bureau central...

RUFFIN, saluant.

Monsieur...

TRUCHARD, à Ballois.

Eh bien, je suis prêt à répondre à toutes vos questions... Asseyons-nous...

Tous s'assient.

BALLOIS, après avoir tiré crayon et papier, et prenant des notes.

Cher Maître, vous êtes célèbre dans le monde entier à cause de votre opération sur le foie... Vous avez été le premier à

tenter... Alors qu'est-ce que vous répondez aux attaques dont vous êtes l'objet?

TRUCHARD.

Tout d'abord que ces attaques n'ont qu'un objet : me faire échouer à l'Institut... Considérez, je vous prie, les candidats qu'on m'oppose... Guichard?... il ne sait pas un mot de chirurgie, et il opère avec un mépris de l'antiseptie qui est fatal à ses malades... Moulineau, le pauvre homme ! il est affecté d'un tel catarrhe qu'il est obligé de s'arrêter au milieu d'une ligature, pour tousser et cracher pendant dix minutes ! .. Et Geoffroy !... celui-là avec sa carrure de géant, il me fait réellement peur... C'est un véritable boucher ! Quand il a saisi un morceau d'un malade, il ne veut plus lâcher prise, tout y passe... Et pour finir, Gagneux ! le plus comique ! Il est tellement distrait qu'il a oublié un jour une pince dans le ventre d'un opéré, une autre fois une compresse, une autre fois sa tabatière... C'est un monde !... Je dirai même... (Faisant un calembour.) un mont de piété !

On rit.

TRUCHARD, continuant.

Quant à Bregmani, car c'est lui, c'est cet étranger qui est l'inspirateur de cette polémique...

BALLOIS, tout en écrivant.

Sûrement !

TRUCHARD.

Je lui réponds que s'il n'a pas réussi mon opération, c'est de deux choses l'une : ou bien qu'il est un maladroit, ou bien qu'il opère d'une manière sale...

BALLOIS.

« Manière sale... » (Parlant.) Mais on assure, mon cher Maître, que vous avez à votre compte un grand nombre de décès... Est-ce vrai?...

TRUCHARD, se redressant.

Pafaitement, c'est vrai ! Dans toutes les opérations, si bénignes soient-elles, il y a un pourcentage d'insuccès... Et comme conséquence pratique immédiate — puisque c'est un pourcentage — plus un chirurgien fera d'opérations, plus il aura de morts... C'est celui qui n'opère jamais qui ne tue personne !

RUFFIN.

Très juste !

BALLOIS.

En effet, on ne pense jamais à cela...

TRUCHARD.

La chirurgie est comme toute autre industrie, elle a ses accidents de travail ; c'est, si vous préférez, un champ de bataille, où il y a toujours des victimes... Mais nous allons de l'avant, parce que nous savons que le sacrifice de quelques vies humaines doit être accepté, quand il est

le prix d'un progrès qui rendra l'existence de tous plus forte, plus heureuse, plus longue... Comment peut-on reprocher à un praticien de n'avoir pas réussi, dix, vingt opérations, si les découvertes, les perfectionnements qui en sont sortis permettent de sauver la vie à mille, dix mille, cent mille individus, qui jusque-là étaient condamnés à mourir. Je crois que l'humanité y gagne!... Maintenant, je sais, on va dire : « Vous disposez bien facilement de l'existence des autres!... » — C'est le reproche qu'on a fait à tous les chirurgiens. Mais est-ce que nous-mêmes nous sommes exempts des maladies qui déciment nos semblables? La tuberculose, le cancer, nous épargnent-ils plus que ces autres?... Eh bien, lorsque nous sommes atteints, nous n'hésitons pas à donner l'exemple... Et nous qui savons exactement le risque que nous allons courir, nous montons sur la table d'opération et nous nous livrons au couteau du chirurgien, sans peur, le sourire sur les lèvres...

BALLOIS, écrivant.

« Sur les lèvres »...

TRUCHARD.

Je vais un peu vite?

BALLOIS.

Non... non... ça va! Permettez-moi une petite remarque... Je me place au seul

point de vue du public. Or, le public se dit... Vous me permettez d'être franc ?

TRUCHARD.

Allez donc...

BALLOIS.

Les médecins ont besoin de gagner leur vie... Ils sont obligés d'être un peu charlatans... Il y en a beaucoup qui préconisent des remèdes nouveaux... Quant ça ne fait pas de mal, c'est encore l'essentiel. Mais quand un chirurgien vient dire qu'il a inventé une opération, une opération grave, où l'on ouvre le ventre du patient... c'est tout autre chose !... On peut très bien en mourir... Le chirurgien nous rassure en nous disant : « Toutes nos opérations réussissent ! ! jamais ou presque jamais je n'ai de décès.... » Mais comment savoir s'il dit vrai ? qui le prouve?

TRUCHARD.

Attendez. (A Ruffin.) Ruffin, vous avez là mon document?...

RUFFIN.

Le voici...

Ruffin tend sa statistique.

TRUCHARD.

Tenez !...

Il prend la statistique et l'offre à Ballois.

BALLOIS.

Qu'est-ce que c'est?

Il prend le papier.

TRUCHARD.

La liste des opérations du foie que j'ai faites depuis deux ans... Ceux qui ont succombé sont souligné à l'encre rouge...

RUFFIN.

Tenez, ici !... (Il lui explique.) Vous pouvez voir qu'ils sont peu nombreux...

BALLOIS, à Truchard, examinant la liste.

Vous permettez que j'étudie...

TRUCHARD

Je ne demande pas mieux...

BALLOIS.

Je vois ici... M. R., ingénieur opéré le 28 janvier 1908...

TRUCHARD, d'un ton détaché.

Guéri, n'est-ce pas ?

BALLOIS.

Guéri. (Lisant encore.) Madame P... opérée le 4 février...

TRUCHARD.

Encore une guérison ?

BALLOIS.

Encore une. (Il rend le papier.) Evidemment !... Seulement voilà, mon cher Maître, le public, de nos jours, est devenu très sceptique... On l'a tellement trompé qu'il ne croit plus à rien... Oh ! mais à rien du tout, ni à la religion, ni à la magistrature, ni à la science... ni même à la chirurgie...

TRUCHARD.

Où voulez-vous en venir ?...

BALLOIS.

A ceci... Si on publiait une liste comme ça, le public dirait : « M. R... Madame P... Sapristi ! ça n'est pas malin à fabriquer !... »

TRUCHARD, indigné.

Mais, Monsieur, ce soupçon...

BALLOIS.

Mais non, comprenez-moi bien... Ce n'est pas moi qui parle, c'est le public...

TRUCHARD, sec.

Enfin, qu'est-ce que demande le public ?

BALLOIS.

Un contrôle !

TRUCHARD.

Quel contrôle ?...

BALLOIS.

Vous pourriez par exemple nous faire connaître les noms véritables de vos opérés, avec leurs adresses...

TRUCHARD.

Vous êtes fou ! C'est impossible...

BALLOIS.

Pourquoi ?

TRUCHARD.

A cause du secret professionnel !...

RUFFIN.

Bien entendu !

BALLOIS, cloué.

Ah !...

TRUCHARD.

Pour moi, le secret professionnel est un

devoir sacré... Qu'on m'attaque tant qu'on voudra, on ne me fera jamais livrer les noms des malades qui se sont confiés à moi... Jamais !

BALLOIS.

Je comprends... je comprends...

Il se lève.

TRUCHARD.

Attendez ! Il me vient une idée... J'ai encore pratiqué cette opération la semaine dernière dans ma maison de santé d'Ivry...

BALLOIS.

Elle a bien réussi ?

TRUCHARD.

Vous allez interroger vous-même mon infirmier-chef, Louis, qui vient justement d'arriver... (Il sonne. Un temps. Joseph paraît.) Dites à Louis d'entrer...

Joseph sort et laissant la porte ouverte fait signe à Louis d'entrer.

TRUCHARD, à Ballois.

Ici vous êtes dans une maison où on ne craint pas le contrôle...

Louis entre.

TRUCHARD, un peu nerveux, regardant Louis de temps en temps dans les yeux.

Louis, Monsieur que voilà et qui est journaliste (Il désigne Ballois.) est venu me voir pour me demander un renseignement... de la plus grande importance. Vous êtes attaché à ma maison d'Ivry, vous savez tout ce qui s'y passe... J'ai opéré — il y a

une dizaine de jours — une dame qui occupe la chambre n° 7... Vous la connaissez ?

LOUIS.

Oui, Monsieur...

TRUCHARD.

Je l'ai opérée du foie... L'opération a été laborieuse, mais elle a bien réussie... Cette dame, à ma dernière visite, était en bonne voie de guérison... Monsieur voudrait apprendre ce qu'elle est devenue, afin que le public sache si nous pouvons guérir nos malades. Est-elle encore à la maison de santé ?...

LOUIS.

Non, Monsieur le Docteur...

TRUCHARD.

Alors... elle est partie ?...

LOUIS, après une légère hésitation.

Elle n'est plus chez nous...

TRUCHARD, à Ballois.

Ça ne m'étonne pas... La convalescence est toujours très rapide...

BALLOIS.

C'est parfait... (Il se lève.) J'ai de quoi faire un article sensationnel... Il ne me reste plus qu'à vous remercier, mon cher Maître.

TRUCHARD.

Mes compliments à votre directeur... C'est toujours Moricet ?

BALLOIS.

Toujours !... Vous le connaissez ?

TRUCHARD.

Très bien...

RUFFIN, à Ballois.

Où allez-vous, Monsieur ? J'ai une auto en bas.

BALLOIS.

Oh ! je vais loin... Boulevard de Strasbourg...

RUFFIN.

Je vais justement de ce côté...

BALLOIS.

Trop aimable !

TRUCHARD, à Ruffin.

Alors, vous, à samedi ?

RUFFIN.

A samedi...

Les deux hommes prennent congé du docteur Truchard et sortent. Une fois seul, ce dernier revient à Louis qui est resté immobile dans un coin.

TRUCHARD.

Alors, Louis, qu'est-ce que vous avez à me dire ?

LOUIS, embarrassé.

Eh ! bien, Monsieur le Docteur voilà !... C'est rapport justement à la dame du n° 7. Seulement, comme Monsieur le Docteur m'interrogeait devant ces messieurs, j'ai cru qu'il valait mieux ne pas dire...

TRUCHARD.

Quoi ?

LOUIS.

Qu'elle est morte...

TRUCHARD, atterré.

Comment ?...

LOUIS.

Oui, hier matin... à cinq heures... Et ce qu'elle a souffert !

TRUCHARD.

Tonnerre de Dieu !... (Un temps.) Il faut téléphoner à la famille...

LOUIS.

C'est fait...

TRUCHARD.

Vous les avez prévenus, que pour ne pas effrayer les autres malades, on ne doit enlever le corps que la nuit...

LOUIS.

Le mari est déjà venu le prendre...

TRUCHARD.

Ah !...

LOUIS.

Il ne s'attendait pas à ça... ça lui a donné un coup !

TRUCHARD.

Evidemment... c'est malheureux ! c'est malheureux pour tout le monde !

LOUIS.

Il était si sûr que vous alliez guérir sa femme...

TRUCHARD.

J'ai fait tout ce que j'ai pu... Je l'ai opérée !...

LOUIS.

C'est ce que je lui ai dit... Seulement

il n'y a rien eu moyen de lui faire entendre... Il sanglottait... il criait... C'était terrible!...

TRUCHARD.

Il faudra bien qu'il se résigne, comme les autres...

LOUIS.

C'est qu'il n'en a pas l'air... Pour moi, voyez-vous, cet homme-là a son idée...

TRUCHARD.

Laquelle?

LOUIS.

J'sais pas... mais s'il vient voir monsieur le Docteur, que monsieur le Docteur fasse attention...

TRUCHARD.

Me voir? Pourquoi faire?

LOUIS.

Ah! je peux pas vous dire... mais...

A ce moment on entend, venant de l'antichambre, un bruit de dispute violente.

TRUCHARD.

Ecoutez!... On fait du bruit dans l'antichambre...

VOIX, dans la coulisse.

J'entrerai... — C'est impossible!... — Je veux lui parler!... — M. le Docteur ne reçoit plus! (Puis on entend du bruit comme des gens qui se battent et Lautier entre brusquement; il a la tenue d'un modeste employé, les vêtement en désordre, l'air hagard, la figure décomposée; apercevant le Docteur.) Ah! je savais bien que je vous verrais, vous!

LOUIS, à demi-voix, à Truchard.

C'est lui !...

TRUCHARD, très maître de lui.

Ah ! (A Louis et à Joseph qui est accouru les vêtements en désordre, le col défait par la lutte.) Laissez-moi !... Je n'ai pas besoin de vous... Monsieur veut me parler... je veux bien le recevoir !... (Louis et Joseph sortent après avoir hésité, mais on sent qu'ils ne s'éloignent pas, qu'ils restent tout à côté.) Eh ! bien, je vous écoute... mais soyez bref... car je n'ai que peu de temps à vous donner ! Que voulez-vous ?

LAUTIER, violent et désespéré.

Vous demander compte de la mort de ma femme !

TRUCHARD.

C'est un grand malheur ! Je viens de l'apprendre... j'en suis navré... Mais rappelez-vous ce que je vous ai dit avant de l'opérer. Je ne garantis rien...

LAUTIER.

C'est faux. Vous mentez !

TRUCHARD, allant à lui.

Ah ! pardon, je ne permets pas...

LAUTIER, exaspéré.

Ah ! tenez-vous tranquille ou sans ça ! (Il fait comme un geste de menace, puis comme étouffant de sanglots.) Quand je pense que je suis venu ici avec elle... il y a pas encore un mois ! Vous êtes toujours là, vous, heureux, bien portant, vivant !... C'est sur ce divan que

vous l'avez fait étendre... pour l'examiner... Et après vous lui avez dit qu'il fallait faire l'opération... ou sans ça qu'elle n'en avait pas seulement pour quinze jours à vivre...

TRUCHARD, criant.

Mais...

LAUTIER.

Si... vous lui avez dit ça, crûment, brutalement, en pleine figure... Faut tout de même ne pas avoir de cœur pour dire ça à une pauvre femme qui ne connaissait pas son mal... et qui venait à vous toute pleine d'espoir... Mais tous les moyens vous sont bons, à vous, pour nous effrayer... pour nous décider... car vous y teniez à l'opération! Ah! vous y teniez bien !... Je sais maintenant pourquoi... Je n'oublierai jamais votre rapacité... On avait beau vous dire qu'on n'était que des petits employés,.. pas riches... Il vous fallait cinq mille francs... Eh bien, vous les avez eu vos cinq mille francs ! Je vous les ai apportés quatre jours après... J'ai dû emprunter à des parents, à des amis, jusqu'à mon patron! Maintenant il va falloir les rendre... J'en ai pour des années à les économiser sous par sous... Mais ça n'est rien !... s'il y avait que ça !... C'est ce qui s'est passé là-bas, dans une chambre de votre maison d'Ivry... quand on y

est arrivé... au petit jour... le matin de l'opération !... Ma pauvre chérie n'était pas encore décidée... Faut croire qu'elle avait comme un pressentiment !...

TRUCHARD.

Elle avait peur...

LAUTIER.

Oui, elle avait peur, elle me tirait par la manche... elle me répétait tout bas : « Allons-nous en !... » Mais vous êtes arrivé avec vos infirmiers... Elle avait beau dire qu'elle ne voulait pas... j'avais beau vous supplier de remettre la chose à plus tard... Tous les deux nous étions là comme des coupables à vous demander grâce ! Mais on aurait plutôt attendri une pierre.. Vous ne pensiez qu'à vos cinq mille francs, n'est-ce pas ? Vous avez fait un signe et vos infirmiers se sont jetés d'un seul coup sur la malheureuse pour l'emporter... Elle criait, elle se débattait... elle s'accrochait aux meubles... elle m'appelait à son secours... C'était pas une opération... C'était un guet-apens !...

TRUCHARD, *ricanant.*

Oh ! oh !

LAUTIER, *menaçant.*

Ne riez pas, allez ! Depuis j'ai pris mes informations sur vous... j'ai fait causer vos infirmiers... j'ai consulté d'autres chirurgiens... heureusement, ils ne sont pas

tous comme vous, il y a de braves gens... et j'en ai appris long sur votre compte... je sais que ceux qui passent par vos mains, à la maison d'Ivry, n'en sortent jamais vivants!... Vous êtes un assassin! Et je le crierai devant les tribunaux !

TRUCHARD.

Vous allez me faire un procès, vous ?

LAUTIER.

Vous verrez!

TRUCHARD.

Avec quel argent? Vous êtes sans le sou.

LAUTIER, désespéré.

C'est vrai... à notre époque quand on est pauvre on ne peut pas s'adresser à la justice... Eh bien, tant pis, je me passerai d'elle... Je me vengerai de vous, tout seul, à ma manière! Qu'est-ce que je risque?... Maintenant que je l'ai perdue je ne tiens plus, à rien, à rien... J'ai fait le sacrifice de ma peau... mais j'aurai la vôtre...

TRUCHARD.

Allons! Assez de menaces comme ça, hein!... Je vais vous faire mettre dehors !

Il va à la porte du fond.

LAUTIER, allant à lui.

Essayez !

TRUCHARD, le bousculant.

Eh! bien, vous aller voir!... (Appelant en ouvrant.) Joseph!... Louis!...

Ceux-ci qui étaient aux aguets se précipitent sur Lautier.

LAUTIER, essayant de se dégager et de sauter sur Truchard.

Misérable ! tu crois m'échapper...

TRUCHARD.

Jetez-le dehors !...

LAUTIER.

Mais on se retrouvera... (Se débattant.) Assassin ! Assassin !

On l'emmène et le rideau baisse lentement pendant qu'on entend encore ses cris au loin et que Truchard devant la glace rajuste sa tenue en murmurant : Quelle brute !

ACTE DEUXIÈME

Le cabinet de travail du Professeur Truchard. Grande bibliothèque; aux murs, des tableaux de valeur. Portes au fond, à droite premier plan, et à gauche premier plan. Cheminée à droite, deuxième plan. Grande fenêtre à gauche deuxième plan. Grand bureau surchargé de livres. Téléphone sur le bureau. Un grand divan devant la fenêtre.

Au lever du rideau, Louis, valet de chambre, jette un coup d'œil sur le cabinet ; il range quelques meubles puis il se dispose à sortir lorsque Joseph, un autre valet de chambre, plus âgé, plus important, entre.

JOSEPH.

Dites donc, Louis, Monsieur n'est pas encore rentré ?...

LOUIS.

Non... Je ne l'ai pas vu...

JOSEPH.

C'est étonnant !...

LOUIS.

Pourquoi ? Je croyais que les patrons dînaient dehors ce soir...

JOSEPH.

Oui, mais Monsieur doit rentrer avant s'habiller. Il m'a dit de l'attendre...

LOUIS.

Qu'est-ce que vous apportez là ?

Il désigne le plateau plein de dépêches que tient Joseph.

JOSEPH

Des dépêches... encore des dépêches !... (Les tendant à Louis.) Mettez-les dans la coupe, avec les cartes.

LOUIS.

Où ça ?

JOSEPH.

Sur le bureau.

LOUIS, faisant ce qu'on lui dit.

Ce qu'il en reçoit des félicitations !

JOSEPH.

Dame ! maintenant qu'il est de l'Institut ! (Montrant les dépêches et les cartes.) Et dire que presque tous ces gens là sont d'anciens clients, des gens à qui Monsieur a enlevé quelque chose...

LOUIS, ricanant.

Quelque chose... dans leur porte-monnaie, pour sûr !...

JOSEPH.

Vous êtes rosse ! Vous n'avez qu'à lire les journaux, ce matin, vous saurez que le patron est un homme remarquable !

LOUIS.

Et habile ! (Montrant un portrait de Truchard, en pied, fixé au mur.) Tenez... regardez son portrait... là... le front...

JOSEPH.

Eh ! bien ?

LOUIS.

Pour l'élargir et avoir l'air génial, il se fait raser les tempes... Quel cabot !

JOSEPH.

Les médecins ne sont pas plus cabotins que les autres... allez! Que ça soit des artistes, des industriels... ou des hommes politiques... c'est toujours la même chose!... Je sais ce que c'est, j'ai servi chez tout ça!

LOUIS.

Possible! Seulement, moi, j'ai connu à Grenelle un médecin, un tout petit médecin de quartier dont les journaux n'ont jamais imprimé le nom, et qui a sauvé la vie à des milliers de gens... Ah! il n'a pas fait fortune celui-là, au contraire, car il refusait l'argent des ouvriers et c'est lui qui payait les médicaments... Il ne faisait pas d'épate, et il n'arrivera jamais à l'Institut, Il est probable même qu'il restera pauvre et ignoré toute sa vie... Pourtant c'est un brave type et un grand savant!... Seulement voilà, à notre époque c'est pas ça qui compte!

JOSEPH.

Vous ne savez pas ce que vous dites!... Moi, je suis très heureux de l'élection de Monsieur... Ça va changer le train de maison...

LOUIS, ironique.

Vous croyez que maintenant il va guérir plus de malades?

JOSEPH, sincère.

Non, mais il fera payer plus cher...

LOUIS.

Et alors ?

JOSEPH.

Alors on fera moins attention ici eux dépenses...

On entend sonner.

LOUIS.

Voilà Monsieur...

JOSEPH.

Non.., c'est dans la chambre de Madame.

La sonnerie continue plus fort.

LOUIS.

Oh ! la la ! ce qu'elle s'impatiente ! elle a encore ses nerfs celle-là !

JOSEPH.

Si vous ne voulez pas qu'on vous attrape, filez !

LOUIS.

J'y vais !

JOSEPH.

Emportez le plateau !

Pendant que Louis prend le plateau, Joseph lui ouvre la porte du fond et Louis disparait. Entre aussitôt madame Truchard à gauche.

MADAME TRUCHARD, en toilette de soirée, gants, prête à partir.

Monsieur est là ?

JOSEPH.

Monsieur n'est pas encore rentré...

MADAME TRUCHARD.

Il est huit heures! Je n'y comprends rien... A quelle heure Monsieur est-il donc sorti?

JOSEPH.

A cinq heures, Madame, comme d'habitude... après sa consultation...

MADAME TRUCHARD.

Il a pris l'auto?...

JOSEPH.

Oui, Madame...

MADAME TRUCHARD.

Ah! que c'est agaçant!...

GERMAINE, entre, en toilette comme sa mère, très décolletée.

Qu'est-ce qu'il y a?...

MADAME TRUCHARD.

Je viens chercher ton père... je croyais qu'il était tout habillé, prêt à partir... Joseph me dit qu'il n'est pas rentré!

GERMAINE, tranquille.

Ce n'est pas étonnant... c'est aujourd'hui samedi...

MADAME TRUCHARD.

Eh! bien?

GERMAINE, avec un sourire.

Le samedi, père est généralement en retard...

MADAME TRUCHARD.

Je ne comprends pas...

GERMAINE, avec un ton ironique.

Mais si, mais si...

Elle se dirige vers la cheminée où elle se regarde à la glace.

MADAME TRUCHARD, impatiente.

Laissez-nous, Joseph... Si j'ai besoin, je vous sonnerai...

JOSEPH.

Bien, Madame...

Il sort.

MADAME TRUCHARD.

Qu'est-ce que tu veux dire ? explique-toi ?...

GERMAINE.

C'est une simple remarque que j'ai faite...

MADAME TRUCHARD.

A propos de ?...

GERMAINE.

A propos des sorties de papa... Quand il rentre le samedi, je le trouve un peu... comment dirais-je ?... Enfin quoi... il n'a pas l'air d'avoir passé l'après-midi à s'embêter avec des malades...

MADAME TRUCHARD.

Germaine, je te défends de...

GERMAINE.

Pardon... tu m'interroges, je te réponds...

MADAME TRUCHARD.

Il y a des choses qu'on ne remarque pas, qu'on ne comprend même pas lorsqu'on

est une jeune fille, une vraie jeune fille... Mais toi !... toi !... Oh ! toi... (La regardant soudain avec colère.) Qu'est-ce que c'est que cette robe ?

GERMAINE.

Elle ne me va pas ?

MADAME TRUCHARD.

Mais tu as l'air d'une grue... Tu es trop décolletée, voyons !

GERMAINE.

Eh bien, et toi !... Je te conseille de parler...

Elles se dévisagent méchamment. On frappe.

MADAME TRUCHARD.

Entrez ! (Joseph entre.) C'est Monsieur ?

JOSEPH.

Non, Madame... C'est le docteur Ruffin...

MADAME TRUCHARD.

Où est-il ?...

JOSEPH.

Au salon...

MADAME TRUCHARD.

Bien... J'y vais.

GERMAINE, à Joseph.

En attendant, allez nous chercher une auto...

MADAME TRUCHARD.

Ah ! tu veux...

GERMAINE.

Naturellement, nous n'allons pas passer la soirée à attendre papa... Il nous rejoindra là-bas...

JOSEPH.

Bien, Mademoiselle...

Il sort.

MADAME TRUCHARD.

Puisque Ruffin est là, tu ne viens pas dire bonsoir?...

GERMAINE.

Pourquoi faire?...

MADAME TRUCHARD.

Tu sais quelles sont les idées de ton père...

GERMAINE.

Oui, je sais, mais ce ne sont pas du tout les miennes... Oh ! pas du tout.

MADAME TRUCHARD.

Il te déplaît?

GERMAINE.

Oh ! mon Dieu, non... ce n'est pas ça... mais je ne veux pas épouser un homme sans argent.

MADAME TRUCHARD.

Mais il en a de l'argent !...

GERMAINE.

Il en gagne... ce n'est pas la même chose !

MADAME TRUCHARD.

Enfin, dis la vérité... tu penses à quelqu'un d'autre...

GERMAINE.

Peut-être...

MADAME TRUCHARD.

Gaston Desmoulin?

GERMAINE.

Pourquoi pas ?

MADAME TRUCHARD.

Celui-là ne t'épousera pas, ma petite... il est trop riche pour toi...

GERMAINE.

Il fera ce que je voudrai... Il veut m'avoir alors tu comprends bien...

MADAME TRUCHARD, l'arrêtant.

Prends donc garde... Ruffin est là... (Elle va à la porte, soulève la tapisserie et ouvrant la porte.) Monsieur Ruffin !...

VOIX, dans la coulisse.

Madame...

MADAME TRUCHARD.

Entrez donc par ici...

RUFFIN, entrant.

Bonsoir, Mesdames...

MADAME TRUCHARD.

Vous vouliez parler à mon mari ?

RUFFIN.

Oui, Madame... de la part du doyen de la Faculté. C'est pour arranger une grande cérémonie... Les étudiants en médecine veulent fêter l'élection du Maître...

MADAME TRUCHARD.

Mon mari n'est pas encore rentré...

GERMAINE.

Nous l'attendons pour aller dîner en ville...

MADAME TRUCHARD.

Il est même très en retard...

RUFFIN.

Il se sera attardé au chevet d'un malade !...

GERMAINE, ironique.

C'est ce que je disais à ma mère... le devoir professionnel !...

MADAME TRUCHARD.

Sans doute... mais tout de même, je suis inquiète... Je crains toujours qu'il ne lui arrive malheur... Voyez, à propos de son élection, combien d'attaques, de calomnies...

RUFFIN.

Il a triomphé de tout !

MADAME TRUCHARD.

Monsieur Ruffin, il y a des choses que vous ne savez pas... Il y a quinze jours, il est venu ici un énergumène...

RUFFIN.

Vraiment?

MADAME TRUCHARD.

Oui, un individu très mal mis, grossier... Il avait une femme malade... et mon mari avait fait l'opération par pure charité, car ces gens-là étaient sans le sou. La femme est morte... Ça arrive, ce n'est la faute de personne... Alors l'homme est venu ici, criant, menaçant, voulant faire du chantage... traitant mon mari d'assassin...

RUFFIN.

Oui, oui... je connais l'histoire... mais vous n'avez plus rien à craindre.

MADAME TRUCHARD.

Pourquoi ? On l'a mis en prison ?

RUFFIN.

Non... mais voyant que personne ne voulait l'écouter, il s'est jeté dans la Seine !...

GERMAINE.

Il a bien fait !...

RUFFIN.

Pauvre bougre !

JOSEPH, entrant.

La voiture est en bas...

GERMAINE.

Bien... (A sa mère.) Partons...

MADAME TRUCHARD.

Vous descendez avec nous, monsieur Ruffin ?...

RUFFIN.

Non ; si vous me permettez, j'attendrai encore un moment...

MADAME TRUCHARD, prenant congé de lui.

Alors...

Coup de sonnette

RUFFIN.

On a sonné...

GERMAINE.

Ce n'est pas lui... Il ne sonne jamais... Vous savez, monsieur Ruffin, je vous ai fait envoyer une invitation pour une fête

de charité dont je m'occupe beaucoup...

RUFFIN, saluant.

Mais, Mademoiselle... j'irai...

GERMAINE.

Vous dites ça !

RUFFIN.

Mais certainement... Depuis que madame Truchard m'a fait de la morale, je veux devenir très mondain... je veux danser !...

Ils rient. Soudain, Joseph entre, affolé.

JOSEPH.

Madame.

MADAME TRUCHARD.

Qu'est-ce qu'il y a ?...

JOSEPH.

Ah ! Madame... On rapporte Monsieur

MADAME TRUCHARD.

Comment ?

GERMAINE.

Qu'est-ce que vous dites?

RUFFIN.

Un accident ?...

JOSEPH.

Je ne sais pas...

RUFFIN.

Où est-il ?...

JOSEPH.

On le monte dans l'escalier...

RUFFIN.

J'y vais...

MADAME TRUCHARD.

Mon Dieu ! Mon Dieu !... Qu'est-ce qui a bien pu lui arriver !

RUFFIN.

C'est peut-être sans gravité...

Il sort précipitamment.

GERMAINE.

Ah ! Quelle malechance !... Au moment de partir pour ce dîner...

MADAME TRUCHARD.

Un dîner organisé en son honneur...

GERMAINE.

Qu'est-ce qu'on va faire ?

MADAME TRUCHARD.

Il faut tout de suite téléphoner là-bas...

GERMAINE.

Oh ! oui... c'est ce qu'il y a de plus urgent !...

Elle va se diriger au téléphone mais à ce moment on entend dans l'antichambre la voix de Ruffin.

RUFFIN, à des gens qu'on ne voit pas, après avoir ouvert toute grande, à deux battants, la porte de l'antichambre.

Par ici, doucement... ne lui relevez pas tant la tête... faites attention, Joseph... passez par là...

Ruffin, Joseph et Louis entrent, soutenant Truchard. Derrière eux, le docteur Roussel.

RUFFIN.

Mettons-le ici en attendant... (On étend Truchard sur le divan. A Joseph.) Allez tout de suite préparer son lit... plusieurs boules

d'eau chaude, n'est-ce pas ?... Dépêchez-vous...

Joseph et Louis sortent

MADAME TRUCHARD.

Est-ce grave ?

RUFFIN.

Je ne sais pas, Madame...

Il se tient à la tête de Truchard à moitié évanoui, et l'examine.

GERMAINE, bas à sa mère, montrant son père.

As-tu vu sa figure?

MADAME TRUCHARD.

Non...

GERMAINE.

Il est tout blanc... Regarde !

Elles se rapprochent du divan et regardent Truchard immobile.

MADAME TRUCHARD, reculant.

Ah ! c'est terrible !

ROUSSEL, s'avançant vers elle.

Ne vous effrayez pas...

MADAME TRUCHARD, apercevant Roussel.

Comment, docteur Roussel, vous étiezlà?

ROUSSEL.

C'est moi qui l'ai ramené...

MADAME TRUCHARD.

Que s'est-il donc passé ?

ROUSSEL.

Nous étions allés faire un tour au cercle, ensemble... Il s'est senti souffrant... je l'ai ramené dans ma voiture... C'est en descendant devant sa porte qu'il a été

pris subitement d'un évanouissement... Et il est tombé...

MADAME TRUCHARD.

Quel malheur!...

RUFFIN, à Joseph qui est revenu.

Joseph!...

JOSEPH.

Monsieur...

RUFFIN.

De l'éther... Donnez-moi de l'éther... tout de suite...

JOSEPH.

Je vais en chercher chez le pharmacien...

RUFFIN.

Il est impossible qu'il n'y ait pas d'éther dans la maison... Voyons... dans son cabinet?...

GERMAINE, cherchant.

Et ici?...

Elle regarde dans la bibliothèque où sont divers flacons sur les rayons.

RUFFIN.

Oui, sur les planches de la bibliothèque... je me rappelle qu'il s'en est servi une fois.

GERMAINE, elle cherche et trouve.

Ah!... un flacon...

RUFFIN.

Ça doit être ça...

ROUSSEL, prenant la fiole des mains de Germaine et regardant.

Oui...

RUFFIN.

Vite... donnez... C'est pour lui faire une injection... Le cœur bat très faiblement... nous ne pouvons pas le laisser dans cet état... il faut relever ses forces... (A Joseph.) Baissez-lui la tête davantage... Tenez-lui la manche... sa manche me gêne... (Brusque.) Mais tenez-la donc !... Là...

GERMAINE, à Roussel.

Quelle terrible chose !...

MADAME TRUCHARD.

Il était en pleine apothéose... Et maintenant, le voilà !...

ROUSSEL.

Ça n'est peut-être rien.

RUFFIN, à madame Truchard.

Avez-vous remarqué quelque chose d'anormal dans l'état de votre mari ?

MADAME TRUCHARD.

Quand ça ? Ce matin ?

RUFFIN.

Oui, ces jours-ci... S'est-il plaint de douleurs ?

MADAME TRUCHARD.

Non, je ne crois pas... Je n'ai pas remarqué... On vit si peu ensemble... C'est vrai... avec l'existence de Paris... On pourrait demander à Joseph... il saura mieux que nous...

ROUSSEL.

En effet ! (S'adressant à Joseph.) Joseph...

JOSEPH.

Ah! Monsieur le docteur, je me rappelle bien qu'après sa consultation, des fois, Monsieur se plaignait de souffrir...

RUFFIN.

Où ça?

JOSEPH.

Ah! je sais pas au juste... mais il faisait souvent ce geste-là...

Il se passe la main sur le bas ventre du côté du foie.

RUFFIN, à Roussel, inquiet.

Ah!... Ah!...

ROUSSEL, hochant la tête.

Oui... oui...

RUFFIN, à Roussel.

Rendez-moi donc un service. Mon auto est en bas... faites-vous conduire chez mon interne, Raoul Bernard, 28, rue de la Bienfaisance...

ROUSSEL.

28. Bien...

RUFFIN.

Dites-lui d'apporter la trousse habituelle... Ramenez-le avec vous... et téléphonez chez Moreau de venir installer tout ce qu'il faut pour une opération d'urgence...

ROUSSEL.

C'est convenu...

RUFFIN.

Mille excuses, vous savez ..

ROUSSEL.

Mais comment donc! C'est tout simple...

Il s'arrête en voyant Truchard qui remue.

RUFFIN.

Il se réveille...

MADAME TRUCHARD.

Oui...

GERMAINE.

Il ouvre les yeux...

MADAME TRUCHARD.

Il va parler...

TRUCHARD, d'une voix sourde.

Je souffre! Je souffre!...

RUFFIN.

Allons! du courage... (A Roussel.) Allez vite...

ROUSSEL.

Oui... oui... soyez tranquille...

Il sort rapidement.

TRUCHARD, avec un cri de douleur.

Ah!

MADAME TRUCHARD.

Comme il doit souffrir!

RUFFIN.

Hélas! On ne peut pas empêcher ça...

TRUCHARD.

Je vais mourir!...

RUFFIN.

Mais non, vous n'allez pas mourir!..

TRUCHARD.

Si, je vais mourir!...

RUFFIN.

Et moi je vous dis que non!

TRUCHARD, le reconnaissant.

C'est vous, Ruffin?...

RUFFIN.

Oui, mon cher Maître, c'est moi... Je suis là pour vous soigner... Seulement laissez-moi vous examiner un peu...

Il lui tâte le foie.

GERMAINE, à sa mère.

Dis donc, maman...

MADAME TRUCHARD.

Quoi donc ?...

GERMAINE.

Nous n'avons pas téléphoné... nous l'avons oublié...

MADAME TRUCHARD.

C'est vrai... on perd la tête !

GERMAINE, regardant la pendule.

9 heures... Il n'est que temps...

MADAME TRUCHARD, à sa fille.

Viens... (A Ruffin.) Nous revenons...

Ruffin qui examine toujours ne leur répond pas. Elles sortent. Après un silence.

TRUCHARD.

Ruffin !

RUFFIN.

Mon cher Maître...

TRUCHARD.

Oh ! je souffre trop... (Avec une sorte d'indignation.) Vous ne faites rien ! Rien ! On ne peut donc pas me soulager !...

RUFFIN.

Mais si, mais si... attendez !... Il faut

que je me rende compte... Mettez la main à l'endroit où la souffrance est la plus forte...

TRUCHARD.

Là...

Il met la main sur l'emplacement du foie.

RUFFIN.

Là... Ah! je pensais bien...

TRUCHARD.

On ne peut pas s'imaginer... c'est une souffrance horrible... déchirante... Ne touchez pas...

Il se défend un peu contre la main de Ruffin.

RUFFIN.

Mais si... il le faut... Voyons... Je vais y mettre les plus grands ménagements... Mais vous savez bien que la souffrance n'est qu'un symptôme, un symptôme devant lequel nous ne devons plus nous arrêter...

TRUCHARD.

Jamais personne n'a souffert autant que moi...

RUFFIN, palpant.

C'est ce que disent tous les malades... Enlevez vos mains !... (Très brusque.) Enlevez vos mains, bon Dieu!... Là... c'est bien... c'est bien!... Je vois!... Je vois!...

Il se lève.

TRUCHARD.

Qu'est-ce que j'ai ?...

RUFFIN, sans lui répondre, à Joseph qui est resté.

Où est le téléphone ?

JOSEPH.

Là, Monsieur.

Il lui montre le téléphone sur la table.

RUFFIN.

Merci...

Il y va.

TRUCHARD.

Ruffin! Ruffin! ne me quittez pas!...

RUFFIN.

Non... non, je suis là...

TRUCHARD.

Dites-moi ce que j'ai...

RUFFIN.

Attendez!... (Téléphonant.) Allô! Allô! Donnez-moi l'hôpital Lariboisière... le cabinet du directeur...

TRUCHARD.

Ruffin, je veux que vous me disiez...

RUFFIN.

Mais oui, je vous le dirai... Ce n'est pas à un homme comme vous qu'il faut cacher quelque chose... (Au téléphone.) Le directeur?... Il n'y est pas? C'est vous qui le remplacez? Bien!... Envoyez-moi tout de suite ma surveillante et deux infirmiers... 209, Boulevard de Courcelles, chez le Professeur Truchard. C'est très pressé... Je peux y compter? Dans une demi-heure?... Merci.

Il raccroche le récepteur.

TRUCHARD.

Des infirmiers ?... Pourquoi ?

RUFFIN, revenant à Truchard.

J'ai cru un moment que ce n'était qu'une simple colique hépathique... mais malheureusement à la palpation...

TRUCHARD.

Que dites-vous ?...

RUFFIN.

Je suis à peu près certain que le canal du foie va s'obstruer... qu'il ne sera plus perméable...

TRUCHARD, se redressant.

Mais alors... Ruffin !... Je suis foutu...

RUFFIN.

Non, non... je vais faire le nécessaire...

TRUCHARD.

Une opération ?

RUFFIN.

Mais oui, certainement, votre opération...

TRUCHARD.

Je ne veux pas...

RUFFIN.

Vous n'avez pas confiance en moi ?...

TRUCHARD.

Si, mais je ne veux pas qu'on m'opère...

RUFFIN.

Mais puisque ce sera moi... moi, votre élève... moi qui connais si bien votre technique...

TRUCHARD.

Ni vous ni un autre, je ne veux pas...

RUFFIN.

Je ne vous comprends pas...

TRUCHARD.

Ah! Ruffin... ne me faites pas tant parler... ça m'épuise... Je ne veux pas... je vous dis... je ne veux pas!...

RUFFIN.

Vous aimez mieux mourir?

TRUCHARD.

Oui, j'aime mieux mourir!...

Après cette énergique protestation, il retombe sur le divan haletant, respirant très fort. Madame Truchard et Germaine viennent d'entrer aux derniers mots et les ont entendus.

MADAME TRUCHARD.

Comment?

GERMAINE.

Que dit-il?

MADAME TRUCHARD.

Son état s'est donc aggravé?...

RUFFIN, allant à elles et les prenant à part.

Non, mais je sais maintenant... C'est le foie...

MADAME TRUCHARD.

Le foie!

RUFFIN.

Oui, Madame, il est atteint lui-même de ce terrible mal qu'il combattait chez les autres...

MADAME TRUCHARD.

Il est en danger?

RUFFIN.

En danger de mort si on ne l'opère pas...

MADAME TRUCHARD.

Mon Dieu! c'est épouvantable!

RUFFIN.

Je vous demande pardon de ma brutalité mais avant tout, n'est-ce pas...

MADAME TRUCHARD.

Avant tout il faut le sauver!

GERMAINE.

Et si l'opération est indispensable...

RUFFIN.

Je le crois... et il faut la pratiquer d'urgence... c'est lui-même qui nous l'a enseigné.

GERMAINE.

Alors pourquoi ne veut-il pas qu'on l'opère ?

MADAME TRUCHARD.

Oui, pourquoi ?

RUFFIN.

Je ne sais pas...

GERMAINE.

Il a toute sa tête?...

RUFFIN.

Oui, mais sous l'influence de la douleur... toute son énergie de caractère a disparu... il ne raisonne plus, il est comme un enfant, il a peur. (Après un temps.) Alors c'est à vous à décider...

MADAME TRUCHARD.

Pourquoi me demandez-vous ça?...

RUFFIN.

Je tiens à dégager ma responsabilité...

MADAME TRUCHARD.

Il y vade son existence, vous me l'avez dit...

RUFFIN.

Je l'affirme encore... mais il résiste de toutes ses forces... il ne consent pas !... il ne consentira jamais !

GERMAINE.

Peut-on opérer quelqu'un malgré lui quand la famille autorise ?

RUFFIN.

Dans le cas présent, oui.

GERMAINE.

Le ferez-vous, si on vous le demande?...

RUFFIN.

J'aime assez mon Maître pour prendre cette responsabilité et tout essayer, — même s'il s'y oppose — pour lui sauver la vie...

MADAME TRUCHARD.

Alors, M. Ruffin... N'est-ce pas, Germaine ?

GERMAINE.

Oui, maman... M. Ruffin, nous vous demandons de faire le nécessaire...

RUFFIN.

Bien...

TRUCHARD, sortant à demi de son coma.

Non... non...

MADAME TRUCHARD.

Ah!... il écoutait... nous avons parlé trop haut...

RUFFIN.

Ça ne fait rien... ça ne fait plus rien maintenant...

TRUCHARD, violent.

Vous entendez ce que je vous dis... (Silence de tous.) Pourquoi ne répondez-vous rien?

RUFFIN.

Vous n'êtes pas raisonnable... vous ne vous rendez pas compte de la situation?

TRUCHARD.

Si, si... j'ai toute ma lucidité... je sais... je sais...

RUFFIN.

Alors, qu'est-ce que vous voulez qu'on fasse?...

TRUCHARD.

Je voudrais qu'on attende... Voyez, la crise s'éloigne... les souffrances diminuent...

RUFFIN.

Pour un moment... mais elles vont revenir.

TRUCHARD.

Elles reviendront peut-être mais moins fortes... Ecoutez-moi... Il faudrait d'abord

essayer d'autre chose... par exemple : de la glace...

RUFFIN.

De la glace ?

TRUCHARD.

Oui, un sac de glace qu'on appliquerait sur le côté...

RUFFIN.

Le cas est trop grave... La glace pourrait diminuer l'inflammation tout au plus... (A madame Truchard.) Madame, croyez-moi, il faut agir.

Il s'éloigne un peu dans le fond avec les femmes.

TRUCHARD, suppliant.

Ruffin !... Ecoutez-moi !... Je vous en prie !... Ah ! c'est abominable ! Vous abusez de ma faiblesse... Ruffin !... (Ruffin est assis à une table et écrit un mot qu'il remet à Joseph qui sort aussitôt. Les deux femmes sont auprès de Ruffin.) Il ne m'écoute pas !... Il ne veut pas m'écouter !... Valentine... toi non plus !... Et toi, Germaine... Germaine ! (Elle se rapproche de lui.) Tu es ma fille, pourtant ! Tu es ma fille... Ecoute-moi...

Il lui prend le bras en pleurant.

GERMAINE.

Voyons, papa !

TRUCHARD.

Défends-moi... Défends-moi contre eux... Tu ne sais pas le danger que je cours !

GERMAINE.

Puisque c'est pour te sauver au contraire...

TRUCHARD, avec un reste de force.

Eh ! bien, non... je ne me laisserai pas faire... Vous êtes tous après moi comme après une bête traquée... Mais je peux encore me défendre... protester !... (Avec un cri déchirant, très fort.) Ruffin ! Valentine ! Ici ! Auprès de moi ! Tous ! Venez !... Plus près !... Je l'ordonne.

MADAME TRUCHARD.

Qu'a-t-il donc ?

Ruffin et madame Truchard s'approchent.

TRUCHARD.

Vous allez le savoir !... Je ne voulais rien dire... Mais puisqu'on m'y force... puisque vous êtes décidés... n'est-ce pas, décidés ?

MADAME TRUCHARD.

Mon ami, il le faut...

TRUCHARD.

Alors je vais parler ! Cette opération est impossible.. On la réussit une fois sur cent... c'est un miracle !... (Se cachant la figure et parlant à voix basse.) Brégmani avait raison... les journaux avaient raison... mes statistiques sont fausses... Je suis bien coupable !... J'aurais dû m'arrêter... Mais je voulais essayer... faire des expériences...Je croyais toujours réussir... et puis

les besoins d'argent... l'orgueil... (Les regardant.) Vous ne me croyez pas?... Ils ne me croient pas!... Mais écoutez-moi donc! Je dis la vérité... oui... Je suis un misérable! Mais épargnez-moi, je veux vivre! je veux vivre! je veux vivre!.. (Un cri.) Ah!

Il porte la main à sa gorge, puis tombe en arrière.

GERMAINE.

Ah!...

MADAME TRUCHARD.

Qu'a-t-il?...

RUFFIN, tâtant le pouls.

Une syncope... Encore deux ou trois scènes de ce genre-là, ça ne serait plus la peine d'intervenir... (Sonnerie au téléphone.) Ah! enfin!... ça doit être de Lariboisière. (Il va au téléphone.) Parfaitement... Oui... oui... merci...

Il quitte le téléphone.

MADAME TRUCHARD.

Qu'est-ce qu'il y a?

RUFFIN.

J'avais demandé deux infirmiers. On me prévient qu'ils seront là dans un instant... (A Joseph qui entre.) Qu'est-ce que c'est?

JOSEPH.

Le docteur Roussel vient d'arriver avec la personne qu'il est allé chercher...

RUFFIN.

Bien... Ils sont là?

Il montre la porte du fond.

JOSEPH.

Oui, Monsieur... Ils attendent vos ordres.

RUFFIN.

Dites-leur de tout préparer... Mettez-vous à leur disposition.

JOSEPH.

Oui, Monsieur...

RUFFIN, continuant à donner des ordres.

Et surtout...

MADAME TRUCHARD.

Docteur...

RUFFIN.

Quoi ?

MADAME TRUCHARD.

Un mot, seulement... (Montrant Truchard.) Vous avez entendu ce qu'il vient de dire...

RUFFIN.

Oui, eh! bien ? Il délire ! C'est la fièvre ! Il raconte tout ce qui lui passe par la tête... et comme son esprit a été très frappé autrefois par cette campagne de presse... ça lui revient !...

MADAME TRUCHARD, troublée.

Vous croyez ?

RUFFIN.

Si ce qu'il disait était vrai ce serait une telle abomination !... La mort serait une punition trop douce !... Mais non, je tiens mon Maître pour le plus honnête homme de la terre... Ce serait une telle perte pour la science que j'ai accepté cette res-

ponsabilité de l'opérer moi-même .. Il est bien juste que ce grand savant profite lui-même de sa découverte... (A Joseph.) Vous allez faire installer la salle d'opération dans le salon...

JOSEPH.

Bien, Monsieur...

RUFFIN.

On sonne... Ce sont sûrement les infirmiers... Allez ouvrir...

Il va vers la porte du fond, ouvre, et dit quelques mots à Roussel. On voit Bernard, l'interne, qui passe une blouse blanche. Peu après, Joseph passe avec du linge, des cuvettes. Puis on voit également des infirmiers en blanc qui disposent une table, vont et viennent. Tout cela forme un tableau animé, très pittoresque, mais absolument silencieux.

RUFFIN, descendant, rejoignant les femmes.

Mesdames, je voudrais bien que vous vous retiriez, il va se passer ici une scène plutôt pénible...

MADAME TRUCHARD.

Qu'est-ce que vous allez faire ?

RUFFIN.

Ne vous occupez pas de ça... Si je suis seul... ça ira beaucoup plus vite...

TRUCHARD, se réveillant.

Où suis-je ?...

RUFFIN, aux femmes.

Partez vite !... Qu'il ne vous voie pas !...

GERMAINE.

Oui... oui...

Elles sortent sans bruit à droite.

TRUCHARD, regardant autour de lui et répétant.

Où suis-je?...

RUFFIN.

Mais vous êtes dans votre cabinet, mon cher Maître...

TRUCHARD.

Dans mon cabinet ? Ah ! oui, je me rappelle... je me rappelle tout... absolument tout...

Il se penche pour regarder dans la pièce.

RUFFIN.

Que cherchez-vous ?

TRUCHARD.

Il n'y a plus personne... je suis seul !...

RUFFIN.

Vous n'êtes pas seul, puisque vous êtes avec moi...

TRUCHARD, entendant la porte du salon qui se ferme.

On a remué derrière la porte...

RUFFIN.

Eh bien ?

TRUCHARD.

Quelqu'un était là... quelqu'un qui nous écoutait... quelqu'un qui...

RUFFIN.

Mais non... il n'y a personne..

TRUCHARD.

Je vous dis qu'on prépare quelque chose contre moi...

RUFFIN.

Calmez-vous... Vous avez la respiration

haletante... On dirait même que vous claquez des dents !...

TRUCHARD.

Ruffin !... j'ai peur... si vous saviez ! j'ai peur !

RUFFIN.

Mais de quoi ? Si vos malades vous voyaient !... vous qui leur disiez toujours...

TRUCHARD.

Ah ! les autres !...

Ruffin qui a regardé derrière lui se penche vivement sur Truchard, pour lui dissimuler les infirmiers qui ont ouvert la porte.

TRUCHARD.

Pourquoi vous penchez-vous comme ça sur moi ?...

RUFFIN.

C'est pour examiner vos yeux... On voit tout de même que vous avez beaucoup souffert...

TRUCHARD.

Parce que ?

RUFFIN.

Parce que vos pupilles sont dilatées...

TRUCHARD.

Je vous assure que c'est fini... Qu'est-ce que vous me voulez ?

RUFFIN, lui prenant la tête.

Laissez-moi voir...

TRUCHARD, essayant de le repousser.

Pourquoi me tenez-vous comme ça ?... Je ne veux pas...

RUFFIN, changeant de ton durement.

Et moi, je veux !...

TRUCHARD, en se débattant voit Bernard et deux infirmiers qui sont entrés et ont un sac pour le chloroforme.

Ah ! les voilà !... Grâce ! grâce !... Ne me tuez pas !... Grâce !...

RUFFIN, à Bernard et aux infirmiers.

Vite le chlorure d'éthyle... vous continuerons avec le chloroforme...

TRUCHARD.

Je me défendrai ! Au secours ! A moi ! Vous êtes des assassins ! Entendez-vous... des assassins !... Assassins !...

Bruit de lutte. Bernard lui a mis le masque de chloroforme sur la bouche. Les infirmiers lui maintiennent la poitrine et les jambes. Joseph a pris une lampe et éclaire la scène. Les cris de Truchard vont en diminuant ; puis sa tête tombe en arrière.

RUFFIN, *aux infirmiers.*

Portez-le maintenant sur la table... Je vais commencer tout de suite...

Les infirmiers soulèvent le corps de Truchard et le portent dans le salon, au fond.

JOSEPH, en regardant passer devant lui le corps de Truchard.

Il a déjà l'air d'un cadavre !...

Et le rideau baisse lentement.

L'HOMME MYSTÉRIEUX

PIÈCE EN TROIS ACTES

Représentée pour la première fois
au Théâtre Sarah-Bernhardt, le 3 novembre 1910

(*En collaboration avec Alfred Binet*).

PERSONNAGES

RAYMOND BERCIER.	MM. J. KEMM.
BEAUCHAMP	CHAMEROY.
LIONEL BERCIER.	KRAUSS.
LE GÉNÉRAL.	DUARD.
LE DIRECTEUR	GUIDÉ.
LE DOCTEUR BERNARD. . .	DAMORÈS.
LE SURVEILLANT EN CHEF.	CLARINSSE.
L'INFIRMIER.	ANDRIEUX.
UN FOU	CARMAN.
LE PROCUREUR.	DARSAY.
LE COSAQUE.	BUSSIÈRES.
BRINDEAU	BOÉJAT.
FOUS.	CINTRACT. TERRESTRI. LE BON.
LOUISE.	Mmes Bl. ALBANE.
MADAME DUBOIS.	Jeanne MÉA.
CLOTILDE	J. MAYLIANES.
LE PETIT JEAN.	Petite SUTTER.
FEMME DE CHAMBRE. . . .	DION.

ACTE PREMIER

Un salon. Dans le fond on aperçoit, par de grandes portes vitrées, la salle à manger. Dans un pan coupé, à gauche, deuxième plan, porte-fenêtre donnant de plain-pied sur un grand jardin. Portes à droite et à gauche, premier plan. Intérieur confortable de province. — Grande table à droite, près de la cheminée. Canapé, chaises, fauteuil autour de cette table. A gauche, une autre petite table avec encrier, buvard, etc. Téléphone sur un petit guéridon près de la cheminée, au deuxième plan. Un tube acoustique au coin de la cheminée, premier plan. Il fait un soleil radieux. Par la porte-fenêtre entr'ouverte on aperçoit le jardin très vert, très fleuri.

SCÈNE PREMIÈRE

BEAUCHAMP, seul, puis MADAME DUBOIS.

Au lever du rideau Beauchamp, seul en scène, chapeau et canne à la main, se promène de long en large, l'air soucieux, attendant. — Un temps. — Madame Dubois sort de la salle à manger. Elle va à lui, vivement.

MADAME DUBOIS.

Enfin!...

BEAUCHAMP.

J'accours... Quest ce qu'il y a?

MADAME DUBOIS, très émue.

On vous attend ici avec une grande impatience.

BEAUCHAMP.

Savez-vous que j'ai failli ne pas venir?

MADAME DUBOIS.

Comment cela?

BEAUCHAMP.

Je n'étais pas à Paris...

MADAME DUBOIS.

Où étiez-vous donc ?

BEAUCHAMP.

A Nice... depuis trois mois... Je prenais le soleil... C'est bon pour mes rhumatismes... Je suis de retour depuis hier au soir.

MADAME DUBOIS.

Ça c'est une chance !

BEAUCHAMP.

La première chose qu'on me remet en rentrant chez moi c'est le télégramme de Lionel.

MADAME DUBOIS.

Oui, je sais, mon gendre vous a télégraphié hier...

BEAUCHAMP.

Alors sans m'arrêter, j'ai pris le train pour Rouen et me voilà !

MADAME DUBOIS.

Tant mieux... Mais asseyez-vous donc...

BEAUCHAMP, se dirigeant vers la gauche.

Non... non... je monte tout de suite chez Lionel...

MADAME DUBOIS, allant fermer la porte-fenêtre.

C'est inutile... il va descendre... on est monté le chercher...

BEAUCHAMP.

Bon... (Un temps. Il pose son chapeau sur la table à droite, retire ses gants.) Enfin, qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce qu'il se passe ?

MADAME DUBOIS, revenant à Beauchamp.

Lionel ne vous a pas mis au courant !...

BEAUCHAMP.

Pas du tout...

MADAME DUBOIS.

Comment ?

BEAUCHAMP, tirant une dépêche de sa poche.

Voilà la dépêche de mon neveu. (Lisant.) « Besoin de vous voir immédiatement, communication importante à vous faire ». — Ça ne dit rien...

MADAME DUBOIS.

Evidemment.

BEAUCHAMP.

Quelle est cette communication ? Vous le savez ?

MADAME DUBOIS, gênée, essayant de ne pas répondre

Oh ! c'est une affaire très délicate... très embrouillée...

BEAUCHAMP.

Est-ce qu'il s'agit de notre société ?

MADAME DUBOIS, s'asseyant près de la petite table, à gauche.

Oui... je crois... je ne suis pas sûre... Je n'entends rien aux affaires...

BEAUCHAMP, s'asseyant dans le fauteuil, près de la table, à droite.

Pourtant avant d'avoir cédé votre mai-

son de commerce à vos deux gendres, vous vous en occupiez ?...

MADAME DUBOIS.

Quand mon pauvre mari vivait, oui, un peu. Mais depuis que Lionel et Raymond se sont associés pour en prendre la direction, je ne sais plus ce qui se passe...

BEAUCHAMP.

Espérons que ça n'est rien de fâcheux pour nous... Je dis « nous » parce que comme parent et comme commanditaire, je suis intéressé à la prospérité de leur entreprise.

MADAME DUBOIS.

Intéressé est le mot...

BEAUCHAMP, se levant et se promenant, agité.

C'est que j'ai de gros capitaux dans la maison, moi !

MADAME DUBOIS.

Vous avez des regrets ?

BEAUCHAMP.

Non, mais j'ai la frousse. (Un grand temps. Il se rassied.) Et tout le monde se porte bien ici ? Vos filles ?

MADAME DUBOIS.

Clotilde très bien... Louise aussi... Elle a eu de grandes préoccupations, de grands ennuis ces derniers temps...

BEAUCHAMP.

Ah !...

MADAME DUBOIS.

Oui. . on vous expliquera... Elle va rentrer d'une minute à l'autre...

BEAUCHAMP.

Elle habite ici maintenant?

MADAME DUBOIS.

Je lui ai cédé mon appartement... C'était trop grand pour moi et puis c'était si commode pour Raymond... Il a ses bureaux à côté... (Elle montre la gauche.) son frère au-dessus...

BEAUCHAMP.

Evidemment... A propos, comment va-t-il Raymond ?

MADAME DUBOIS, très gênée.

Raymond... mais... (Apercevant Clotilde qui est entrée dans la salle à manger.) Ah ! voilà Clotilde... (Se levant et appelant :) Clotilde...

Clotilde paraît au fond.

SCÈNE II

MADAME DUBOIS, BEAUCHAMP, CLOTILDE.

MADAME DUBOIS, allant à sa rencontre.

Dépêche-toi donc, mon enfant, M. Beauchamp est là !

CLOTILDE, allant à son oncle qui s'est levé et est allé aussi à sa rencontre.

Bonjour, mon oncle. (Elle embrasse son oncle.)

Ah ! que je suis heureuse que vous soyez venu si vite...

BEAUCHAMP.

Mais c'est tout naturel...

CLOTILDE.

Nous avons grand besoin de vous, vous savez...

BEAUCHAMP.

C'est donc quelque chose de grave?...

CLOTILDE.

Maman ne vous a rien dit ?

MADAME DUBOIS, avec un regard significatif à sa fille, en refermant la porte de la salle à manger.

J'ai préféré que ce soit ton mari qui...

CLOTILEE.

Oui, ça vaut mieux... Voyez-vous, mon oncle, Lionel se trouve dans une situation très compliquée... il y a des responsabilités qu'il ne veut pas prendre sans vous consulter...

BEAUCHAMP, très ému.

Diable ! Il s'agit donc de notre maison de commerce ?

CLOTILDE.

Oui et d'autre chose... d'autre chose plus pénible encore... (A Madame Dubois.) Lionel sait-il que mon oncle est là ?

MADAME DUBOIS.

J'ai envoyé en haut, à l'appartement, prévenir ton mari... nous l'attendons...

CLOTILDE, allant à la cheminée.

Il est peut-être encore là dans les bu-

reaux. (Elle siffle dans un cornet acoustique qui se trouve dans le coin de la cheminée.) C'est qu'il a un tel travail en ce moment!... (A l'acoustique.) M. Lionel est-il là? Dites-lui que son oncle vient d'arriver... tout de suite... (Elle raccroche l'acoustique.) Ma sœur n'est pas encore rentrée ?

MADAME DUBOIS.

Non...

CLOTILDE.

Elle a dû conduire le petit chez le médecin.

MADAME DUBOIS.

Sûrement...

BEAUCHAMP.

Le petit Jean est malade?

MADAME DUBOIS.

Oh! un bobo à la gorge...

CLOTILDE.

Ce n'est rien du tout...

MADAME DUBOIS.

Seulement Louise s'alarme pour un rien...

CLOTILDE.

Elle est si nerveuse en ce moment!

Lionel entre rapidement de gauche.

SCÈNE III

LES MÊMES, LIONEL, puis BRINDEAU.

LIONEL.

Bonjour, mon oncle!

BEAUCHAMP.

Ah ! te voilà, toi !

Ils se serrent la main.

LIONEL.

Je vous demande pardon... j'étais plongé dans les chiffres... Il y a longtemps que vous êtes arrivé ? C'est gentil d'être venu comme ça au premier appel !...

BEAUCHAMP.

Sais-tu que ta dépêche m'a bougrement intrigué...

LIONEL.

Il y a de quoi, je vous assure... Je vais tout de suite vous mettre au courant (Aux deux femmes.) Louise n'est pas là ?

CLOTILDE.

Pas encore.

LIONEL.

J'aime mieux ça...

BEAUCHAMP.

Ça ne va pas avec la belle-sœur ?

LIONEL.

Comme çi comme ça. Nous avons échangé quelques mots un peu vifs, l'autre soir...

BEAUCHAMP.

A quel sujet ?

LIONEL.

Au sujet de mon frère...

BEAUCHAMP.

A propos, où est-il donc Raymond ? Est-ce que je ne vais pas le voir ?...

LIONEL.

Non, mon oncle... C'est à cause de lui que je vous ai télégraphié... (Un temps. Avec une grande émotion.) Mon oncle, il nous est arrivé un malheur, un grand malheur...

BEAUCHAMP.

Ah ! mon Dieu ! Est-ce que Raymond...

LIONEL.

Il est malade... très malade...

BEAUCHAMP.

Depuis longtemps !

MADAME DUBOIS.

Depuis trois mois...

BEAUCHAMP.

Comment se fait-il que je n'en ai rien su?

LIONEL.

Nous ne voulions pas vous chagriner.

CLOTILDE.

C'est une maladie si triste...

MADAME DUBOIS.

Si terrible !

BEAUCHAMP.

Mais enfin qu'est-ce qu'il a?

LIONEL, à sa femme, montrant la porte de droite.

Clotilde... veux-tu voir... tu sais, avec les domestiques...

MADAME DUBOIS.

Oh ! personne n'écoute...

CLOTILDE.

Ça ne fait rien, c'est plus prudent... (Elle va voir à la porte de droite tandis que Madame

Dubois va regarder à celle de la salle à manger qu'elle entr'ouvre et referme.) Non...

Elle revient vers Lionel.

LIONEL, à voix basse.

Raymond est devenu fou, mon oncle. Il a fallu l'enfermer...

BEAUCHAMP.

Qu'est-ce que tu me racontes ?

LIONEL.

Oui, mon oncle, dans une maison de santé...

BEAUCHAMP, ahuri.

Oh !

CLOTILDE.

N'est-ce pas que c'est affreux ?

BEAUCHAMP.

C'est épouvantable !

Un grand silence. Les deux femmes se sont assises l'une près de l'autre sur le canapé. Beauchamp s'est assis dans le fauteuil

LIONEL, allant s'asseoir sur un pouf devant la table de droite, dos au public.

Dans l'intérêt de tous nous avons jugé nécessaire de cacher cet événement... Parmi nos amis, aux bureaux, on ne se doute de rien... on ne s'est aperçu de rien...

MADAME DUBOIS.

Heureusement !

CLOTILDE.

On a fait croire qu'il était en voyage !

BEAUCHAMP.

Je n'en reviens pas ! La dernière fois que je suis venu ici le voir, — il y a de

cela quatre mois à peine, — j'ai passé toute une après-midi avec lui... il me racontait une foule de projets... il était gai... bien portant... et comme toujours l'intelligence bien d'aplomb... Je n'en reviens pas !...

CLOTILDE.

Nous non plus !

MADAME DUBOIS.

Ça nous a donné un coup !

LIONEL.

Vous pensez !

BEAUCHAMP.

Si quelqu'un pouvait devenir fou, certes, je n'aurais jamais cru que ce fût lui...

LIONEL, à Beauchamp.

Il n'y a jamais eu de fous dans notre famille... n'est-ce pas ?

BEAUCHAMP.

Tu plaisantes ! jamais !

LIONEL, aux femmes.

Vous voyez ce que je vous disais...

MADAME DUBOIS.

C'est un accident !

BEAUCHAMP.

Comment ça lui a-t-il pris ?

LIONEL.

Je n'en sais rien au juste. Je n'ai pas vu les débuts de la maladie... Ce que je sais, c'est que ce pauvre Raymond se fatiguait énormément depuis deux ou trois ans. Il voulait trop entreprendre...

MADAME DUBOIS.

Beaucoup trop...

LIONEL.

On avait beau lui en faire l'observation, il n'écoutait rien... Vous le connaissez!

BEAUCHAMP.

Je le connais... il n'est pas commode...

LIONEL.

Il s'était surtout acharné sur ce projet de pont en ciment armé que nous devions construire en aval de Montereau...

BEAUCHAMP.

Je sais...

LIONEL.

Il y passait les nuits... si bien qu'à force de surmenage, il a commencé par devenir impatient, inquiet, nerveux... Puis il a été pris d'une agitation extraordinaire... Car pour moi, je vous le dis franchement, mon oncle, — pendant que Louise ne m'entend pas — je ne crois pas, je ne croirais jamais que Raymond soit devenu réellement ce qu'on appelle fou... il a eu plutôt une grande, très grande... surexcitation... surexcitation... tenez, voilà, c'est le mot...

BEAUCHAMP.

C'est que c'est très différent!

LIONEL.

N'est-ce pas? (Aux femmes.) On s'affole! on s'affole! il faut voir les choses de sang-

froid, que diable ! Ah ! je vous réponds que si j'avais été là !...

BEAUCHAMP.

Où étais-tu donc ?

LIONEL, se levant et faisant le tour du canapé.

A douze cents kilomètres d'ici, malheureusement... Je faisais un voyage d'affaires.

CLOTILDE.

Et moi j'accompagnais Lionel.

LIONEL.

On nous a bien envoyé une dépêche...

CLOTILDE, achevant la phrase.

...mais il était trop tard...

LIONEL.

Oui, trop tard ! Cette pauvre Louise s'est donc trouvée seule avec son mari... elle l'a vu délirer... elle n'a rien compris... elle a pris peur...

MADAME DUBOIS.

Elle m'a envoyé chercher...

LIONEL.

Oui, et vous avez pris peur comme elle...

MADAME DUBOIS.

Mais...

LIONEL.

Je vous connais. Vous êtes aussi impressionnable que votre fille. Alors, vous voyez ça d'ici, mon oncle ! Elles ont fait venir un médecin... — si encore ç'avait été un spécialiste — mais non, un médecin de quartier, le premier venu...

MADAME DUBOIS.

C'est qu'on n'avait pas le temps de chercher... Raymond était dans un tel état...

LIONEL, continuant.

Alors ce médecin, qui n'avait jamais vu Raymond, qui ne connaissait pas sa nature exaltée, a achevé d'épouvanter Louise en lui disant que son mari était devenu fou ; que c'était même un fou dangereux, qu'il fallait l'enfermer dans un asile. On a envoyé pendant la nuit deux infirmiers qui se sont emparés de Raymond par surprise ; on l'a ligoté, mis dans une voiture, et puis, fouette cocher ! on l'a conduit à l'asile de Saint-Léger.

BEAUCHAMP.

Ah ! c'est facile d'enfermer quelqu'un !

LIONEL.

Je vous crois que c'est facile. Il suffit d'une demande d'internement — c'est Louise qui l'a signée...

MADAME DUBOIS.

Je l'ai signée aussi... on me l'a demandé...

LIONEL, continuant.

... d'un certificat du médecin — et je vous prie de croire qu'il a été bâclé en rien de temps par l'individu dont je vous parlais — enfin, d'un certificat d'entrée, signé par le médecin de l'asile qui reçoit le malade et le déclare bon pour la dou-

che! C'est tout! Ah! oui, on peut le dire, c'est d'une facilité effrayante!

MADAME DUBOIS.

Lionel, vous feriez croire à votre oncle que Louise et moi...

LIONEL.

Il n'est pas question de cela... Je ne parle pas pour vous... Je vous connais, je connais Louise. Seulement, c'est terrible d'y penser! Hier encore, Raymond était à cette place bien portant, libre, dirigeant nos affaires ; aujourd'hui, disparu, enfermé...

MADAME DUBOIS.

Mais, Lionel, c'est quelquefois nécessaire...

LIONEL.

Pourquoi?

MADAME DUBOIS.

Quand un homme est malade comme Raymond... quand il peut devenir dangereux...

LIONEL, haussant les épaules.

Raymond dangereux!... ce n'est pas à moi qu'il faut raconter ça... (A Beauchamp.) Et vous comprenez les conséquences que tout cela peut avoir pour nous.

CLOTILDE.

Pour notre famille...

LIONEL, se rasseyant.

Et pour nos affaires.

BEAUCHAMP.

Ça doit être très gênant...

LIONEL.

Gênant... mais mon oncle... (On frappe à gauche.) Qu'est-ce que c'est ? On ne peut pas avoir une minute de tranquillité... (Criant.) Entrez ! (Entre Brindeau, tenue de vieil employé. Il a un dossier sous le bras.) C'est vous, Brindeau ? Voyons, qu'est-ce qu'il y a ?

BRINDEAU.

Je vous demande pardon, Monsieur, mais...

LIONEL.

Vous voyez bien que je suis occupé...

BRINDEAU, tendant un télégramme.

C'est que c'est pressé... autrement...

LIONEL.

Qu'est-ce qu'il y a ?

BRINDEAU.

Une dépêche. Il faut répondre immédiatement...

LIONEL.

Une dépêche de qui ?

BRINDEAU.

De la mairie du Havre... adressée à M. Raymond...

LIONEL, au mot de Raymond se levant vivement et allant prendre la dépêche.

Ah !...

CLOTILDE.

Nous vous laissons...

Elle se lève, ainsi que madame Dubois et toutes deux se dirigent vers la salle à manger.

LIONEL.

C'est cela...

BRINDEAU, tendant le dossier.

J'ai apporté aussi le dossier.

LIONEL, prenant le dossier et le déposant sur la petite table.

Vous permettez, mon oncle...

Clotilde et madame Dubois sortent par la salle à manger.

SCÈNE IV

BEAUCHAMP, LIONEL, BRINDEAU.

BEAUCHAMP.

Mais moi aussi je te laisse...

LIONEL, l'arrêtant vivement.

Non... restez... j'aime autant que vous soyez là...

BRINDEAU, saluant monsieur Beauchamp.

Tiens, Monsieur Beauchamp, je ne vous avais pas remis en entrant...

Beauchamp lui fait bonjour de la tête.

LIONEL, qui a lu sa dépêche.

C'est terrible! La municipalité ne veut plus attendre...

BRINDEAU.

Dame! il y a longtemps qu'on les fait droguer... (A Beauchamp.) Ça va bien, Monsieur Beauchamp?

BEAUCHAMP, serrant la main de Brindeau qui est allé vers lui.

Mais très bien merci...

LIONEL, à Brindeau.

Ils refusent maintenant de faire l'exploitation en régie ?

BRINDEAU.

Oui, Monsieur, ils refusent catégoriquement.

BEAUCHAMP.

Qu'est-ce que c'est?

LIONEL, allant s'asseoir à la table de droite pour examiner le dossier.

C'est la ville du Hâvre, avec qui nous étions en pourparlers pour les tramways et l'éclairage électrique... Ils veulent que ce soit nous qui achetions les machines.

BRINDEAU.

De leur côté, ils paieront une subvention annuelle...

LIONEL.

C'est impossible de répondre.

BRINDEAU.

Pourquoi, Monsieur ?

LIONEL.

Parce qu'il faudrait l'avis de mon frère... (Avec un coup d'œil à Beauchamp.) et il est absent.

BRINDEAU, insistant.

Mais, patron, c'est une affaire de premier ordre.

BEAUCHAMP.

Qu'est-ce qu'elle peut rapporter ?

BRINDEAU.

Dans les quatre-vingt mille nets de bénéfices par an...

BEAUCHAMP, à Lionel.

Fichtre! Est-ce que tu crois qu'il y en a à remuer à la pelle, de ces affaires-là?...

BRINDEAU.

C'est ce que je me dis.

LIONEL, gêné.

Oui, mais du moment que Raymond n'est pas là...

BRINDEAU.

Mais, Monsieur, — pardon si j'insiste, je pense aux intérêts de la maison...

LIONEL.

Je sais... Eh bien?

BRINDEAU, continuant.

...ne pourrait on pas écrire à M. Raymond pour lui demander son avis?

LIONEL, après un léger temps, regardant Beauchamp.

Enfin, je vais voir... Brindeau, vous pouvez vous retirer. C'est bien... je vous remercie... Je garde le dossier.

BRINDEAU.

Bien, Monsieur... Monsieur Beauchamp, je vous salue.

BEAUCHAMP.

Au revoir, Brindeau.

Brindeau sort rapidement à gauche.

SCÈNE V

BEAUCHAMP, LIONEL.

BEAUCHAMP, après un silence.

Mais, mon ami, je ne comprends pas du

tout ce qui t'arrête. Si l'affaire est aussi brillante, tu peux bien te passer de l'avis de Raymond...

LIONEL.

Oui, mon oncle, mais je ne peux pas me passer d'argent...

BEAUCHAMP.

Comment cela ?

LIONEL.

Une affaire pareille demande une avance de 350.000 francs... au moins.

BEAUCHAMP.

Eh bien ?

LIONEL.

Je ne les ai pas...

BEAUCHAMP, bondissant.

Notre Société dispose d'un capital roulant de plus du double...

LIONEL, allant à Beauchamp.

Elle disposait avec l'apport de Raymond... (Lui expliquant l'affaire.) Mais dès le jour où il a été interné, — l'aliéné étant considéré comme mineur, — le tribunal a été saisi d'office... il a nommé un administrateur provisoire pour défendre ses intérêts. Cet administrateur s'est présenté ici ; il a voulu mettre les scellés dans nos bureaux; avec les affaires en cours, c'était la ruine... J'ai crié, protesté... Alors il m'a demandé que je lui verse tous les capitaux appartenant à Raymond et il les

a mis sous séquestre à la Caisse des Dépôts et Consignations.

BEAUCHAMP.

Enfin de quel droit ?

LIONEL.

C'est la loi...

BEAUCHAMP.

La loi est stupide... Elle nous nous crée une situation impossible !...

LIONEL.

J'en sais quelque chose... Chaque jour j'esquive des rendez-vous, je recule des échéances, je laisse échapper des affaires de premier ordre...

BEAUCHAMP.

Comme celle-ci ?...

LIONEL.

Comme celle-ci... Et le plus grave ce n'est pas ce qu'on pourrait gagner, c'est ce qu'on perd...

BEAUCHAMP, effrayé.

Nous perdons de l'argent ?

LIONEL.

Beaucoup d'argent... et il viendra un moment... nous pouvons faire la culbute...

BEAUCHAMP.

Qu'est-ce que tu me dis ? (S'emportant.) Mais c'est abominable...

LIONEL, le calmant.

Pas si fort, mon oncle...

BEAUCHAMP, avec un ton plus bas.

C'est abominable !... ça ne peut pas durer... Je ne le veux pas...

LIONEL.

Que voulez-vous que j'y fasse ?

BEAUCHAMP, allant et venant dans le salon.

J'ai mis dans la Société tout ce que je possède, toutes mes économies...

LIONEL.

Est-ce ma faute ?

BEAUCHAMP.

Je ne dis pas cela... Mais il faut que tu cherches... que tu t'arranges... toi qui es si débrouillard ! (Avec énergie.) Je ne veux pas perdre mon argent...

LIONEL.

Vous êtes étonnant ! Mais je suis dans le même cas que vous, voyons !

BEAUCHAMP.

Oui... mais tu es jeune, toi...

LIONEL.

Depuis dix ans je travaille comme un galérien...

BEAUCHAMP.

Ça c'est vrai...

LIONEL.

J'ai un train de maison très coûteux... Clotilde est une excellente fille, mais elle est très dépensière...

BEAUCHAMP.

Je la connais... (Allant à lui.) Il faut que tu trouves un moyen de nous tirer de là...

LIONEL.

Il n'y en a qu'un.

BEAUCHAMP.

Lequel ?

LIONEL, le regardant dans les yeux.

C'est que Raymond sorte de l'asile... rentre ici... à tout prix...

BEAUCHAMP, acquiesçant.

Oui...

LIONEL.

On ferait lever le séquestre... nous serions remis en possession de tous ses capitaux...

Il scande ces derniers mots.

BEAUCHAMP.

Mais comment le faire sortir ?

LIONEL.

S'il n'y avait pas Louise, ce serait facile...

BEAUCHAMP.

Elle s'y oppose ?

LIONEL.

Elle ne sait pas ce qu'elle veut... Un jour c'est oui, un jour c'est non... Elle se lamente... elle pleure... Vous savez ce que c'est que les femmes !...

BEAUCHAMP.

Tu devrais la décider...

LIONEL.

Depuis huit jours je ne fais que me chamailler avec elle à ce sujet... (On entend des

bruits de voix dans la salle à manger.) Chut ! La voilà !

A ce moment on aperçoit Louise, Madame Dubois et Clotilde derrière la porte-fenêtre de la salle à manger. Entrent Clolilde, Madame Dubois et Louise par la salle à manger. Une femme de chambre les suit.

SCÈNE VI

LES MÊMES, CLOTILDE, MADAME DUBOIS, LOUISE.

MADAME DUBOIS, à Louise.

Je te l'avais bien dit que le petit n'avait rien...

LOUISE.

Qu'est-ce que tu veux? Je ne le croyais pas...

CLOTILDE.

Tu avais tort..!

MADAME DUBOIS.

Donne-moi ton chapeau.

LOUISE, enlevant son chapeau.

Prends garde aux épingles... (Elle descend en scène pendant que Madame Dubois remet le chapeau de Louise à la femme de chambre qui sort par la porte de droite.) Mon oncle, je vous demande pardon...

Elle l'embrasse.

BEAUCHAMP.

Et de quoi donc?

LOUISE.

D'être en retard...

BEAUCHAMP.

Allons, allons, vous n'allez pas vous excuser pour si peu de chose...

LOUISE.

Vous savez d'où je viens ?

BEAUCHAMP.

De chez le médecin... pour votre petit garçon...

LOUISE.

Oui, avant de le conduire à l'école, j'ai voulu le faire voir au docteur... J'en suis encore toute émue...

BEAUCHAMP.

Ça se voit...

LOUISE.

Il avait mal dormi cette nuit, la gorge lui faisait mal, il était pâlot... les mains brûlantes...

BEAUCHAMP.

Vous vous êtes affolée... Vous vous êtes dit : ça y est, il a le croup...

LOUISE.

Ne parlez pas de ça, mon oncle. Rien que d'y penser !... J'aime tellement mon petit Jean...

LIONEL.

Nous l'aimons tous...

CLOTILDE.

Il est si mignon !...

LIONEL.

C'est un enfant délicieux !

MADAME DUBOIS.

Ça on peut le dire !

LOUISE, elle s'assied.

Et puis songez, mon oncle, que, maintenant, je n'ai plus que lui... il est devenu tout pour moi... ma seule raison de vivre... Et si je le perdais !...

BEAUCHAMP.

Vous êtes trop impressionnable !

LIONEL, protestant.

Vous êtes surtout injuste... (Agressif.) Vous n'avez pas le droit vraiment de parler ainsi, comme si Raymond était déjà mort !...

LOUISE.

Je n'ai pas dit cela.

LIONEL.

Que dites-vous donc ?

LOUISE, se levant.

Nous allons revenir encore une fois sur ce sujet !

CLOTILDE.

Et vous répondre des choses blessantes... Il me semble qu'on peut parler ensemble de ce qui est arrivé à Raymond — et même avoir à ce propos des opinions contraires, des manières de sentir toutes différentes — sans qu'il soit nécessaire de se fâcher...

LOUISE.

Oui, mais à quoi bon?

LIONEL.

Mais ma chère Louise, nous ne sommes réunis que pour ça... Je n'ai télégraphié à mon oncle que pour ça... il faut en parler...

LOUISE.

Ce qui est fait est fait...

LIONEL.

Peut-être pas... En tout cas nous avons tous le droit de donner notre sentiment sur ce qui a été fait... Quand je songe à cet internement !... Il a eu lieu avec une rapidité si foudroyante...

BEAUCHAMP.

C'est vrai... je n'en reviens pas !

LIONEL.

Vous voyez ce que dit mon oncle... c'est un homme de bons sens...

LOUISE.

Lionel vous a raconté ?

BEAUCHAMP.

Je suis au courant...

LOUISE.

Nous n'avons pas pu faire autrement, mon oncle... Pensez donc, cette crise l'a pris si brusquement, si violemment...

LIONEL.

On ne se presse pas tant pour faire enfermer son mari !

LOUISE, sèchement.

Mais, Lionel, vous ne vous rendez pas

compte... Raymond était dans un état dangereux...

LIONEL.

C'est votre médecin qui vous l'a dit.

LOUISE.

J'étais là... je voyais ce qui se passait... La crise augmentait d'heure en heure... Maman, tu te souviens?

MADAME DUBOIS.

C'est vrai, Lionel... je ne le reconnaissais plus... il avait l'œil égaré...

LOUISE.

Ah! si vous aviez été à notre place...

LIONEL.

Si j'avais été à votre place, je ne me serais pas décidé à prendre si vite une mesure que je blâme de toutes mes forces... Faire enfermer avec des fous un mari qu'on aime!

CLOTILDE.

Lionel, je t'en prie...

LIONEL, avec violence.

Laisse-moi parler... (A Louise.) Quand on a un des siens qui est malade, on le garde chez soi... on le soigne, on ne s'en débarrasse pas entre des mains mercenaires...

MADAME DUBOIS.

Voilà que la dispute recommence!...

LOUISE.

Lionel, je ne vous répondrai qu'un mot: j'aime Raymond... je l'aime toujours...

sincèrement, profondément, d'abord parce que c'est mon mari, ensuite parce que c'est le père de mon enfant. J'aurais fait tout au monde pour le garder ici, chez moi... Mais ça m'a été impossible ! Il était devenu trop dangereux... Nous ne pouvions plus le calmer, le contenir... (A Lionel.) Vous n'y étiez pas... vous n'avez rien vu... Mais si vous saviez ce qui s'est passé entre Raymond et moi !...

MADAME DUBOIS, voulant l'empêcher de parler.

Mon enfant, tais-toi... C'est trop douloureux...

LIONEL.

Non... non... qu'elle parle !

BEAUCHAMP.

Nous pouvons tout entendre.

LOUISE.

Jusqu'ici je n'ai voulu rien dire... Mais puisque l'on m'y force... puisqu'on m'accuse...

CLOTILDE, intervenant.

Voyons, ma petite Louise...

LIONEL.

Personne ne vous accuse...

LOUISE.

Si... si... Eh bien ! Raymond a voulu m'étrangler...

Un grand silence.

BEAUCHAMP.

C'est effrayant !...

MADAME DUBOIS.

C'est pourtant la vérité !...

CLOTILDE.

Pourquoi ne pas avoir parlé plus tôt ?

LIONEL.

Evidemment...

LOUISE.

Ma pauvre Clotilde, j'ai passé un moment horrible... horrible !... Depuis quelque temps je le voyais changer à mon égard... Il était devenu taciturne, méfiant... Il me regardait avec un regard dur, méchant... Un soir, par hasard, nous étions seuls dans la maison... Le petit Jean n'était pas là... — maman l'avait emmené chez elle — j'étais là... à cette place... Je lisais .. Je croyais Raymond couché... Tout à coup cette porte s'ouvre et je le vois qui entre... Quelle vision !... je ne l'oublierai jamais ! Ses yeux sont injectés de sang... Il s'avance sur moi menaçant et me crie : « Il faut en finir .. il faut en finir... » Puis il ajoute des mots sans suite que je ne comprends plus... J'ai conscience du danger que je cours... je veux me lever, fuir... il est déjà sur moi... ses mains cherchent ma gorge... Je me bats avec lui... Nous tombons... nous entraînons la lampe... C'est la nuit,.. J'arrive à me dégager de son étreinte... Je ne sais plus ce qui se passe... je me re-

trouve dans la rue fuyant... fuyant... (Elle tombe assise dans un fauteuil.) Oh ! l'affreux cauchemar !...

CLOTILDE, allant à elle.

Ma pauvre Louise, remets-toi...

MADAME DUBOIS, même jeu.

Dans quel état elle est !

BEAUCHAMP, se dirigeant aussi vers Louise.

Vous n'êtes pas raisonnable...

CLOTILDE.

Tes mains sont glacées...

LIONEL.

Louise, je vous en prie, calmez-vous.

LOUISE, à Lionel.

Je ne voulais pas vous le dire... c'est vous qui m'avez forcée... c'est vous... c'est vous...

MADAME DUBOIS, à Lionel.

Moi j'étais au courant, mais elle m'avait défendu...

CLOTILDE.

Mais nous, nous ne savions rien .. (A Louise.) Tu nous avais raconté que Raymond tenait des propos incohérents... qu'il avait eu de grandes colères, qu'il t'avait même menacée... On s'était dit : « Elle a eu peur... elle exagère... » Mais maintenant, tout change... (A Beauchamp.) N'est-ce pas ?

BEAUCHAMP.

Evidemment...

LIONEL, après un léger temps.

Evidemment, tout change... jusqu'à un certain point...

BEAUCHAMP.

Ah!...

LIONEL.

Dame oui!... Tous ces souvenirs douloureux que Louise vient d'évoquer et qui m'ont profondément remué, tout ça c'est de l'histoire passée... Il faut maintenant, puisque nous sommes réunis ici en conseil de famille, savoir ce qui nous reste à faire... Voilà trois mois que Raymond est à l'asile... Il faut savoir dans quel état il se trouve... et s'il n'est pas guéri...

LOUISE.

Oh! guéri... guéri...

LIONEL.

Mais oui... guéri... Qu'y a-t-il là de si extraordinaire?

BEAUCHAMP.

Je ne vois pas...

LIONEL.

Tous les malades peuvent guérir...

LOUISE.

Pas Raymond, malheureusement...

BEAUCHAMP.

Pourquoi?

LIONEL.

Qui est-ce qui vous a dit ça?

LOUISE.

Mais mon médecin d'abord, qui m'a ap-

pris que cette affection-là est incurable...

LIONEL.

Oh ! votre médecin !...

LOUISE.

Et tous ceux que j'ai consultés depuis... les bulletins qu'on m'envoie de l'asile et qui portent tous ces mots désolants : « Etat stationnaire. »

LIONEL.

Raymond est un malade payant... L'administration en profite... les médecins aussi... Si on ne leur force pas un peu la main, à ces messieurs, je ne crois pas qu'ils soient bien pressés de signer la sortie de Raymond.

BEAUCHAMP.

C'est très humain, ça !...

LOUISE.

Mais non... mais non...

LIONEL, se montant peu à peu.

Vous avez tort de me donner un démenti... Lorsqu'on veut savoir au juste comment va un malade, on ne se contente pas de lire des bulletins mensuels qui sont tous copiés les uns sur les autres... On prend la peine d'aller soi même à Saint-Léger...

LOUISE.

J'y suis allée...

LIONEL.

Quand donc ?

LOUISE.

Dans les premiers temps... J'avais hâte de savoir, d'interroger... d'espérer...

LIONEL.

Et vous avez vu Raymond ?

LOUISE.

Quand je me suis trouvée dans l'asile... que j'ai entendu tout à coup d'affreux cris qui n'avaient plus rien d'humain... que j'ai aperçu derrière les grilles des fenêtres toutes ces pauvres figures désolées, grimaçantes, quand je me suis dit que j'allais trouver Raymond, mon pauvre Raymond amaigri, changé... dégradé...

LIONEL.

Vous n'avez pas voulu le voir ?

LOUISE.

Je n'ai pas pu... J'ai eu beau me forcer... me raidir... Je n'ai pas pu...

LIONEL.

Eh bien ! moi, je l'ai vu, j'ai causé avec lui et je vous affirme qu'il est très calme, très raisonnable... Et je demande formellement, vous entendez, Louise, formellement (Il scande ce dernier mot.) à ce qu'on le fasse sortir.

BEAUCHAMP.

Lionel a raison... On ne peut pas le maintenir à perpétuité dans un asile...

LIONEL, continuant la phrase.

... comme s'il avait commis un crime...

CLOTILDE.

C'est vrai, tu ne peux pas faire ça... N'est-ce pas, maman ?

Madame Dubois hoche la tête.

LOUISE.

Alors, vous voulez que Raymond revienne, qu'il revienne ici ?...

LIONEL.

Naturellement... ici c'est sa maison... sa famille...

LOUISE.

Eh bien, non, ça n'est pas possible...

BEAUCHANP.

Pourquoi ?

LOUISE.

Rien ne prouve qu'il soit guéri...

LIONEL.

Puisque je vous ai dit que je l'ai vu...

LOUISE.

Vous n'êtes pas médecin... Il peut être calme, raisonnable pour l'instant... mais demain... plus tard?... Si une fois en liberté, il est repris de son mal ? Songez à ce qui peut arriver !

LIONEL.

Mais je ne demande pas à faire sortir Raymond de ma propre autorité... Je ne demande qu'une chose : c'est qu'on l'examine sérieusement à nouveau... Pour cela il faut envoyer une lettre au procureur de la République pour réclamer la sortie de

Raymond. Cette lettre il faut que vous la signiez avec moi...

LOUISE.

Pourquoi ?

LIONEL.

Parce que c'est vous qui avez fait la demande d'internement... Vous devez donc faire la demande de sortie... La loi l'exige...

BEAUCHAMP.

C'est bien naturel !...

CLOTILDE.

Tu es la principale intéressée...

BEAUCHAMP.

On ne veut rien faire sans votre consentement...

LIONEL.

Non, non, je ne le voudrais pas... On fera une enquête et on se rendra bien compte s'il y a du danger ou non à laisser sortir mon frère...

BEAUCHAMP, à Louise.

Ce que Lionel propose là est absolument raisonnable. Reconnaissez-le...

LIONEL.

N'est-ce pas, mon oncle ? Louise ne peux pas refuser ça ?...

BEAUCHAMP.

Non, vous ne le pouvez pas...

CLOTILDE.

C'est mon avis...

Tous l'entourent.

MADAME DUBOIS.

Evidemment.

LIONEL.

Cette lettre je l'ai sur moi, là... dans ma poche... Elle est toute prête à partir... Je l'ai même fait apostiller par un député...

BEAUCHAMP.

Ça ne fait jamais de mal...

LIONEL.

Jamais... Il ne manque plus que votre signature... Voulez-vous la donner ?

CLOTILDE.

Allons, voyons, Louise...

BEAUCHAMP.

Voyons, mon enfant...

LIONEL.

Voulez-vous la donner, oui ou non ?...

LOUISE.

Laissez-moi encore réfléchir... Que voulez-vous, c'est plus fort que ma volonté... J'ai peur de lui, maintenant... Je le revois toujours menaçant... terrible !... Songez un peu à ce qui m'attend... Raymond rentre ici... nous sommes tous ensemble... mais le soir vient... vous partez...

CLOTILDE.

Mais je serai là, Louise, je ne te quitterai jamais...

LIONEL.

Nous serons tous là...

BEAUCHAMP.

Puisque vous habitez la même maison...

MADAME DUBOIS.

Nous saurons t'entourer...

CLOTILDE.

Et à la moindre petite chose... la moindre alerte...

LOUISE.

Oui, Clotilde, je le sais... je compte sur votre affection à tous. Vous serez auprès de moi les premiers temps... puis il arrivera un jour où vous me laisserez seule... nous resterons seuls... lui et moi... tout seuls... et alors !...

LIONEL.

C'est ridicule !

BEAUCHAMP.

Elle se forge des idées !

CLOTILDE.

Toujours ce cauchemar qui la hante !

LIONEL, au paroxysme de la colère.

Enfin, nom de Dieu, vous ne pouvez pourtant pas par peur condamner ce malheureux à rester enfermé toute sa vie dans un asile de fous !

CLOTILDE

Toute sa vie !...

BEAUCHAMP.

Réfléchissez !...

LOUISE.

Je ne dis pas... je ne dis pas...

BEAUCHAMP.

C'est de la cruauté...

LIONEL.

C'est de la lâcheté !...

LOUISE.

Mais enfin, Lionel, vous ne pouvez pas m'imposer de reprendre la vie commune avec lui !...

LIONEL.

Alors, il n'y a qu'une solution... Ce n'est pas le maintien de Raymond dans un asile, c'est sa mise en liberté et le divorce...

BEAUCHAMP.

C'est vrai... il y a le divorce...

LOUISE.

Mais je ne veux pas...

LIONEL.

Vous ne voulez pas... vous ne voulez pas... J'en ai assez, à la fin...

CLOTILDE.

Lionel, calme-toi...

LOUISE.

Pour moi, pour mon enfant, je ne divorcerai jamais...

LIONEL.

Eh bien, moi, alors, je ferai sortir mon frère de l'asile... Et malgré vous... j'en ai le droit...

BEAUCHAMP.

Sûrement... La situation devient intolérable pour tous...

LIONEL.

A tous les points de vue...

BEAUCHAMP.

Parfaitement.

LIONEL.

D'ailleurs, Raymond a écrit plusieurs lettres au procureur — je le sais — pour protester contre ce qu'il appelle une séquestration arbitraire...

Clotilde a fait signe à Lionel et à Beauchamp de se taire. Elle va à la porte de la salle à manger qu'elle referme soigneusement.

LOUISE, indignée.

Oh !

LIONEL.

Si le bruit s'en répand autour de nous... parmi nos amis, aux bureaux, de quoi aurons-nous l'air ?... Qu'est ce qu'on va s'imaginer ? Les gens sont si méchants !... On finira par croire que nous avons un intérêt à...

LOUISE, l'arrêtant.

Taisez-vous...

BEAUCHAMP.

Et ce n'est pas tout !... Dis-lui, Lionel, à quoi son entêtement nous expose tous...

LIONEL.

Oui, par suite de l'internement de Raymond, les affaires de notre société périclitent de jour en jour...

BEAUCHAMP.

Nous marchons à la dissolution de la société...

LIONEL.

Et dans des conditions désastreuses...

BEAUCHAMP.

Nous avons tous mis notre argent là-dedans !

LOUISE.

Lorsque je vous parle de mes angoisses, des dangers de mort qui m'ont menacée et me menacent encore, vous ne me répondez que par des questions d'argent...

BEAUCHAMP.

De l'argent, il en faut dans la vie !

LOUISE, continuant.

... vous ne vous préoccupez que de vos intérêts...

LIONEL.

Mais il n'y a pas que les nôtres... il y a les vôtres, ceux de votre enfant... Il faut y penser...

BEAUCHAMP.

C'est vrai, il y a votre fils...

LOUISE, soudain émue.

Mon petit Jean !

LIONEL.

Son avenir est compromis...

BEAUCHAMP.

Vous voulez donc faire son malheur, à lui aussi ?

LOUISE.

Assez... assez... vous m'affolez !

LIONEL.

Nous ne disons que ce qui est...

LOUISE.

Vous me faites trop souffrir...

LIONEL.

Allons donc ! Vous, souffrir ! Vous n'avez pas de cœur !

CLOTILDE.

Lionel...

LIONEL.

Non... car si vous en aviez vous ne penseriez pas qu'à vous... comme une égoïste...

LOUISE.

Egoïste !... Moi ! (Elle pleure.) Mon Dieu ! Mon Dieu ! C'est affreux !

CLOTILDE, émue.

Comme elle pleure !

Louise sanglote plus fort.

MADAME DUBOIS.

Voyez dans quel état vous la mettez !

LIONEL.

Est-ce notre faute si elle ne veut rien écouter !...

BEAUCHAMP, faisant signe à Lionel de le laisser faire.

Mais si, elle nous écoutera maintenant... j'en suis sûr... j'en réponds... N'est-ce pas, Louise, que vous allez être raisonnable... que vous allez faire ce qu'on vous demande ?...

LOUISE.

Mais mon oncle, vous voulez donc me sacrifier?...

BEAUCHAMP.

Comment ?

LOUISE.

... me sacrifier à vos intérêts... (On entend frapper au carreau de la porte-fenêtre. Elle sursaute.) Ah !... qu'est-ce qui a frappé ?

CLOTILDE, ayant regardé.

N'aie donc pas peur...

LOUISE.

Qu'est-ce que c'est?

LIONEL.

C'est le petit...

MADAME DUBOIS.

Oui... il revient de l'école...

On aperçoit la tête du petit Jean à la porte-fenêtre. Joli enfant blond. Madame Dubois se lève et va à la porte-fenêtre qu'elle ouvre. L'enfant rentre gaiement, son carton sous le bras.

SCÈNE VII

Les Mêmes, LE PETIT JEAN.

LE PETIT JEAN, sautant au cou de madame Dubois

Tu sais, grand'maman... j'ai bien récité, j'ai eu deux bons points...

MADAME DUBOIS.

Ah! ça c'est très bien, mon chéri...

LOUISE, qui est allée au-devant de lui, le couvrant de baisers.

Pauvre petit qui m'a tant effrayée !... Il a encore les mains chaudes... (A Clotilde.) Tu ne trouves pas ?

CLOTILDE, touchant les mains de l'enfant.

Mais non, pas du tout...

MADAME DUBOIS.

Puisque le médecin t'a rassurée...

BEAUCHAMP.

Mais il a une mine superbe ! Bonjour, mon bonhomme...

LE PETIT JEAN, l'apercevant.

Oh ! parrain ! (Lui sautant au cou.) Bonjour, parrain...

LIONEL, à Jean, en désignant Beauchamp.

Il y a longtemps que tu ne l'as vu, ton parrain, hein?

BEAUCHAMP.

Il y a même très longtemps.

LE PETIT JEAN.

Ousque t'étais?

Louise, madame Dubois et Clotilde sourient,

BEAUCHAMP, riant.

Ousque j'étais?... très loin... très loin... en voyage. Et puis voilà, maintenant je suis revenu...

LE PETIT JEAN.

Et papa, est-ce qu'il va revenir ?

BEAUCHAMP, après un silence, regardant Lionel et Louise.

Oui, oui... il va revenir...

LIONEL.

Ça te ferait bien plaisir de le revoir ?

LOUISE, voulant l'arrêter.

Lionel, je vous en prie... je vous en supplie...

LE PETIT JEAN, allant vers Lionel.

Oh! oui, ça me ferait bien plaisir...

LIONEL, le prenant dans ses bras et le poussant vers sa mère.

Alors, mon chéri, demande à ta maman la permission... et moi j'irai le chercher, ton papa.

LE PETIT JEAN, courant se jeter dans les bras de sa mère.

Dis, maman, tu veux bien ?

LOUISE, au comble de l'émotion.

Oui... oui... mon chéri... (A Clotilde.) Clotilde, prends-le avec toi... emmène-le..,

CLOTILDE.

Viens, mon mignon, je vais te montrer des images...

Clotilde prend l'enfant et l'emmène dans la salle à manger.

LOUISE.

C'est mal ce que vous faites... Vous voulez tourner tout le monde contre moi... même ce petit... C'est très mal... Depuis une heure, vous êtes tous là après moi... comme une meute après une pauvre bête blessée... Eh bien! soit... Que voulez-vous que je fasse?... Parlez... je n'en puis plus!

LIONEL.

Signez cette lettre...

BEAUCHAMP.

Tout simplement...

Louise les regarde ; vaincue, elle s'assied devant la table de gauche où Lionel a posé la lettre.

LOUISE, à Lionel.

Vous en prenez la responsabilité ?...

LIONEL.

La responsabilité entière...

LOUISE.

S'il m'arrive malheur... vous vous rappelerez...

LIONEL.

Il ne vous arrivera pas malheur...

Il lui tend une plume.

LOUISE.

...vous vous rappellerez que c'est vous...

LIONEL.

Oui... oui... Signez ici...

Pendant qu'elle signe, Lionel, Beauchamp, madame Dubois sont autour d'elle. Clotilde est revenue seule de la salle à manger. Beauchamp lui fait signe de ne pas faire de bruit. Elle s'arrête sur le seuil. On entend dans un grand silence la plume de Louise courir sur le papier.

LOUISE, ayant fini de signer, déposant la plume.

Voilà... (Regardant Lionel et Beauchamp.) Vous êtes contents ! Vous avez ce que vous vouliez. (Au moment où elle veut se lever, soudain prise d'un malaise, elle retombe assise.) Ah !

TOUS, allant à elle.

Qu'est-ce que c'est ?... Qu'as-tu, Louise ?...

LOUISE, d'une voix blanche.

Rien... ce n'est rien... c'est un étourdissement.

CLOTILDE.

Veux-tu un peu de...

LOUISE.

Non, rien... laissez-moi !... ne me parlez pas... ça va passer .. ça va passer...

On s'écarte d'elle. Le rideau baisse lentement

ACTE DEUXIÈME

Le salon du Directeur de l'Asile de Saint-Léger. — Grande table à droite, avec registres, dossiers, etc... — Bibliothèque à gauche, deuxième plan. — Cartonniers à droite, premier plan. — Une cheminée à gauche, premier plan. Sur cette cheminée un buste d'Hippocrate. — Grande porte vitrée donnant sur une cour. Porte à gauche, deuxième plan. Grande fenêtre grillée à droite en pan coupé donnant sur cette même cour. La porte et la fenêtre sont grandes ouvertes. — Au mur sont accrochés les réglements des asiles d'aliénés départementaux ; des tableaux représentant des sujets médicaux. — Sur le cartonnier on aperçoit des instruments de physique. Près de la cheminée, un canapé ; une chaise en face le canapé. Dans un coin, près de la fenêtre à droite deuxième plan, une autre table avec une grosse bouteille d'encre, du papier, des registres, etc...

SCÈNE PREMIÈRE

Au lever du rideau, le surveillant en chef feuillette des registres, debout près de la table de droite. Fernand, un infirmier, arrange la cheminée pour y faire du feu. Il a un panier de bûches près de lui. On entend — elle commence même un peu avant le lever du rideau — une voix traînante et monotone qui chante des paroles gaies sur un air triste. Cette voix se fait entendre sans discontinuer pendant toute la première partie de l'acte. Par la porte du fond, on aperçoit la cour, très ensoleillée, et un banc près d'un arbre. Sur ce banc un fou gesticule et parle bruyamment tout seul, dos au public, à un personnage imaginaire.

PREMIER ALIÉNÉ.

Qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse que la Sainte Vierge soit du département de l'Allier, parce qu'elle est à lier? Moi, je suis Peau-Rouge pour jouer de l'orgue de barbarie... (Il se lève et s'éloigne.) Je suis né le 2 décembre dans le palais de l'Empereur... Aussi je ne sais pas comment je vis... je compte les carreaux et les briques...

Sa voix se perd dans le lointain. — A cet instant, un autre aliéné, revêtu de la camisole de force, s'arrête à le porte, ricane.

DEUXIÈME ALIÉNÉ.

Ah! ah!...

LE SURVEILLANT EN CHEF, levant la tête.

Ah! on t'a mis la camisole de force, à toi... On a bougrement bien fait...

L'aliéné s'éloigne en ricanant. — Un autre aliéné passe la tête à travers les barreaux de la fenêtre.

TROISIÈME ALIÉNÉ, hurlant.

Cochon ! cochon ! cochon pourri du Mont-de-Piété de Paris...

Il éclate de rire et se sauve. — Aussitôt qu'il s'est tu on entend des cris au loin : A l'assassin! — On me tue! — Et ta mère! — Vive la République! — Tais-toi donc, animal. — Cocorico... Puis on voit un aliéné traverser la cour en criant : Ne me touchez pas... ne me touchez pas, en se retournant comme s'il s'adressait à quelqu'un qui s'éloigne. Puis c'est un sourd gron-

dement de voix qui, d'abord lointaines, se rapprochent très rapidement puis éclatent, furieuses, et de nouveau s'éloignent. Pendant cette accalmie, un aliéné passe devant la porte en gesticulant et parlant tout seul.

L'ALIÉNÉ.

Pardon, Monsieur, je sais ce que je dis... Ce sont des papiers de famille. Ils m'ont été enlevés par le président de la République qui est un criminel, tout simplement... Oui, monsieur, parfaitement, il est venu ici... il m'a volé... il m'a pris mes papiers dans ma poche...

La voix se perd dans le lointain. — Un autre aliéné à la face blême, cheveux longs, barbe hirsute, bouche édentée, montre à ce moment sa tête sinistre entre les barreaux de la fenêtre.

QUATRIÈME ALIÉNÉ, déclamant.

Liberté... égalité... fraternité... Vains mots !... (Puis, soudain, avec un rictus sinistre, hurlant.) Crotte ! crotte ! crotte !

Et il disparaît.

LE SURVEILLANT EN CHEF, lâchant son travail.

Ah ! mais ils m'embêtent à la fin... qu'est-ce qu'ils ont donc aujourd'hui... Il n'y a plus moyen de s'entendre ! (Il monte au fond en appelant.) Fernand !

A ce moment, le quatrième aliéné passe devant la porte. Voyant le chef, il s'avance et obséquieusement poli : Chef !

LE SURVEILLANT EN CHEF.

Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a, mon ami ?

LE QUATRIÈME ALIÉNÉ, avec son plus gracieux sourire et sa plus belle révérence.

Crotte !

Il se sauve en se tordant de rire. Le surveillant chef hausse les épaules. — Fernand, qui était sorti à gauche reporter son panier de bois, rentre à cet instant.

LE SURVEILLANT EN CHEF, lui montrant dans la cour, des aliénés qui font du bruit.

Chassez-les ! chassez-les plus loin...

Fernand sort et on l'entend qui crie : Allez-vous-en !... Le bruit continue. La voix de Fernand reprend plus forte ; Ceux qui rouspètent, la camisole ou la douche...

Petit grognement sourd, puis tout se tait.

LE SURVEILLANT EN CHEF, redescendant en scène, suivi de Fernand qui vient de rentrer par le fond, en refermant la porte derrière lui.

J'avais pourtant donné des ordres...

FERNAND.

Je n'y peux rien... il n'y a pas moyen de les tenir.

LE SURVEILLANT EN CHEF.

Le procureur de la République vient ce matin... Je ne veux pas que les aliénés rôdaillent par ici...

FERNAND.

Si vous croyez que c'est facile de chasser ces animaux-là... Ce sont de vraies brutes... Il y en a un... celui qu'on appelle le Cosaque... Vous savez, le grand avec les longs cheveux et la barbe rousse ?...

LE SURVEILLANT EN CHEF.

Eh bien ?

FERNAND.

Tout à l'heure, il m'a mordu à la main... Voyez ! ça saigne encore.

LE SURVEILLANT EN CHEF.

Faut pas vous frapper.

FERNAND.

C'est pas moi qui me frappe !

LE SURVEILLANT EN CHEF.

Il n'y a que quelques jours que vous êtes ici... Vous en verrez bien d'autres.

A ce moment, un aliéné — celui qui a la camisole de force — passe la tête à travers les barreaux et crie : Laissez-moi tranquille avec votre sale tête de cochon ! Puis il éclate de rire.

LE SURVEILLANT EN CHEF, agacé.

Ah ! écoutez, fermez cette fenêtre.

FERNAND, exécutant les ordres, tout en maugréant.

Oh ! mais, je n'ai pas envie de moisir ici... En voilà un sale métier que celui d'infirmier !

LE SURVEILLANT EN CHEF, philosophe, revenant à son travail.

Il y en a de meilleurs !

FERNAND.

Toute la journée courir après les malades... les surveiller le jour... les surveiller la nuit... Pas une minute de repos ! Et puis avec ça, mal logé, mal habillé, mal nourri, un jour de sortie tous les

quinze jours et trente francs par mois! Pour risquer sa peau, trente francs! Vous trouvez que c'est payé?

LE SURVEILLANT EN CHEF.

Evidemment... mais que voulez-vous?

FERNAND.

Si j'avais su!

On entend sonner dix heures à une horloge au loin.

LE SURVEILLANT EN CHEF.

Dix heures... Oh! attention... Vous avez apporté le dossier?

FERNAND, allant le chercher sur la petite table à droite

Il est ici...

LE SURVEILLANT EN CHEF.

Les livres de la loi?

FERNAND, apportant ce qu'on lui demande.

Voilà...

LE SURVEILLANT EN CHEF.

Préparez du papier, de l'encre, tout ce qu'il faut pour écrire. Le procureur va bientôt arriver...

FERNAND, va chercher la bouteille d'encre sur la petite table, remplit l'encrier du bureau, reporte la bouteille et apporte du papier.

Qu'est-ce qu'il vient donc faire ce matin?

LE SURVEILLANT EN CHEF.

C'est pour l'enquête sur M. Bercier... Vous savez bien, le malade du pavillon 7...

FERNAND.

Ah! oui... je sais...

LE SURVEILLANT EN CHEF.

Paraît qu'il a écrit au procureur... Il

se plaint d'avoir été séquestré... Faut croire que la famille a réfléchi, elle voudrait le faire sortir...

FERNAND.

En voilà une idée!...

LE SURVEILLANT EN CHEF.

Alors, on a convoqué les parents... je ne sais pas s'ils sont arrivés...

FERNAND.

J'ai vu un monsieur, tout à l'heure, dans le parloir...

Il désigne la gauche.

LE SURVEILLANT EN CHEF.

C'est probablement ça...

SCÈNE II

Les Mêmes, LE GÉNÉRAL, puis LE COSAQUE.

LE GÉNÉRAL, qui est entré par la porte de droite.

Chef!

LE SURVEILLANT EN CHEF, saluant avec sa casquette.

Mon général...

LE GÉNÉRAL, tenue très correcte de vieux général en retraite ; cheveux blancs, redingote, rosette de la Légion d'honneur, ton de commandement.

Le procureur de la République? Pas arrivé?

LE SURVEILLANT EN CHEF.

Pas encore, mon général...

LE GÉNÉRAL.

En retard, toujours en retard... Pas l'exactitude militaire, le procureur!

LE SURVEILLANT EN CHEF.

En effet!

LE GÉNÉRAL.

C'est bien... (Il se promène les mains derrière le dos.) Je vais l'attendre... Peut pas tarder, nom de Dieu!... (Au surveillant.) Il fait beau, aujourd'hui... beau soleil, belle journée!

Il se dirige vers la cheminée, prend une chaise et s'assied, dos au public, face au feu.

LE SURVEILLANT EN CHEF.

Oui, mon général...

FERNAND, bas au surveillant, en regardant le général.

Dites-moi, chef, qui est-ce?...

LE COSAQUE, ouvrant la porte vitrée du fond. Il a des vêtements en lambeaux; sa barbe et ses cheveux sont roux, l'air méchant.

Je veux le voir!

LE SURVEILLANT EN CHEF.

Qu'est-ce que vous venez faire ici?

FERNAND, reculant, effrayé.

Zut! le Cosaque!

LE COSAQUE, avec exaltation, allant à la table.

Je veux voir le procureur! Je veux lui parler!

LE SURVEILLANT EN CHEF.

Une autre fois! Allez-vous-en!

LE COSAQUE, grinçant des dents.

Non... je m'en irai pas!

Il frappe violemment sur la table.

LE SURVEILLANT EN CHEF, allant à lui.

Allons ! allons !

LE COSAQUE.

Je veux savoir pourquoi on m'a pas décoré...

LE SURVEILLANT EN CHEF.

On vous le dira une autre fois...

LE COSAQUE, s'exaltant de plus en plus et divaguant.

Nous allons marcher toujours par l'honneur... en toute l'Europe... On peut aller le front haut...

LE SURVEILLANT EN CHEF.

Ça va bien... ça va bien...

LE COSAQUE, continuant.

On sent que tout le monde vous regarde... C'est lui qui va me décorer... J'attache au cœur la croix de la Légion d'honneur... sur le cœur...

LE SURVEILLANT EN CHEF.

C'est ça... Décampez...

LE COSAQUE, s'accrochant à la table.

Non, que je vous dis...

LE SURVEILLANT EN CHEF, appelant Fernand à son secours pour l'aider.

Voyons, Fernand, aidez-moi...

FERNAND, rechignant.

Ah! merci !... Je sors d'en prendre...

LE SURVEILLANT EN CHEF, prenant le Cosaque par le bras, à Fernand, furieux.

Sacré froussard !

LE COSAQUE, faisant mine de mordre le surveillant à la figure.

Laissez-moi ou je mords !

Celui-ci recule. Quant à Fernand, de plus en plus effrayé, il s'aplatit peureusement contre le mur. A ce moment on entend une cloche, au lointain, qui annonce que quelqu'un entre à l'asile.

LE SURVEILLANT EN CHEF, sursautant.

Nom de Dieu, le procureur! (Une idée lui venant.) Ah ! (S'adressant au général, qui est resté assis à la cheminée, sans s'occuper de ce qui se passe.) Mon général, pour flanquer cet homme à la porte, il n'y a que vous ! Il n'y a que vous !

LE GÉNÉRAL.

C'est très facile ! (Il se retourne, se lève et marche sur le Cosaque, le verbe haut, le dominant du regard et de la voix.) Qu'est-ce que vous faites là, espèce de clampin ?... Voulez-vous me foutre le camp d'ici, je vous prie ! (Le Cosaque, surpris, dominé, fait le geste de le saluer militairement.) Allons, voulez-vous sortir ? Voulez-vous sortir, je vous dis ! Je vous donnerai huit jours de prison !... Parfaitement ! Allons, dehors... et au trot ! Une... deux... Une... deux...

Le Cosaque, effrayé, recule, et ils sortent ainsi tous les deux par la porte du fond.

SCÈNE III

LE SURVEILLANT EN CHEF, FERNAND, puis LE PROCUREUR et LE DIRECTEUR.

FERNAND.

Bigre ! Il sait se faire obéir, celui-là ! (Au surveillant.) Qu'est-ce que c'est donc que ce type-là ?

LE SURVEILLANT EN CHEF.

Je ne sais pas... Nous l'appelons le général à cause de sa manie de commander.

FERNAND, abasourdi.

C'est donc un fou !

LE SURVEILLANT EN CHEF.

Le plus dangereux... Alors, on s'en sert pour mettre les autres à la raison...

FERNAND, se tordant.

Ah ! elle est bonne !

On entend au loin une rumeur confuse.

LE SURVEILLANT EN CHEF.

Attention ! le procureur !

Ils remontent tous deux vivement à la porte du fond, l'ouvrent et prennent une attitude respectueuse. On voit d'abord passer devant la fenêtre le procureur de la République suivi du directeur de l'asile. Une foule d'aliénés qui se pressent derrière eux, les entourent en criant et en gesticulant. Ils avancent avec peine. Enfin ils arrivent devant la porte. Fernand et le surveillant

repoussent les aliénés. Bruit de voix... Cris de : Monsieur le Procureur ! Ecoutez-moi ! — Prenez ma lettre ! — Séquestration arbitraire ! — Justice, justice !

LE DIRECTEUR, obséquieux, montrant le chemin.

Par ici, Monsieur le Procureur, par ici. Donnez-vous la peine...

LE PROCUREUR, se dégageant avec peine des aliénés qui l'entourent et parmi lesquels on reconnaît au premier rang le Général et le Cosaque qui gesticulent et crient.

Oui, mes amis, c'est convenu...

PLUSIEURS VOIX.

Ma lettre ! Prenez ma lettre !

LE PROCUREUR.

C'est ça, c'est bien !

Des lettres sont lancées dans la pièce et tombent par terre.

UN ALIÉNÉ, qui est entré.

Ecoutez moi ! Je vous en supplie... Justice !...

Il prend le procureur par la manche.

LE SURVEILLANT EN CHEF, le repoussant brutalement.

Voulez-vous vous en aller !

LE PROCUREUR, vivement.

Ne les brusquez pas !

LE DIRECTEUR, qui est allé à la table poser un registre qu'il tenait.

C'est que, voyez vous, Monsieur le Procureur, on y est quelquefois obligé...

LE SURVEILLANT EN CHEF, aux aliénés.

Ça suffit! Allez! allez!

Aidé de Fernand, il arrive enfin à repousser les aliénés et sort derrière eux en refermant la porte avec violence.

LE DIRECTEUR.

Enfin!...

Après un léger silence, des coups furieux sont frappés dans la porte. On entend de nouveau les voix: Ouvrez-moi! — C'est une injustice! — Ouvez-moi! — Au nom de la justice! — Séquestration arbitraire! Puis, après ces voix furieuses, on entend frapper aux carreaux de la fenêtre. Une petite voix futée, bien distincte des autres, crie: Ouvre moi, petit chéri! Le procureur et le directeur ne peuvent s'empêcher de rire. Puis soudain une cloche résonne dans la cour, et aussitôt c'est une galopade échevelée. Le procureur, étonné, se retourne vers le directeur.

LE DIRECTEUR, expliquant.

C'est le déjeuner.

LE PROCUREUR.

Ah! (Après un silence.) Ces pauvres gens! Ils ne voulaient plus me lâcher!

LE DIRECTEUR.

Vous représentez pour eux la clef des champs!...

LE PROCUREUR.

C'est vrai.

LE DIRECTEUR.

Une autre fois, je ne vous ferai pas traverser le quartier des agités...

LE PROCUREUR.

Mais non, Monsieur le Directeur, ça ne fait rien du tout...

LE DIRECTEUR.

Cependant...

LE PROCUREUR, en posant son chapeau et sa serviette sur la table et en ôtant ses gants.

Ça me change de tout ce que j'entends au palais... Affaires de successions... escroqueries... adultères. . Je vous assure que c'est beaucoup moins intéressant que vos fous!...

LE DIRECTEUR.

Vous dites cela, Monsieur le Procureur, parce que vous ne venez nous voir que de temps en temps! Mais si du matin au soir vous entendiez ces cris... Le soir surtout, quand la nuit tombe par là-dessus, je vous assure que ce n'est pas gai... Ma femme, qui est encore jeune, a pris cet asile en horreur...

LE PROCUREUR, prenant une cigarette et l'allumant.

Oh! une femme, je comprends.. Moi, j'ai une pitié profonde pour tous ces pauvres êtres. La folie est un mal si mystérieux... Nous en sommes tous si près! Je m'intéresse par humanité à ceux qui sont complètement fous, déments... et surtout à ceux qui ne le sont qu'à moitié, et qui savent encore raisonner... Il y en a!

LE DIRECTEUR.

Oh! certainement!

LE PROCUREUR.

J'en ai rencontré, dans d'autres asiles. J'ai causé avec des gens qui avaient encore une telle lucidité d'esprit qu'on avait souvent envie de se demander : « Ah! ça, pourquoi donc est-il ici ? N'a-t-il pas été victime d'une erreur, d'une vengeance? » Il y a là des questions qui présentent un intérêt passionnant... Elles sont difficiles et même troublantes pour notre conscience de magistrat... (Il va à la cheminée et s'y adosse.) Voyons ce dossier...

LE DIRECTEUR, allant le chercher sur la table de droite.

Le voilà...

Il le tend au procureur.

LE PROCUREUR, feuilletant le dossier.

« L'affaire Raymond Bercier. » (Au directeur.) J'ai reçu de M. Bercier un grand nombre de lettres... Il proteste d'une façon très nette, très raisonnable, contre son internement... Il réclame sa sortie...

LE DIRECTEUR.

La famille aussi...

LE PROCUREUR, trouvant un papier dans le dossier.

En effet, voici la demande...

LE DIRECTEUR.

Je vous la recommande...

LE PROCUREUR.

Pourquoi?

LE DIRECTEUR.

Elle est apostillée d'une manière intéressante.

LE PROCUREUR.

Ah!

LE DIRECTEUR, désignant une pièce au procureur.

Voyez donc !

LE PROCUREUR, après avoir regardé.

Ça n'a pas d'importance!

LE DIRECTEUR.

Vous savez que c'est un député qui...

LE PROCUREUR.

La signature d'un député n'a rien à faire dans la question d'aliénation...

LE DIRECTEUR.

En principe, c'est vrai... Je me disais pourtant que, tout de même... à un certain point de vue...

LE PROCUREUR, d'un ton qui n'admet pas de réplique.

Non!...

LE DIRECTEUR.

Bien, bien, je n'insiste pas.

LE PROCUREUR, s'assayant sur le canapé.

Vous connaissez l'avis du docteur Bernard sur ce malade ?

LE DIRECTEUR.

Nullement, et n'étant pas médecin, je ne puis le remplacer.

LE PROCUREUR.

Pourquoi n'est-il pas ici ?

LE DIRECTEUR.

En effet, je m'étonne de son absence.

LE PROCUREUR.

N'a-t-il pas été prévenu de mon arrivée ?

Le directeur sonne ; le surveillant entre.

LE DIRECTEUR.

Le docteur Bernard n'est donc pas là ?

LE SURVEILLANT EN CHEF, s'avançant, en se découvrant.

Monsieur le Directeur ne sait donc pas?... M. le docteur Bernard vient d'être appelé auprès d'un infirmier qui a été grièvement blessé.

LE PROCUREUR, se levant.

Ah!

LE DIRECTEUR, s'avançant vers le surveillant.

Blessé par qui ?

LE SURVEILLANT EN CHEF.

Par un malade qui avait ramassé un éclat de verre... et qui l'a frappé violemment à la tempe... Il a eu une très forte hémorragie...

LE DIRECTEUR, ironique.

Hein ? Monsieur le Procureur! Vous voyez! ces pauvres gens... Ils sont souvent dangereux...

LE PROCUREUR, froidement.

Je ne dis pas...

LE DIRECTEUR, au surveillant.

Priez donc le docteur Bernard de se hâter...

LE PROCUREUR, arrêtant le surveillant.

Non, laissez... En attendant, je vais entendre la famille de M. Bercier... Elle est là ?

LE SURVEILLANT EN CHEF.

Oui, Monsieur le Procureur, depuis longtemps.

LE PROCUREUR.

Voulez-vous appeler Monsieur... Monsieur... (Consultant son dossier.) Lionel Bercier et Madame Raymond Bercier!

LE SURVEILLANT EN CHEF.

Tout de suite.

Il sort à gauche en laissant la porte ouverte.

LE PROCUREUR, en examinant le dossier, au directeur.

Ce dossier paraît intéressant, n'est-ce pas ?

LE DIRECTEUR.

Je vous dirai que je n'ai pas eu le temps de lire très attentivement...

VOIX DU SURVEILLANT, en coulisse.

M. Lionel Bercier... Madame Raymond Bercier...

LE DIRECTEUR.

J'ai cependant remarqué une pièce...

LE PROCUREUR.

Laquelle ?

LE DIRECTEUR, en désignant une.

Celle-ci...

LE PROCUREUR.

Ah! parfaitement.

SCÈNE IV

LIONEL, LE PROCUREUR, LE DIRECTEUR.

Lionel vient d'entrer, il s'arrête sur le seuil.

LE DIRECTEUR, relevant la tête et voyant Lionel.

Ah ! (Au procureur absorbé.) Monsieur le Procureur...

LE PROCUREUR, se retournant et apercevant Lionel.

Monsieur...

LE DIRECTEUR.

Prenez la peine d'entrer...

Lionel s'avance au milieu de la scène.

LE PROCUREUR.

Vous êtes parent de M. Raymond Bercier qui est actuellement interné dans cet asile ?

LIONEL

Je suis son frère.

LE PROCUREUR.

Quelle est votre profession ?

LIONEL.

Ingénieur.

LE PROCUREUR.

Vous habitez Rouen ?

LIONEL.

8, quai du Havre.

LE PROCUREUR.

Bien... Vous nous avez adressé une de-

mande qui est signée de vous et de Madame Raymond Bercier, femme du malade. Elle vous a accompagné ?

LIONEL.

Non, monsieur.

LE PROCUREUR.

Elle a pourtant reçu comme vous, ma convocation ?

LIONEL.

En effet...

LE PROCUREUR.

Pourquoi n'a-t elle pas cru devoir se déranger ?

LIONEL.

Elle est souffrante...

LE PROCUREUR.

Je le regrette... Je le regrette beaucoup... car l'affaire est grave... et j'aurais voulu l'interroger moi-même... savoir quels sont ses sentiments véritables...

LIONEL.

A quel sujet, monsieur ?

LE PROCUREUR.

Mais au sujet de la mise en liberté de votre frère...

LIONEL.

Ma belle-sœur est entièrement d'accord avec moi... C'est en son nom comme au mien que je fais cette démarche... Elle est profondément attachée à son mari ; elle souffre beaucoup d'être séparée de lui, et

ne demande qu'une chose, c'est qu'on le lui rende...

LE PROCUREUR.

Vous l'affirmez ?...

LIONEL.

Ma belle-sœur n'aurait pas apposé sa signature sur la demande de mise en liberté si elle...

LE PROCUREUR.

On peut signer d'abord, le regretter ensuite... L'absence de Madame Bercier aujourd'hui pourrait être considérée comme un désistement...

LE DIRECTEUR, **qui s'est assis à la table, dos au public, et qui feuillette un registre.**

En effet...

LIONEL.

Voici qui démontre le contraire... Une lettre d'elle où elle s'excuse de ne pas venir, et me donne tout pouvoir pour la représenter...

Il tend un papier.

LE PROCUREUR, **le prenant.**

Merci...

LIONEL.

Si cette preuve ne suffit pas, en voici une autre... un certificat médical qui atteste qu'elle est réellement souffrante... J'ai fait légaliser le certificat à la mairie avant de venir...

Il tend un autre papier.

LE PROCUREUR, examinant les pièces.

Oui. . tout cela est en règle...

LE DIRECTEUR, auquel le procureur a repassé tous les papiers.

Monsieur a pensé à tout...

LIONEL.

Ne le faut-il pas ? Quand on a affaire à une administration aussi pointilleuse !

LE PROCUREUR.

Permettez...

LIONEL.

D'ailleurs, monsieur le Procureur, si Madame Bercier et moi réclamons l'élargissement de mon frère, c'est que depuis qu'il est ici, son état s'est complètement amélioré...

LE PROCUREUR.

Nous allons nous en assurer...

LIONEL, continuant.

Je suis venu le voir souvent... J'ai passé des après-midi entières à causer avec lui pour l'étudier... Il se rend compte de tout... Il se souvient de tout... Il m'a même parlé de nos affaires... Qu'il ait eu un moment de folie, je n'en sais rien... Je laisse la question de côté... quoique... enfin ! Mais ce que j'affirme avec la plus grande énergie, c'est qu'actuellement, il est dans le même état d'équilibre, de bon sens, que vous et moi.

LE PROCUREUR.

Je le souhaite, monsieur...

LIONEL.

Aussi, vous ne savez pas tout ce que ce malheureux souffre moralement au milieu de ces fous... Chaque fois que je le quitte, c'est navrant ! Il veut me retenir... Il s'accroche à moi, comme un désespéré... On est obligé de le rentrer de force.

LE PROCUREUR, au directeur.

Ce que dit Monsieur sur l'état de santé de son frère est-il exact ?

LE DIRECTEUR, qui tourne les pages de son registre.

Je feuillette justement les registres d'observations...

LE PROCUREUR.

Voulez-vous voir ?...

LE DIRECTEUR.

C'est bien facile... Toutes les indications nécessaires sur l'état des malades sont données tous les mois par M. le docteur Bernard, qui est un modèle d'ordre et de conscience...

SCÈNE V

LES MÊMES, LE DOCTEUR BERNARD.

LE DOCTEUR, qui est entré par le fond, sans bruit, pendant cette dernière réplique, avec un geste de la main au directeur.

Merci...

LE DIRECTEUR, relevant la tête.

Ah ! je ne vous savais pas là .. (Présentant le docteur au procureur.) Monsieur le Procureur, M. le docteur Bernard...

LE DOCTEUR, au procureur, en serrant la main que ce dernier lui tend.

Monsieur le Procureur, vous connaissez la raison de mon retard ?

LE PROCUREUR.

Vous êtes tout excusé... Votre blessé va mieux ?

LE DOCTEUR.

Beaucoup mieux.

LE PROCUREUR, allant s'asseoir dans le fauteuil, derrière le bureau.

Nous nous occupons en ce moment d'un de vos malades : M. Bercier...

LE DIRECTEUR.

Celui qui occupe le pavillon 7...

LE DOCTEUR.

Ah ! parfaitement...

LE PROCUREUR, désignant Lionel.

Monsieur, que je vous présente, est M. Lionel Bercier, son frère.

LE DOCTEUR, saluant.

Je crois avoir vu plusieurs fois Monsieur dans le service...

LIONEL, très froid.

En effet, je suis venu souvent rendre visite à mon frère... C'est tout naturel...

LE DOCTEUR, avec un sourire.

C'est tout naturel...

LE PROCUREUR, reprenant.

M. Lionel Bercier nous a adressé une demande sur laquelle je désire avoir votre opinion... (Au docteur.) Mais asseyez-vous donc... (Le docteur s'assied près du bureau.) et vous aussi monsieur Bercier... (Lionel s'assied sur le canapé.) Ayant constaté que, grâce à vos bons soins, son frère présente actuellement une amélioration qu'on peut qualifier de notable, M. Bercier demande... désire qu'il soit rendu à sa famille...

LE DOCTEUR, à Lionel.

Oh ! vous m'en demandez beaucoup... Je le regrette, Monsieur le Procureur, mais je m'y oppose...

LIONEL.

Comment ?

LE DOCTEUR, à Lionel, très nettement.

Oui, Monsieur, je m'y oppose formellement !...

LIONEL, avec une grande émotion.

Ah ! par exemple !... Et pourquoi vous y opposez-vous ?... Pourquoi ? Pour quelle raison ?... De quel droit ?...

LE DOCTEUR.

Votre émotion, Monsieur, est très légitime !... Vous avez une grande affection pour votre frère, et vous souffrez de ne pas l'avoir avec vous, chez vous... Mais l'affection ne doit pas être poussée jusqu'à l'aveuglement !... Et si je vous rendais votre frère, ce serait une imprudence qui pourrait vous coûter cher, je vous en réponds... (Au procureur.) Ce sont des malades extrêmement dangereux ; ils le sont pour eux, d'abord, et aussi — surtout — pour les autres, pour leur famille. Nous les appelons des délirants chroniques... des persécutés, si vous aimez mieux. Mais, peu vous importe ; en tous cas, ce sont des malades à enfermer !...

LIONEL, très nerveux.

Ah ! Ah ! à enfermer... C'est bien ça... à enfermer .. Et combien de temps avez-vous l'intention de l'enfermer ?...

LE DOCTEUR.

Oh ! ça !...

Geste d'ignorance.

LE PROCUREUR.

Est-ce qu'on peut les guérir ?

LE DOCTEUR.

Rarement.

LIONEL, avec une colère qui monte, se lève.

Enfin... je comprends... Vous tenez mon frère, et vous ne voulez plus le lâcher...

LE DOCTEUR.

Mais, Monsieur !

LIONEL, continuant.

... vous avez mis dans votre tête cette décision implacable ; vous osez condamner un malheureux à perpétuité, comme si vous étiez sûr de votre science, comme si vous étiez infaillible !...

LE DOCTEUR.

Si vous n'avez pas confiance en moi, faites contrôler mon diagnostic par un confrère. Moi, je ne crains rien.

LIONEL, marchant fébrilement dans la pièce.

Vous ne craignez rien, parce que les médecins sont comme les loups, ils ne se mangent pas entre eux... Je me méfie de tous les médecins... Je suis payé pour ça...

LE DOCTEUR.

C'est votre affaire. Mais quand il faut décider si un homme est aliéné, à qui peut-on s'adresser, sinon à un médecin.

LIONEL.

Pardon... il y a aussi les magistrats... La loi a établi un contrôle sur les médecins, heureusement ! ce contrôle est souverain, il est exercé par les procureurs...

(Désignant le procureur.) Voilà pourquoi Monsieur est ici. Il est ici et il va juger...

LE DOCTEUR.

C'est-à-dire ?

LIONEL, élevant la voix.

C'est-à-dire que je vous somme de lui prouver, ainsi qu'à moi, que mon frère est réellement fou... Je vous somme de nous l'expliquer, de nous le démontrer, par des faits certains, précis, que tout le monde puisse comprendre... ou sans cela...

LE DOCTEUR.

Ou sans cela ?

LIONEL, menaçant.

Je verrai ce qu'il me reste à faire...

Il se rassied.

LE DOCTEUR.

Je ne crains les menaces de personne...

LE PROCUREUR, intervenant.

Ça suffit. (Après un temps.) Docteur, il est évident que M. Bercier a tort dans la forme ; il n'est question ici ni de sommation, ni de menace, mais de discuter un cas qui peut être difficile... Seulement, si je désapprouve le ton agressif de Monsieur, je suis obligé d'ajouter qu'au fond, sa requête est légitime ; il vous demande une justification de votre diagnostic... Il s'agit de son frère... il veut savoir... C'est assez naturel... J'ajoute même que sa demande est conforme à l'esprit de la loi...

LIONEL, essayant de convaincre le procureur.

Depuis deux mois, monsieur le Procureur, que j'étudie mon frère, je n'ai jamais surpris en lui la moindre idée incohérente, le moindre mot suspect... Et vous-même, Monsieur le Procureur, vous avez reçu ses lettres... Vous avez pu juger...

LE PROCUREUR.

Je reconnais en effet que ses lettres sont pleines de bon sens...

LE DOCTEUR.

On peut être fou avec toutes les apparences de la raison...

LIONEL, railleur.

Ça, c'est curieux !

LE DOCTEUR.

Ça peut vous paraître curieux ! mais cela est. (Au procureur.) Un fou peut avoir l'air raisonnable, s'il a assez d'intelligence, d'ingéniosité, de volonté, pour cacher sa folie. (A Lionel.) Et c'est le cas de tous les persécutés, qui sont prodigieux de dissimulation, d'hypocrisie ! (Au procureur.) Mais un aliéniste ne s'y trompe pas !

LIONEL.

Et en quoi, d'après vous, consiste la folie de mon frère ?

LE DOCTEUR, se tournant vers Lionel.

Elle consiste dans un délire ; un délire compliqué, obscur, dangereux surtout, le délire des persécutés ou plutôt des persé-

cuteurs, car ces gens-là s'imaginent que tout le monde leur en veut, que leurs meilleurs amis ourdissent contre eux des complots ; ils entendent la nuit des voix qui leur crient des injures ; et comme ils se croient menacés dans leur orgueil, dans leur honneur, et surtout dans leur vie, ils prennent l'offensive, ils frappent et ils tuent... Voilà, Monsieur, la maladie de votre frère !

LIONEL.

Vous prétendez que mon frère est fou ? Soit. Faites-le venir. Interrogez-le devant ces messieurs, devant moi. Nous verrons bien s'il déraisonne...

LE DOCTEUR.

Je ne puis répondre que votre frère va déraisonner au moment nécessaire.

LIONEL.

Vous voyez !

LE DOCTEUR.

Il peut arriver à dissimuler son délire devant certains témoins...

LIONEL.

S'il le dissimule si bien, c'est qu'il n'en a pas !

LE DOCTEUR, se lève, va vers Lionel et, avec une grande énergie.

Ecoutez-moi, monsieur Bercier, je vous affirme que votre frère est fou.

LIONEL, *se levant, furieux.*

Il ne s'agit pas d'affirmer, mais de prouver. Ça, c'est moins commode, n'est-ce pas ? L'internement de mon frère, vous êtes incapable de le justifier...

LE PROCUREUR.

Assez...

LIONEL, *continuant.*

C'est de la séquestration arbitraire...

LE DOCTEUR, *se levant aussi.*

Monsieur !

LIONEL, *au paroxysme de la colère.*

Oui, Monsieur, je le répète... de la séquestration arbitraire...

LE PROCUREUR, *arrivant à imposer silence.*

Assez !... Ces disputes sont déplacées et intolérables !... Devant une affaire aussi grave, nous devons tous, quelle que soit notre opinion, garder notre sang-froid. Monsieur Bercier, je vous demande pour la seconde et dernière fois de laisser parler le docteur sans l'interrompre, car il n'a pas tout dit. Si vous ne pouvez vous contenir, je vous prierai de sortir. (*Au médecin.*) Docteur, je suis certain que cette preuve que nous vous demandons, vous allez nous la fournir. Vous avez dit que votre malade est un délirant. Vous n'avez pas prononcé ce mot à la légère... Vous êtes un praticien prudent et expérimenté, dans lequel on peut avoir toute

confiance. Je vous demande de nous démontrer le délire de M. Bercier...

LE DOCTEUR, après un temps, l'air soucieux.

Soit, Monsieur le Procureur; puisque vous le voulez, je vais tenter cette démonstration. Faites venir ce malade.

LE PROCUREUR, à Lionel.

Pendant que votre frère sera là, Monsieur, je vous prie de ne pas intervenir...

LE DIRECTEUR, sonne; le surveillant entre de gauche.

Veuillez amener M. Raymond Bercier.

LE SURVEILLANT.

Bien, Monsieur le Directeur...

Il sort au fond.

LE DOCTEUR.

Il est certain que si on me gêne dans mon interrogatoire, je ne réponds de rien.

LE PROCUREUR.

Personne n'interviendra, je vous le promets. Monsieur le Directeur, voulez-vous prendre quelques notes, afin qu'il reste un procès-verbal de cette séance !

LE DIRECTEUR.

Très volontiers.

Il s'installe au bureau, sur la chaise où s'était tout à l'heure assis le docteur, face au public.

LE DOCTEUR, se promenant.

D'ordinaire, nous ne consentons pas à faire sur nos aliénés ces sortes d'expé-

riences publiques. Mais devant l'attitude de Monsieur...

LIONEL.

Mon attitude est toute naturelle : c'est celle d'un homme indigné, qui vous porte un défi...

LE PROCUREUR.

Il n'y a pas de défi!... Je ne l'accepte pas... Il n'y a ici que des gens de bonne foi, réunis pour chercher la vérité, et éviter qu'il se commette une erreur...

LIONEL.

Voilà ! C'est tout ce que je demande...

LE DOCTEUR, haussant les épaules.

C'est bien, c'est bien.

Le surveillant entre.

LE DIRECTEUR.

Eh bien ?

LE SURVEILLANT.

M. Bercier est là...

LE DIRECTEUR.

Faites-le entrer...

Le surveillant sort un instant.

LE DOCTEUR, allant à la porte qui est restée ouverte.

Entrez donc, Monsieur Bercier, je vous en prie.

SCÈNE VI

Les Mêmes, RAYMOND.

RAYMOND, sur le seuil.

Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ?

Raymond est en noir, sans col ni cravate. Derrière lui entre le surveillant en chef qui referme la porte et reste devant, immobile, pendant toute la scène.

LE DOCTEUR.

Entrez !

RAYMOND.

Que me veut-on encore?

LE DOCTEUR.

Rassurez-vous, Monsieur Bercier. On veut vous demander un simple renseignement. Il y a là une personne qui désire causer avec vous...

RAYMOND, méfiant.

Quelle personne ?

LE DOCTEUR, montrant le procureur.

Monsieur !

RAYMOND, s'avançant.

Qui êtes-vous, Monsieur? Je ne vous connais pas.

LE PROCUREUR, se levant.

Je suis le Procureur de la République. Vous m'avez écrit plusieurs lettres pour m'expliquer la pénible situation où vous vous trouvez... J'ai lu ces lettres avec un

grand intérêt, comme c'était mon devoir. Et c'est pour vous entendre... pour écouter toutes les confidences que vous avez à me faire, que je suis venu ce matin, tout exprès, à l'asile.

RAYMOND.

Est-ce vrai ?

LIONEL, s'avançant vers son frère.

Mais oui, Raymond.

RAYMOND.

Ah ! tu es ici, toi ?...

Il va à lui et lui serre rapidement la main.

LE PROCUREUR, voulant mettre de la bonhomie dans la conversation.

Mais je vous tiens debout... asseyez-vous. (On s'assied, Raymond s'assied sur une chaise face au procureur. Le docteur se promène à droite, songeur.) Monsieur Bercier, je vous écoute avec la plus vive sympathie... J'ai là toute votre correspondance .. Avez-vous quoi que ce soit à y ajouter ? Je sais combien vous avez souffert... Vous pouvez parler sans crainte... vous pouvez tout nous dire... C'est un ami qui vous écoute

RAYMOND, parlant lentement, avec un grand calme

Si c'est vrai que vous avez lu mes lettres, qu'est-ce que vous voulez que je vous raconte ! Je ne pourrais que me répéter... Il y a trois mois, j'étais chez moi... dans mon cabinet de travail... Il était à peu près trois heures de l'après-midi. Il ne s'était

produit rien d'insolite... Si... il faut le dire... J'avais eu, la veille au soir, avec ma femme, une discussion... Cette discussion avait eu un caractère particulier... Mais ça, ça me regarde... C'est une affaire à règler entre elle et moi... Je me trouvais donc seul, quand deux individus que je ne connaissais pas ont fait irruption dans mon domicile... Ils avaient des figures patibulaires... Ils se sont jetés sur moi, et ils m'ont enchaîné... J'ai cru d'abord que c'étaient des apaches... Il paraît que c'étaient des agents de police... On ne m'a communiqué aucun mandat de justice; on m'a tout simplement arrêté. Car c'est là une arrestation ! On m'a jeté dans une voiture et enfermé ici, dans cette prison... Voilà trois mois. Depuis ce temps, je ne cesse de supplier, d'implorer ceux qui m'entourent, pour qu'ils me disent quel est le crime que j'ai commis... J'attends toujours...

LE PROCUREUR.

Pardon, Monsieur Bercier, vous êtes trop intelligent pour qu'on ne vous dise pas nettement les choses comme elles sont... Vous n'êtes pas ici dans une prison.

RAYMOND.

Oh ! c'est la même chose !

LE PROCUREUR.

Vous êtes dans un asile, et si on vous y a conduit, c'est qu'on a pensé, à tort ou à raison, que vous étiez malade, et que vous aviez besoin de soins.

RAYMOND.

Saint-Léger est un asile d'aliénés, tout le monde le sait, et si on m'a mis ici, c'est parce qu'on a cru que j'étais fou... Voilà ce que vous voulez dire, Monsieur le Procureur ?

LE PROCUREUR.

Mais...

RAYMOND.

Ne craignez pas d'employer les mots exacts. On a voulu me faire passer pour fou... (Avec une profonde énergie.) Eh bien, non ! je ne suis pas fou, je ne l'ai jamais été, je n'ai jamais rien dit d'incohérent ; j'ai bien toute ma tête, aussi bien que les personnes qui sont ici... J'ai pu m'emporter contre cette séquestration, mais ceux qui me surveillent et qui m'épient ne pourraient pas citer une seule de mes actions ou de mes paroles qui soient extravagantes. D'ailleurs, Monsieur le Procureur, ma prétendue folie, personne n'y croit. Ça n'a été qu'un prétexte qu'on a imaginé pour se débarrasser de moi.

LE PROCUREUR.

Ne croyez pas cela...

RAYMOND, continuant.

Et c'est abominable! Plutôt que de rester ici, j'aimerais mieux avoir commis un crime... avoir tué ou volé, je serais moins malheureux...

LIONEL.

Raymond!...

RAYMOND.

Au moins, j'aurais été condamné par des juges, je saurais combien de temps j'ai à faire... J'en aurais pour cinq ans, dix ans... peut-être davantage, mais ce serait fixé d'avance. Je le saurais... Mais je n'ai commis aucun crime, je suis innocent... Je suis entre les mains des médecins!... et s'ils s'imaginent que je suis fou, je ne peux plus savoir quand je sortirai d'ici... (Avec une émotion douloureuse.) J'en ai peut-être pour toute ma vie...

LIONEL.

Mais non!

LE DOCTEUR.

Calmez-vous!

LE PROCUREUR.

Mais oui, calmez-vous...

RAYMOND, se révoltant.

Alors, pourquoi me refuse-t-on la sortie?...

LE PROCUREUR.

Nous ne vous la refusons pas... (A ce moment le docteur s'est penché vers le procureur et lui a

parlé à l'oreille.) Mais voici le docteur qui désire vous demander quelques renseignements.

RAYMOND.

Ah !

Il veut se lever.

LE DOCTEUR.

Ne vous dérangez pas, monsieur Bercier, je vais venir auprès de vous. Nous avons à causer tous les deux...

Comme Lionel, qui s'est assis sur le canapé, a fait un mouvement au moment où le docteur prenait une chaise qui se trouve près du canapé, le docteur lui fait avec la main et très rapidement un signe qui demande le silence.

RAYMOND, qui s'est aperçu que le docteur faisait un signe derrière son dos.

Qu'est-ce que vous venez de faire ?

LE DOCTEUR.

Mais... rien du tout...

RAYMOND.

Je croyais...

LE DOCTEUR.

Vous pensiez que je voulais vous influencer ? Par quelque fluide nerveux, magnétique ?...

RAYMOND, le regardant bien en face.

Oh ! Je ne suis pas si bête !

LE DOCTEUR, qui s'est assis en face de Raymond, les yeux dans ses yeux.

Je vous disais ça par plaisanterie.

RAYMOND, agressif.

Je l'entends bien ainsi.

LE DOCTEUR, d'un ton doux, confidentiel.

Je comprends que vous vouliez quitter l'asile, mon cher monsieur Bercier... Je le comprends. A votre place, je ferais de même, car ici, je sais qu'on vous cause bien des ennuis.

RAYMOND.

Oh ! à moi comme à d'autres !...

LE DOCTEUR.

Peut-être à vous plus qu'à d'autres !

RAYMOND.

Pourquoi me dites-vous ça ?

LE DOCTEUR.

Parce que je pense à certaines choses que vous m'avez apprises un jour... et que je voudrais que vous répétiez à M. le Procureur, car il a, lui, l'autorité nécessaire pour empêcher toutes les misères qu'on vous fait !

RAYMOND.

Qu'on me fait, quand cela ?

LE DOCTEUR.

La nuit. Il me semble que pendant la nuit chacun a le droit de se reposer tranquillement. Mais pour vous... il n'y a pas, il n'y a jamais de repos.

RAYMOND.

Comment ?

LE DOCTEUR.

Dans le silence de la nuit, que de bruits on entend, n'est-ce pas ? Le vent qui siffle... des portes qui s'ouvrent et qui se ferment... des pas qui se dissimulent, souvent aussi des voix.

RAYMOND, qui pendant les phrases du docteur s'est penché vers ce dernier comme hypnotisé par son regard.

Des voix...

LE DOCTEUR.

Oui, des voix qui viennent on ne sait d'où et qui prononcent des mots... Vous me l'avez raconté. Vous en avez entendu, n'est-ce pas, de ces voix mystérieuses ?

Il jette un regard au procureur.

RAYMOND, s'étant aperçu de ce regard, se ressaisissant.

J'ai entendu la voix de mon infirmier.

LE DOCTEUR.

Ah ! c'était lui !

RAYMOND.

Mais oui... Cet infirmier est un ivrogne... L'administration aurait pu mieux choisir.

LE DOCTEUR.

Qu'est-ce qu'il vous dit, la nuit ?

RAYMOND.

Il ne me dit rien, mais il découche pour aller au cabaret.

LE DOCTEUR.

A cette heure l'asile est fermé...

RAYMOND.

Il saute les murs. Il revient vers deux heures du matin, et, comme il est saoûl, il fait beaucoup de bruit et ça me réveille. Je me suis déjà plaint au surveillant en chef...

LE DOCTEUR, au surveillant.

C'est exact ?

LE SURVEILLANT.

Oui, monsieur le Docteur.

RAYMOND.

Je ne sais pas si c'est ça que vous vouliez que je répète à M. le Procureur ?...

LE DOCTEUR.

Mais certainement c'est cela...

LE SURVEILLANT, continuant, au docteur.

Cet homme n'avait pas de conduite. On l'a renvoyé...

LE DOCTEUR.

Bien... très bien... (Un silence.) Et depuis qu'on vous a changé votre infirmier, plus de bruit ?

RAYMOND.

Plus rien. Le nouveau a l'air très tranquille...

LE DOCTEUR.

A la bonne heure, j'en suis fort aise. Mais il n'y a pas que ces misères-là, malheureusement... Les petits ennuis d'infirmiers, ce n'est pas bien grave. Ce sont des domestiques, quand on n'est pas con-

tent d'eux on les chasse... Il y a dans la vie d'autres ennuis, des ennuis plus graves, plus intimes...

RAYMOND.

Certes, il doit y en avoir.

LE DOCTEUR.

Il y en a. Je vous l'ai entendu dire.

RAYMOND, avec sang-froid.

Moi !...

LE DOCTEUR.

Je vous l'ai entendu dire plusieurs fois.

RAYMOND.

Je ne me souviens pas.

LE DOCTEUR.

Mais si... rappelez-vous...

RAYMOND.

Vous devez me confondre avec un autre.

LE DOCTEUR.

Je ne confonds pas... C'est bien vous... Et vous devinez à qui je fais allusion ? (A voix plus basse.) A votre femme !...

RAYMOND, pâlissant.

Ma femme ?...

LE DOCTEUR.

Ah ! ah ! vous voyez, la mémoire vous revient... Votre femme... Vous avez eu des difficultés avec elle, n'est-ce pas ? Vous avez eu des scènes d'une violence extraordinaire... Vous avez cru qu'elle vous trompait ?...

RAYMOND.

L'idée... oui... Cette idée m'est passée par la tête...

LE DOCTEUR.

Vous avez eu aussi l'idée de la tuer, n'est-ce pas ?

RAYMOND, **très ému, à voix basse.**

C'est vrai... C'est vrai... J'ai eu un moment cette idée terrible... mais je l'ai chassée.

LE DOCTEUR.

Chassée ! Pourquoi ?...

RAYMOND, **énergiquement.**

Parce que je me suis aperçu qu'elle n'était pas coupable... Que c'était au contraire la plus dévouée, la meilleure, la plus honnête des femmes !...

LE DOCTEUR.

Et si cette idée vous reprenait ?

RAYMOND.

Oh ! non, jamais... Vous avez dissipé mes mauvais soupçons, à force de discussions patientes, vous m'avez guéri...

LE DOCTEUR, **se levant et jetant un coup d'œil au procureur.**

Guéri ! Vous avez dit guéri !... Vous reconnaissez donc que vous avez été fou ?

RAYMOND, **qui a surpris le regard du docteur au procureur.**

Non, Monsieur... La passion n'est pas

de la folie... Un fou vit toujours dans son erreur. Moi je m'en suis débarrassé...

LE PROCUREUR, à mi-voix.

Très juste.

LE DOCTEUR.

Très juste, en effet. (Un silence.) Je viens, mon cher monsieur Bercier, de vous soumettre à une petite épreuve. Je voulais savoir par moi-même où vous en étiez de votre délire... Je suis content de vous. Je vous trouve très amélioré. Vous avez du bon sens, du jugement... Ces Messieurs ont pu s'en rendre compte.

LE PROCUREUR.

C'est vrai...

LE DOCTEUR.

Jusqu'ici, je m'étais opposé à votre sortie... Oh ! absolument. Eh bien, si M. le Procureur m'en prie un peu, je suis capable de signer votre exeat.

Il s'avance à la table, face au procureur qui s'est levé, et lui fait rapidement avec la main un signe qui veut dire : *Non, pas du tout.*

RAYMOND, se levant, avec un cri de joie.

Enfin !

LIONEL, même jeu.

Ça y est !...

LE DOCTEUR.

Vous voyez bien que les médecins ne sont pas des geôliers. Monsieur le Directeur, voulez-vous me permettre... (Le Direc-

teur se lève, lui cède sa place. Le docteur s'assied. Il prend du papier, une plume. Un grand temps. Puis il trempe sa plume dans l'encrier, va écrire, hésite. Lionel et Raymond suivent anxieusement cette scène.) Seulement... (Il s'arrête à nouveau et regarde le procureur comme pour lui dire : Attention !) ... seulement, comme je vous porte grand intérêt...

RAYMOND.

Vous êtes bien bon...

LE DOCTEUR.

Je me permets de vous donner un conseil. Quand vous nous quitterez, où irez-vous ?

RAYMOND.

Chez moi.

LE DOCTEUR.

A Rouen ?

RAYMOND.

Naturellement, puisque j'y ai mon domicile, mes travaux...

LE DOCTEUR.

Voilà ce que je craignais ! Vous allez tout de suite vous remettre au travail.

RAYMOND.

Le travail ne me fait pas peur !

LE DOCTEUR.

Oui, mais tel que je vous connais, avec votre nature nerveuse, sensible, vous allez vous refaire du mauvais sang...

RAYMOND.

Pourquoi ?

LE DOCTEUR, tout en ayant l'air d'écrire.

Ne m'avez-vous pas dit que les affaires étaient très difficiles, que vous étiez entouré de jaloux, d'envieux, d'ennemis...

A ce moment Raymond tressaille, le docteur ne le perd pas des yeux.

RAYMOND.

Tout le monde en a...

LE DOCTEUR.

Surtout quand on occupe une situation importante comme la vôtre.

RAYMOND.

Certainement !

LE DOCTEUR, lui tendant un piège.

On est victime de telles indignités... Tout le monde vous en veut...

RAYMOND.

C'est vrai...

LE DOCTEUR.

Tout le monde vous guette... Tout le monde complote contre vous...

RAYMOND, sans voir le piège tendu.

Il y a longtemps que je m'en suis aperçu.

LE DOCTEUR, se levant sans bruit et se rapprochant de lui.

Ah ! vraiment...

RAYMOND.

Depuis que je suis dans les affaires, j'en ai vu de dures, allez ! Pourtant je suis honnête homme, je n'ai jamais rien fait à personne. (S'exaltant peu à peu.) Eh bien, j'ai

été cerné, traqué par une bande qui en voulait non seulement à mon honneur mais à mon argent... Vous parlez de complot? Si je vous disais ce qui m'est arrivé... ce qu'on m'a fait à moi ? C'est à ne pas y croire... C'est une histoire à faire frémir...

Le procureur s'est levé.

LIONEL, intervenant avec vivacité.

Mon frère a raison. Nous avons été victimes dans nos affaires d'un véritable complot...

LE DOCTEUR, furieux de l'intervention.

Mais...

LIONEL, continuant.

... on nous a fait toutes les infamies possibles (A Raymond.) C'est à ça que tu faisais allusion, n'est-ce pas ?

RAYMOND, se ressaisissant et très naturellement.

Oui... c'est à ça...

LIONEL.

C'est qu'à t'entendre, ces Messieurs auraient pu croire...

RAYMOND, regardant le docteur et le procureur bien en face.

Ils auraient pu croire quoi ? Alors maintenant tout ce que je dirai...

LE DOCTEUR, le regardant les yeux dans les yeux.

On aurait pu croire que vous exagériez vos griefs, mon cher monsieur Bercier... Mais moi, je sais bien que non... et ces Messieurs pourront s'en convaincre si

vous voulez nous donner encore quelques détails...

RAYMOND.

Sur quoi ?

LE DOCTEUR, *le poussant davantage, avec une nervosité mal dissimulée.*

Sur cette affaire dont vous parliez... Sur ce complot...

RAYMOND, *l'arrêtant net.*

Non... docteur... non... Depuis un quart d'heure vous cherchez, par vos insinuations, à me troubler, à me circonvenir, pour montrer à ces Messieurs que je n'ai plus ma tête à moi... Ce manège-là, il y a trois mois qu'il dure... trois mois que vous vous livrez à des interrogatoires sans fin, pendant lesquels je vois qu'on écrit tout ce que je dis et probablement ce que je ne dis pas...

LE DOCTEUR.

Oh! Monsieur Bercier...

RAYMOND.

Si je réponds à vos questions, je suis fou... Si je garde le silence, je suis fou... Si j'ai de l'émotion, si je m'indigne à certains souvenirs, je suis fou... J'en ai assez! Je déclare qu'à partir de ce moment, vous aurez beau faire et beau dire, je ne vous répondrai plus !

Il se tourne du côté de son frère, dos au docteur. Un temps. Le procureur reste songeur.

LE PROCUREUR, après un silence, bas au docteur.

Voulez-vous continuer à l'interroger ?

LE DOCTEUR, bas au procureur, en remontant au fond.

Il n'y a plus rien à faire... Il est buté...,

LE DIRECTEUR.

Vous n'avez plus besoin de M. Bercier ?

LE DOCTEUR.

Non...

LE DIRECTEUR.

Alors, dans ce cas... (Au surveillant.) Veuillez accompagner Monsieur à son pavillon...

LE SURVEILLANT, s'avançant.

Bien, monsieur le Directeur.

RAYMOND, reculant.

Je ne veux pas !...

LE DOCTEUR.

Allons, voyons, monsieur Bercier...

LE PROCUREUR, qui est resté pensif depuis les dernières paroles de Raymond, à l'infirmier.

Attendez !...

RAYMOND.

Je proteste !...

LIONEL, avec éclat.

Après l'interrogatoire auquel je viens d'assister, il est impossible, monsieur le Procureur, que vous reteniez mon frère plus longtemps...

RAYMOND, avec indignation.

Monsieur le Procureur, si vous ne me rendez pas justice, je vous préviens que j'aurai recours à la violence.

LIONEL.

Tu en auras le droit !

LE PROCUREUR, à Lionel et à Raymond.

Voyons, du calme ! Avant de prendre une décision, j'ai besoin de causer quelques instants avec le docteur Bernard. Pendant ce temps, monsieur Bercier, veuillez m'attendre, là, dans le parloir. Vous n'avez rien à craindre ; votre frère vous tiendra compagnie...

LIONEL.

Bien, monsieur le procureur. (A son frère.) Viens, Raymond, viens... N'aie pas peur... Va .. Je suis là !...

RAYMOND.

Sois tranquille, je saurai me défendre ! (Le surveillant leur ouvre la porte de gauche Raymond et Lionel sortent. Raymond en sortant.) Je veux ma liberté... On n'a pas le droit de me retenir... on n'a pas le droit...

LE DIRECTEUR, à l'infirmier.

Laissez-nous...

Le surveillant sort au fond.

LE DOCTEUR, voyant que le procureur ne dit rien.

Eh bien, monsieur le Procureur ?

LE PROCUREUR, tout en arrangeant des papiers dans sa serviette.

Eh bien, voulez-vous mon avis ? Si M. Bercier a été autrefois malade, il me semble aujourd'hui guéri...

LE DOCTEUR, avec un mouvement de stupéfaction.

Guéri ! Vous ne l'avez donc pas examiné pendant que je l'interrogeais ?...

LE PROCUREUR.

Si... très attentivement.

LE DOCTEUR.

Alors, vous avez dû remarquer ses hésitations, ses réticences, son émotion ?

LE PROCUREUR.

Le malheureux ! Voilà trois mois qu'il est enfermé ici sous la plus grave des accusations !

LE DOCTEUR.

Ce n'est pas une accusation !

LE PROCUREUR.

C'est pire ! Depuis trois mois, il vit anxieux, inquiet, n'ayant sous les yeux que des spectacles troublants.

LE DOCTEUR.

En tout cas, vous avez dû vous rendre compte que cet homme a une allure mystérieuse, inquiétante.

LE PROCUREUR.

Tout paraît inquiétant dans ce milieu !

LE DOCTEUR.

Ses gestes, ses paroles, jusqu'à ses silences, sont d'un aliéné !...

LE PROCUREUR, allant chercher son manteau et son chapeau qu'il a déposés sur le canapé.

Il ne délire pas. Il a la pleine conscience de ce qu'il dit.

LE DOCTEUR.

De ce qu'il veut dire.

LE PROCUREUR.

Enfin, n'importe... Il n'est pas bien dangereux, on peut lui rendre sa liberté...

LE DOCTEUR, s'emballant.

Pas dangereux ! Mais, monsieur le procureur, M. Bercier est un persécuté, j'en suis sûr.., Tout à l'heure j'ai cru le tenir, j'ai senti son regard qui vacillait, mais son frère est intervenu, l'a empêché de se démasquer. Mais il a en lui l'idée, l'obsession de tuer ; peut-être a-t-il déjà choisi sa victime. On ne sait pas !... Si nous le lâchons, nous nous rendons complices d'un meurtre...

LE PROCUREUR, qui a remis son pardessus et qui est revenu à la table prendre sa serviette, d'un ton sec.

Rien de tout cela n'est prouvé, Monsieur...

LE DOCTEUR.

Pour vous peut-être, qui ne faites que passer ; mais pour moi, qui l'étudie sans cesse depuis des mois...

LE PROCUREUR, élevant la voix.

Vous qui l'étudiez sans cesse, vous n'avez pas la moindre preuve à apporter...

LE DOCTEUR.

J'ai en tout cas mon expérience de praticien.

LE PROCUREUR, s'emballant aussi.

Elle ne suffit pas pour faire condamner quelqu'un.

LE DOCTEUR.

Elle suffit tout au moins pour provoquer un doute.

LE PROCUREUR.

Le doute ne doit profiter qu'à celui qu'on accuse... Magistrat, je ne condamne que sur une conviction, et ma conviction est que vous avez commis une erreur qui a entraîné une séquestration arbitraire...

LE DOCTEUR.

C'est votre dernier mot?

LE PROCUREUR.

Non, Monsieur. Je dois ajouter que votre attitude me paraît singulière. On dirait que vous n'avez qu'une seule pensée : retenir ce malheureux à l'asile. On dirait que c'est votre proie, et vous la défendez contre nous avec une âpreté que je trouve regrettable.

LE DOCTEUR.

Si nous nous comprenons si mal, je n'ai plus rien à ajouter... Faites ce que vous voudrez !... Vous êtes le maître de la situation, puisque la loi a commis cette faute de vous donner le pas sur moi et de faire juger en dernier ressort un malade par un magistrat. Mais de toute manière,

je tiens à protester devant M. le Directeur, et devant vous, afin de dégager ma responsabilité.

LE PROCUREUR, avec hauteur.

Vous n'avez aucune responsabilité... puisque je vous couvre.

LE DOCTEUR.

Je vous demande pardon, j'ai une responsabilité morale. Je suis ici pour défendre la société contre un meurtrier.

LE PROCUREUR.

Et moi, je défends une famille contre l'arbitraire, un malheureux innocent contre une erreur médicale...

LE DOCTEUR.

Vous allez renouveler l'histoire de l'Ogresse que les tribunaux ont mise en liberté ! Elle continue à étrangler des enfants !

LE PROCUREUR.

Et vous, sous prétexte de science, vous voulez nous ramener à l'époque où l'on embastillait les gens, sans jugement, par lettre de cachet. Ce n'est plus le caprice des puissants, c'est une aberration de médecin; ça ne vaut pas mieux...

LE DOCTEUR.

Monsieur le Procureur !...

LE PROCUREUR, l'arrêtant net.

Inutile, Monsieur, cette conversation a trop duré et ma résolution est prise...

LE DOCTEUR.

Comme vous voudrez !... Je m'en lave les mains !

LE PROCUREUR, au directeur qui, pendant toute cette scène, a écouté, à la cheminée, sans rien dire, cette discussion.

Monsieur le Directeur, voulez-vous prier ces Messieurs d'entrer ?...

LE DIRECTEUR.

Tout de suite.

Il va à gauche, ouvre la porte, disparaît une seconde et rentre, suivi de Raymond, Lionel et du surveillant en chef, Lionel entre le premier. Raymond derrière lui, très pâle, très ému.

LE PROCUREUR, à Lionel.

Je me rends de ce pas à la préfecture pour signer les pièces nécessaires à l'élargissement de Monsieur votre frère. (A Raymond.) A partir de ce moment, Monsieur Bercier, vous êtes libre !

Puis il jette un regard de défi au docteur, met son chapeau sur sa tête et sort par le fond, suivi du directeur, tandis que le docteur reste pensif, nerveux, et que Lionel serre joyeusement les mains de son frère.

Rideau.

ACTE TROISIÈME

Même décor qu'au premier acte, mais le temps est sombre. Il y a du feu dans la cheminée.

SCÈNE PREMIÈRE

LOUISE, CLOTILDE, MADAME DUBOIS.

Quand le rideau se lève, la scène est vide. On aperçoit Louise, Clotilde et Madame Dubois à table, dans la salle à manger. Elles finissent de déjeuner. Un temps. Louise se lève la première, entre dans le salon. Madame Dubois et Clotilde la suivent. La femme de chambre referme, derrière elles, la porte vitrée de la salle à manger.

LOUISE, allant à la porte-fenêtre.

Comme il fait sombre aujourd'hui !

MADAME DUBOIS, allant s'asseoir sur le canapé.

Temps de pluie !

LOUISE.

Quelle heure est-il donc ?

CLOTILDE, qui a été chercher un ouvrage sur la table à gauche, regardant sa montre.

Une heure et quart, ma chérie...

MADAME DUBOIS.

Nous n'avons pas été longtemps à table !

CLOTILDE.

Louise avait si peu faim...

LOUISE.

Maman aussi...

MADAME DUBOIS.

Je me sens lasse...

LOUISE, revenant à elle.

Qu'as-tu donc ?

MADAME DUBOIS.

Oh ! ne fais pas attention. Ça n'en vaut pas la peine. A mon âge, il y a toujours quelque chose qui cloche...

CLOTILDE, à Louise.

Qu'est-ce que tu as fait ce matin, toi ?

LOUISE.

Presque rien...

CLOTILDE, revenant s'asseoir sur le canapé, près de Madame Dubois.

Tu es sortie ?

LOUISE.

Je suis passée chez la couturière pour mon corsage; puis j'ai conduit le petit à l'école et je suis rentrée... Maman est arrivée au moment où j'allais me mettre à table.

MADAME DUBOIS.

J'étais impatiente d'avoir des nouvelles...

LOUISE, s'asseyant dans le fauteuil, près de la table, à droite.

C'est impossible d'en avoir encore, n'est-ce pas, Clo ?

CLOTILDE.

Impossible. Lionel était convoqué pour ce matin 10 heures... il a pris une voiture... C'est loin !

LOUISE.

Oui, c'est loin... On traverse un faubourg triste... c'est interminable!... Enfin on arrive à une grande avenue d'arbres... c'est là !

CLOTILDE.

Le temps d'attendre là-bas... de répondre aux interrogatoires du procureur...

LOUISE, continuant.

... de voir le médecin...

CLOTILDE.

Lionel ne peut pas être là de sitôt.

MADAME DUBOIS.

Il ne nous reste plus qu'à attendre...

LOUISE.

Oui, attendons !...

Un long silence pénible.

MADAME DUBOIS.

Si après tous ces examens, on trouve que Raymond est guéri, quand pensez-vous qu'il reviendra ?

CLOTILDE.

Oh ! pas tout de suite...

LOUISE, vivement.

N'est-ce pas ?

CLOTILDE.

Songez donc ! l'enquête, les formalités

de toutes sortes, les rapports, les écritures... Ça demandera plusieurs jours au moins...

LOUISE.

En tous cas nous serons prévenus d'avance...

MADAME DUBOIS.

Ça vaut mieux...

LOUISE.

On a le temps de tout préparer, d'arranger tout et puis... (Avec un ton d'une profonde tristesse.) de s'habituer...

CLOTILDE, se levant et allant l'embrasser.

Ma petite Louise !

LOUISE.

Compte sur moi, je saurai me dominer... et si je me sens tout de même émue, au fond, personne ne verra rien...

CLOTILDE.

Et puis, dis-toi que c'est ton devoir...

LOUISE.

Mon devoir !... Vous me l'aurez assez répété tous... (Se levant.) Cet appartement est triste... Tu ne trouves pas, maman ?

MADAME DUBOIS.

Mais non, ma chérie, mais non. J'y ai vécu assez longtemps avec ton père... il est très gentil, très intime...

LOUISE.

C'est possible. Mais je ne veux pas res-

ter ici avec Raymond. Dès qu'il sera rentré, nous partirons, nous irons à la campagne... nous voyagerons... loin d'ici... très loin .. ailleurs !

CLOTILDE.

Mais oui, ça te changera les idées... tu t'es trop absorbée dans ton chagrin... Tu aurais dû voir du monde, recevoir, sortir...

MADAME DUBOIS.

Si tu pars en voyage, tu me confieras le petit...

CLOTILDE.

Oh ! les grand'mères !... Moi je le réclame aussi... Lionel et moi nous l'aimons tant !

LOUISE.

Non... je l'emmènerai avec moi... J'y tiens... De cette façon, je serai moins seule... Il sera toujours avec nous... entre nous...

CLOTILDE.

Il est si gentil...

MADAME DUBOIS.

Et si intéressant !... C'est l'âge où l'intelligence s'éveille...

CLOTILDE.

Il vous fait déjà des questions !... Il comprend à sa manière un tas de choses...

LOUISE.

Je vous crois ! C'est un vrai petit

homme... Savez-vous ce qu'il m'a dit l'autre jour ?...

CLOTILDE.

Quoi donc ?

LOUISE.

Je lui faisais réciter la fable du meunier, son fils et l'âne... Je lui demande ce qu'il avait compris à tout ça... Savez-vous ce qu'il m'a répondu ? .. «... Maman, c'est qu'il faut se laisser embêter par personne ! »

Elle rit.

MADAME DUBOIS, riant aussi.

A son âge ! C'est extraordinaire !

CLOTILDE, même jeu.

Il est impayable !

Leur rire est interrompu par la sonnerie du téléphone.

LOUISE, dont le rire se fige sur les lèvres.

Ah !...

MADAME DUBOIS.

Tiens !

LOUISE.

Qu'est-ce qui peut téléphoner...

CLOTILDE, se levant.

Je vais répondre, veux-tu ?...

LOUISE.

Oui, c'est ça...

CLOTILDE, allant au téléphone et téléphonant.

Allô !

LOUISE.

Maintenant la moindre chose me donne un serrement là...

Elle met la main sur son cœur.

MADAME DUBOIS.

Tu es très nerveuse...

CLOTILDE.

Allô... (Parlant.) Qui est à l'appareil ?... (Répondant à une voix.) Comment, c'est toi ?...

LOUISE, à Clotilde.

C'est Lionel ?...

CLOTILDE, à Louise.

Oui...

LOUISE.

D'où téléphone-t-il ?...

MADAME DUBOIS.

De l'asile ?

CLOTILDE, au téléphone.

Ah !... (A Louise.) Non... d'un bureau de poste du faubourg... Il a une auto... il revient... il sera ici dans quelques minutes...

LOUISE.

Et Raymond ?... Comment va-t-il ? Que s'est-il passé ?

CLOTILDE, répondant à une voix dans l'appareil.

Non ! ce n'est pas possible...

LOUISE, se levant brusquement.

Quoi ?

MADAME DUBOIS.

Que dit-il ?

CLOTILDE, aux femmes.

Raymond est là... avec lui...

LOUISE, blêmissant.

Raymond ?... Comment Raymond ?...

CLOTILDE.

Mais oui, Raymond...

LOUISE.

Il est sorti de là-bas ?...

CLOTILDE, lui faisant signe de parler moins fort.

Chut... S'il était là, à côté de Lionel... s'il écoutait... (Elle écoute à nouveau au téléphone.) Bien...

MADAME DUBOIS, qui voit Louise bouleversée.

Louise, qu'as-tu ?

LOUISE.

Rien... rien...

CLOTILDE, au téléphone.

Bon... nous vous attendons...

MADAME DUBOIS.

Mais si, tu as quelque chose...

LOUISE.

Que veux-tu que j'aie, maman ?... C'est la surprise...

CLOTILDE, à Louise, en lui tendant le récepteur.

Lionel demande à te parler...

LOUISE.

Ah !... (Elle se dirige fébrilement à l'appareil. Téléphonant.) C'est vous, Lionel ?... Oui... Tout s'est bien passé ?... tant mieux... Guéri ? tout à fait ?... Ah ! oui !... A tout à l'heure... (Répétant avec une grande émotion.) A tout à l'heure...

Elle cesse de téléphoner.

CLOTILDE, regardant la pendule.

Ils vont être arrivés dans quelques minutes...

MADAME DUBOIS.

Du faubourg ici, il n'y a pas deux kilomètres.

CLOTILDE.

Lionel nous avertit pour nous éviter toute émotion...

LOUISE, d'une voix blanche, émue.

C'est gentil de sa part !

CLOTILDE.

Il a beaucoup de sang-froid... il prévoit tout. (A Louise, qui reste immobile.) Eh ! bien, Louise, qu'est-ce que tu fais là ?...

LOUISE.

Je ne fais rien...

CLOTILDE.

Je le vois bien... Allons, remue-toi... il faut tout préparer... tout arranger pour lui faire bon accueil !...

LOUISE, comme à elle-même.

Je vais le revoir !...

CLOTILDE.

Eh bien, tu t'y attendais, n'est-ce pas ?

LOUISE.

Oui, mais... pas aujourd'hui... pas tout de suite... (A Madame Dubois et à Clotilde.) Vous allez rester ici avec moi toutes les deux, n'est-ce pas ?

MADAME DUBOIS.

Je ne te quitte pas, mon enfant...

LOUISE.

Toi aussi, Clotilde ?

CLOTILDE.

Si je puis t'être utile à quelque chose...

LOUISE.

Oh ! oui, je tiens beaucoup à ce que vous restiez...

Elle s'assied sur le pouf devant la table. Madame Dubois et Clotilde l'entourent.

CLOTILDE.

Nous ne demandons pas mieux... D'abord pour le voir...

MADAME DUBOIS.

Ce pauvre Raymond !...

LOUISE.

Et surtout je n'ai pas besoin de vous le recommander... pas un mot qui puisse rappeler le passé...

MADAME DUBOIS.

Bien entendu...

CLOTILDE.

Surtout Raymond qui est si susceptible...

LOUISE.

Et puis ce sont des moments si douloureux...

MADAME DUBOIS.

Ce serait un manque de tact...

LOUISE, se levant.

Mais, j'y pense, ils n'ont peut-être pas déjeuné...

CLOTILDE.

Oh! à deux heures... il est probable que si...

MADAME DUBOIS.

On ne sait pas...

LOUISE.

Je vais toujours donner des ordres à la bonne...

MADAME DUBOIS, l'arrêtant et se dirigeant vers la salle à manger.

Non... laisse-moi... je m'en charge...

Elle sort par le fond.

LOUISE.

Alors je vais m'occuper de la chambre... La chambre du fond est toute prête...

CLOTILDE.

Tu dis ?

LOUISE.

Je dis que la chambre du fond est toute prête...

CLOTILDE.

Pour qui ?...

LOUISE.

Pour Raymond...

CLOTILDE, étonnée.

La chambre du fond...

LOUISE.

Eh! bien ?...

CLOTILDE.

Tu n'y penses pas... Vous n'allez pas faire chambre à part, je suppose?...

LOUISE.

Mais...

CLOTILDE.

Quelles raisons lui donnerais-tu?

On entend un coup de timbre très fort, puis plusieurs autres qui se suivent précipitamment.

MADAME DUBOIS, **sortant de la salle à manger.**

Qu'est-ce qui sonne donc comme ça?

LOUISE, **soudain très pâle.**

C'est lui...

CLOTILDE.

Ça ne peut être que lui...

MADAME DUBOIS.

Nous ne pouvons pas rester là...

CLOTILDE.

Il faudrait aller au-devant d'eux... d'eux...

MADAME DUBOIS.

Certainement...

LOUISE.

Vas-y, toi... je suis encore trop émue...

CLOTILDE.

Si tu veux...

Elle sort rapidement à droite.

SCÈNE II

LOUISE, MADAME DUBOIS.

MADAME DUBOIS, faisant quelques pas vers la porte de droite, écoutant.

On a ouvert la porte...

LOUISE, écoutant aussi.

Il est entré...

MADAME DUBOIS.

Oui... (On entend le bruit d'une porte qui se ferme.) Il est dans l'antichambre.., (On entend des bruits de voix.) Il parle.

LOUISE.

Je ne reconnais pas sa voix...

MADAME DUBOIS, revenant vers Louise.

Mais on dirait que...

CLOTILDE, rentrant précipitamment.

C'est Lionel... Ne vous inquiétez pas... C'est Lionel.

MADAME DUBOIS.

Comment ?

LOUISE, apercevant Lionel.

Tout seul ?...

SCÈNE III

LOUISE, CLOTILDE, MADAME DUBOIS, LIONEL.

LIONEL, **rentrant et refermant la porte derrière lui, à voix basse et rapide.**

Non... pas du tout... Raymond est là... il me suit... Seulement un employé l'a arrêté à la porte pour lui dire bonjour... Alors j'en ai profité pour passer devant... vous avertir...

LOUISE.

Nous avertir de quoi ?

LIONEL.

Que tout va pour le mieux...

CLOTILDE.

Et là-bas ?... Comment ça a-t-il marché ?

LIONEL, **tout en se débarrassant de son chapeau, de son manteau.**

Mais très bien... très bien...

CLOTILDE.

On n'a pas fait de difficulté ?...

LIONEL.

Aucune... Il n'aurait plus manqué que ça... Et puis j'étais là !

LOUISE.

Et le médecin ?...

LIONEL, **avec aplomb.**

Il a bien fallu qu'il reconnaisse que Ray-

mond est en parfaite santé... Je le savais...

LOUISE.

Ah ! il a...

LIONEL.

Nous avons joliment bien fait de le tirer de là... Ça n'est d'ailleurs pas si commode... Ah ! quand ils tiennent quelqu'un !... Bon Dieu !

LOUISE.

Comment est-il ?

CLOTILDE.

Changé ?...

LIONEL.

Un peu... il a surtout maigri... Dame ! le régime de l'asile, vous savez ! On a beau payer, ça n'est pas comme chez soi...

CLOTILDE.

Et puis il a souffert !...

LIONEL.

Etre enfermé avec tous ces fous, ça n'était pas gai...

LOUISE.

Il doit m'en vouloir...

LIONEL.

Mais non... mais non... ne vous effrayez pas... je lui ai dit que c'était vous qui aviez fait la demande pour sa sortie de l'asile...

LOUISE.

Ah !

LIONEL.

Comme ça, vous en aurez tout le mérite...

CLOTILDE.

Tu as bien fait...

LOUISE.

Je vous remercie...

LIONEL.

Vous m'en remercierez plus tard... Je dois dire qu'il a paru d'abord étonné... « Comment, c'est Louise qui en a eu l'idée... J'aurais cru le contraire... »

LOUISE.

Vous voyez qu'il m'en veut...

LIONEL.

Je raconte tout ça pour vous mettre au courant... puis il a ajouté : « Tant mieux... tant mieux pour elle... »

MADAME DUBOIS.

Je suis contente. Tout va s'arranger.

CLOTILDE.

Dans quelques jours la vie aura repris comme autrefois.

Tous les regards sont tournés du côté de la porte de droite. On guette l'entrée de Raymond.

LIONEL.

Et vous serez très heureux... Surtout, ma chère Louise, si vous...

Il s'arrête brusquement, voyant Raymond qui vient d'entrer sans bruit par le fond, par la salle à manger.

SCÈNE IV

LES MÊMES, RAYMOND.

Raymond est entré lentement. Il a le même aspect qu'au deuxième acte, mais il porte un col et une cravate.

CLOTIDE, qui tournait le dos à la salle à manger, ainsi que Lionel, Louise et Madame Dubois, se retourne involontairement et de surprise pousse un cri qu'elle ne peut retenir.

Ah !...

RAYMOND, s'avançant vers elle, calme, souriant

Je vous ai fait peur...

CLOTILDE, se remettant.

Pas du tout...

RAYMOND.

Si, si, je vous ai fait peur...

LOUISE, se forçant pour sourire.

Voyons...

MADAME DUBOIS.

C'est la surprise... (Allant à Raymond.) Je suis bien contente de vous revoir.

Elle l'embrasse.

CLOTILDE, allant aussi à Raymond et l'embrassant

Bonjour, Raymond.

LIONEL, avec une gaîté forcée.

Ça se comprend, mon cher. Tu fais une rentrée sensationnelle ! On t'attendait par ici (Il montre la droite.) tu entres par là...

Il désigne le fond.

CLOTILDE.

Raymond est passé par la salle à manger...

MADAME DUBOIS.

Il a fait le tour...

RAYMOND, avec bonhomie.

Je connais encore mon appartement !...

LOUISE, qui s'est avancée lentement pendant cette scène au-devant de Raymond, très émotionnée.

Mon ami, tu comprends, n'est-ce pas, combien je suis...

Elle s'arrête, très troublée.

CLOTILDE, à Raymond.

Elle est très émue...

RAYMOND.

Moi aussi...

Il embrasse longuement Louise sur le front en la regardant. Un nouveau silence très gêné.

CLOTILDE, pour essayer de rompre le silence.

Vous ne voulez rien prendre ?... rien du tout ?...

RAYMOND.

Non, c'est inutile... Je n'ai besoin de rien...

MADAME DUBOIS.

Le voyage ne vous a pas trop fatigué ?...

RAYMOND.

Fatigué ! Mais nous sommes revenus en auto...

LIONEL.

Nous avons trouvé une soixante chevaux

au moment où nous sortions de... (Madame Dubois lui jette un coup d'œil pour l'arrêter Se reprenant vivement.) On est monté dedans, et ce qu'on a filé... (A Raymond.) On faisait du 80, tu sais...

Il rit d'un rire qui sonne faux.

MADAME DUBOIS, pour essayer de dire quelque chose.

Moi, ces voitures-là me font peur... elles vont trop vite...

LIONEL, à Clotilde.

J'ai envie de m'en payer une...

CLOTILDE, même jeu que Madame Dubois.

Il y a longtemps que tu me la promets...

LIONEL.

Si les affaires marchent bien... à la fin de l'année...

CLOTILDE.

Nous irons tous faire de grandes promenades avec. On part quand on veut, on va où l'on veut... Ce sera délicieux !...

Pendant cette scène, Raymond a fait le tour du salon, regardé un peu partout, dans tous les coins. Tous le suivent des yeux.

LIONEL.

Tu... tu cherches quelque chose, Raymond ?

RAYMOND.

Non, je ne cherche rien... je regarde...

MADAME DUBOIS.

Rien n'a été changé.

RAYMOND, sans s'adresser à personne.

On est beaucoup venu pendant mon absence?

CLOTILDE.

Oh! non... n'est-ce pas, Louise?

LOUISE.

Tu sais bien, ma bonne Clo, que je n'ai reçu personne...

CLOTILDE.

Vous ne vous imaginez pas, mon cher Raymond, comment nous avons passé notre temps pendant que...

RAYMOND, finissant la phrase, en souriant.

Pendant que j'étais là-bas...

LIONEL, vivement, à Raymond.

En fait de monde, nous n'avons vu que notre oncle...

CLOTILDE.

Il revient de Nice...

MADAME DUBOIS.

Nous avons vécu entre nous...

LIONEL.

Et pas gais...

CLOTILDE.

Ç'a été une vie très retirée pour cette pauvre Louise...

MADAME DUBOIS.

On se réunissait, en famille, le soir, tout simplement.

LOUISE.

Je n'avais pas le cœur à sortir, à faire des visites...

MADAME DUBOIS.

Ah! Dieu non!

RAYMOND.

Et puis de cette manière on évite les questions indiscrètes...

LIONEL.

Tu peut être sûr que personne à Rouen ne s'est douté de rien...

MADAME DUBOIS.

Personne...

RAYMOND, avec doute.

Personne?

LIONEL.

Quand on me demandait de tes nouvelles, je répondais : « Il est en voyage pour affaires... » J'ai eu raison, n'est-ce pas?

RAYMOND.

Oui, mais... les domestiques...

LIONEL.

Ils n'ont rien su...

RAYMOND.

Est-ce qu'ils n'étaient pas là, quand...

LIONEL.

Quand donc?...

RAYMOND.

Quand on est venu me prendre...

LIONEL, gêné.

Mais non... mon ami... mais non... Ne

t'occupe donc pas de ça... Ils n'ont rien vu, je t'affirme... Ils ne pouvaient rien voir...

RAYMOND.

C'est vrai, c'était pendant la nuit... (Comme à lui-même.) Quand on est venu me prendre, c'était pendant la nuit !...

Un grand silence.

LIONEL, élevant la voix avec une gaieté factice pour rompre ce froid, — à Raymond.

Dis donc, mon vieux, il faut que je te prévienne... Il nous arrive une avalanche d'affaires... Heureusement que le travail ne te fait pas peur !... (Aux autres.) C'est vrai, j'ai dans mon bureau des piles de dossiers... hautes comme ça ! On nous a commandé jusqu'à une église !... Oui, une église confiée à des ingénieurs ! Ce que les architectes vont rager ! Et puis il y a cette affaire de tramways et d'électricité pour la ville du Havre... C'est très pressé car...

RAYMOND, sans faire attention à ce qu'on dit, suivant son idée.

Je demande ça parce qu'en rentrant, tout à l'heure, j'ai regardé la bonne qui est dans l'antichambre ; elle m'a regardé aussi... Il m'a semblé qu'elle avait un drôle d'air...

LIONEL.

Non, vraiment, tu as remarqué?...

RAYMOND.

Oui... (Ricanant.) Je suis devenu très observateur... (Un silence.) Elle m'a regardé comme si elle revoyait quelqu'un qui ne devait jamais revenir...

LIONEL.

Ça m'étonne !

MADAME DUBOIS.

On n'a jamais parlé de rien devant elle...

LOUISE.

Jamais.

LIONEL.

On y faisait assez attention...

RAYMOND, continuant.

Le maître de la maison serait mort ; le soir de l'enterrement elle le verrait qui revient du cimetière, elle n'aurait pas fait une autre tête... (Avec un ton de voix étrange.) D'ailleurs, le cimetière ou l'asile...

Il fait un geste de la main.

LIONEL.

Mais comment aurait-elle pu savoir quelque chose ?

CLOTILDE.

C'est impossible...

RAYMOND, sans répondre en se dirigeant vers la salle à manger.

J'avais laissé des papiers très importants dans mon cabinet... Personne n'a rien pris ?...

LOUISE.

Personne n'y est entré.

LIONEL.

On l'avait fermé à clef.

LOUISE.

Oui...

RAYMOND.

Oh ! ça ne fait rien... On a beau fermer à clé, on n'est jamais sûr de rien... de rien...

Il sort rapidement par la salle à manger.

SCÈNE V

LOUISE, CLOTILDE, MADAME DUBOIS, LIONEL.

LOUISE, à Lionel.

Où va-t-il ?

LIONEL.

Où il va ?... mais dans son bureau, c'est tout naturel !... J'en ferais autant... (Se croisant les bras.) Ah ! ça, qu'est-ce que vous avez tous les trois ?

LOUISE.

Mais...

CLOTILDE.

Je n'ai rien...

MADAME DUBOIS.

Moi non plus...

LIONEL.

Alors, pourquoi restez-vous là immobiles comme si vous étiez frappées de stu-

peur... (A Louise.) Et vous, Louise, tout à l'heure, quand il est entré, on était obligé de vous arracher les paroles ; vous n'avez donc pas de nerfs ?... Il fallait vous jeter dans ses bras...

LOUISE.

Je n'ai pas pu...

LIONEL, à Clotilde.

Toi aussi... (A Madame Dubois.) Vous aussi... On aurait dit que vous aviez peur de l'approcher...

CLOTILDE.

J'ai fait tout mon possible...

LOUISE.

On ne veut pas parler de l'état où il a été et on y pense continuellement...

MADAME DUBOIS.

On ne pense qu'à ça !...

CLOTILDE.

C'est terrible !...

LIONEL.

Il s'en aperçoit, vous savez !

LOUISE.

Et puis je l'ai trouvé si changé...

LIONEL.

Je vous avais prévenu...

LOUISE.

Oui, mais... je le trouve... — je ne sais comment vous dire... — C'est ton impression, n'est-ce pas, Clotilde ?... et toi aussi, maman ?...

LIONEL.

Quoi !... Qu'est-ce que vous allez vous imaginer?... C'est bien ça les femmes !... Tout ce que ce pauvre garçon dira ou fera maintenant, vous paraîtra extraordinaire... vous ne le croirez plus jamais dans son état normal... C'est idiot !... c'est idiot... (On entend une voix impérieuse appeler :) Lionel ! (Les femmes tressaillent à cette voix.) Ah ! c'est lui... il m'appelle...

LOUISE.

Pourquoi ?...

LIONEL.

Pourquoi ?... Pourquoi ?... C'est qu'il a besoin de moi, sans doute... (Furieux.) Vous êtes stupide à la fin !

Il sort rapidement par la salle à manger.

SCÈNE VI

LOUISE, CLOTILDE, MADAME DUBOIS.

LOUISE.

N'est-ce pas, vous êtes comme moi, vous le trouvez étrange?...

CLOTILDE.

Mais non... mais non... Nous sommes là toutes les trois à nous monter l'imagination !...

MADAME DUBOIS.

Nous perdons tout sang-froid...

CLOTILDE.

C'est toi qui en es la cause avec toutes tes idées...

LOUISE.

Pourtant ses yeux... — avez vous remarqué quand on lui parle ? — ses yeux ne regardent rien... Ils ont l'air de suivre une pensée... Quelle peut bien être cette pensée, mon Dieu !...

CLOTILDE.

Louise, tais-toi... je ne veux pas que tu parles ainsi...

MADAME DUBOIS.

Oui, chasse ces idées... autrement ta vie va devenir impossible...

CLOTILDE, la prenant dans ses bras.

Est-ce que tu crois que moi qui t'aime... qui t'aime tendrement... — tu le sais bien, n'est-ce pas ?...

LOUISE.

Oui, parle-moi... gronde-moi.

CLOTILDE.

Est-ce que tu crois que s'il y avait pour toi le moindre danger, je ne t'avertirais pas ?...

MADAME DUBOIS.

Sûrement elle t'avertirait. Et moi je t'emmènerais bien vite...

LOUISE.

Pourtant l'attitude de Raymond... Il

me semble qu'il a de la rancune contre moi...

MADAME DUBOIS.

Allons! Qu'est-ce que tu vas t'imaginer!... Mais non, ce n'est pas de la rancune... c'est peut-être de la gêne...

CLOTILDE.

Mais oui, maman a raison... il est gêné par notre présence... Devant nous, il ne peut, il ne veut rien dire...

MADAME DUBOIS.

Si tu pouvais avoir une explication avec lui... lui ouvrir ton cœur... lui montrer ce que tu es... si bonne... si tendre...

LOUISE.

Tu crois?...

CLOTILDE.

S'il paraît en ce moment soupçonneux... méfiant... il en a presque le droit après tout ce qui s'est passé ici...

MADAME DUBOIS.

Rappelle-toi de quelle manière brutale on l'a pris, emmené...

CLOTILDE.

Comment veux-tu qu'en rentrant dans sa maison, en se rappelant toute cette scène, il n'en soit pas encore impressionné?...

LOUISE.

Oui... évidemment!...

MADAME DUBOIS.

Mais cette impression, il faut que tu l'effaces. Et bien vite...

CLOTILDE.

Il y a des malentendus qui ne doivent pas durer... Si tu laisses passer la journée... il sera trop tard... (On entend des bruits de voix.) Les voilà qui reviennent...

Elles se lèvent toutes les trois.

MADAME DUBOIS.

Ta sœur a raison. Nous allons te laisser seule avec lui...

LOUISE.

Vous croyez qu'il le faut?...

CLOTILDE, affirmative.

Il le faut.

Elles se dirigent toutes les trois vers la salle à manger.

LOUISE, essayant de retenir sa mère.

Mais...

MADAME DUBOIS.

Mais, mon enfant, je ne m'en vais pas... je suis là...

CLOTILDE.

Nous serons là...

Madame Dubois sort la première par le fond. Louise et Clotilde restent un instant sur le seuil de la porte.

RAYMOND, dans la coulisse.

Il ne fallait pas...

LIONEL, dans la coulisse.

Nous ne pouvions pas faire autrement...

RAYMOND, dans la coulisse.

Tu pouvais écrire au Conseil municipal.

LIONEL, dans la coulisse.

Mais je vais t'expliquer...

RAYMOND, entrant en scène.

C'est une affaire ratée...

LIONEL.

Mais non... mais non...

RAYMOND, apercevant Clotilde et Louise qui s'étaient arrêtées sur le seuil.

Je ne savais pas que vous étiez là...

CLOTILDE.

J'allais partir...

LIONEL.

Oui, c'est ça... laissez-nous un instant, mes enfants... nous discutons une affaire très, très sérieuse... Tout à l'heure vous reviendrez.

CLOTILDE.

Alors, viens, Louise, viens.

Elles sortent par la salle à manger au fond.

SCÈNE VII

RAYMOND, LIONEL.

LIONEL.

Tu comprends, mon ami, que, puisque nous avions signé ensemble les conventions, ta signature était absolument nécessaire pour les modifier.

RAYMOND.

Tu ne pouvais pas t'en passer?

LIONEL.

Mais non... et puis quand même, comment marcher ?... Je n'avais pas les fonds de roulement suffisants...

RAYMOND.

Et maintenant ?

LIONEL.

Maintenant, c'est différent... Tu es de retour. Le séquestre va être levé... nous allons pouvoir disposer de tous nos capitaux...

RAYMOND, riant sarcastiquement.

Ah! Ah!

LIONEL.

Pourquoi ris-tu ?

RAYMOND.

Parce que je suis éclairé sur tes sentiments. Si tu m'as fait sortir de Saint-Léger, c'est parce que tu m'aimes bien, n'est-ce pas, mon cher frère ? Mais aussi parce que tu y avais un intérêt personnel.

LIONEL, protestant.

Raymond !...

RAYMOND.

C'est amusant de regarder le dessous des cartes...

LIONEL.

Comment peux-tu supposer ?

RAYMOND, à Lionel, bonhomme.

Je plaisante... Fais apporter le dossier... qu'on voie ça!

LIONEL.

Tout de suite. (Il va à l'acoustique.) Tu es vraiment un drôle de type... (Parlant dans le cornet.) Brindeau, apportez tout ce qui a rapport à l'affaire du Havre... Voulez-vous? Bien... (A Raymond, en raccrochant l'acoustique.) Brindeau va venir... A propos, n'oublie pas?...

RAYMOND.

Quoi?...

LIONEL.

Tu es censé rentrer de voyage...

RAYMOND.

C'est toujours la même plaisanterie qu continue...

LIONEL.

Quelle plaisanterie?

RAYMOND, élevant la voix.

Comme si dans les bureaux on ne savait pas d'où je viens...

LIONEL.

Doucement... Je t'assure...

RAYMOND.

Allons donc... dans les bureaux comme dans le monde entier on est au courant de ma séquestration...

LIONEL, protestant.

Ta séquestration!

RAYMOND, marchant.

Mais oui... (S'arrêtant brusquement devant la porte-fenêtre.) Ça, c'est surprenant !

LIONEL.

Qu'est-ce qu'il y a ?

RAYMOND.

Je regarde là-bas...

LIONEL.

Dans le jardin?

RAYMOND.

Oui... derrière la grille...

Lionel va à la porte-fenêtre.

LIONEL, regardant.

Dans la rue?...

RAYMOND.

Oui... tu ne vois rien?

LIONEL.

Non...

RAYMOND.

Tu ne vois pas ces deux hommes ?

LIONEL.

Ah oui !... eh bien ?

RAYMOND.

Qu'est-ce qu'ils font là, de planton?

LIONEL.

Je ne sais pas... ce sont des passants, ils causent ensemble...

RAYMOND.

Non... ils ont regardé par ici...

LIONEL.

C'est possible!...

RAYMOND.

Ils doivent guetter quelqu'un...

LIONEL, étonné.

Pourquoi ?

RAYMOND.

Si... si... il faudrait savoir depuis combien de temps ils sont là... Ils y étaient peut-être quand je suis arrivé...

LIONEL.

Enfin pourquoi te préoccupes-tu de ça ?...

RAYMOND.

Moi... parce qu'il me semble que je les reconnais...

LIONEL.

Ah !

RAYMOND.

Oui... ces deux hommes-là ressemblent à ceux qui sont venus me rendre visite une nuit...

LIONEL, sans comprendre.

Te rendre visite ?

RAYMOND.

Oui... pour m'emmener à Saint-Léger...

LIONEL.

Que vas-tu te figurer !...

RAYMOND.

Oh ! c'est que maintenant !... je me méfie... Je suis...

On frappe à la porte de gauche.

LIONEL, *vivement.*

Prends garde... Voilà Brindeau... (*On refrappe.*) Entrez !

Raymond reste à la fenêtre le dos tourné, regardant toujours au loin.

SCÈNE VIII

Les Mêmes, BRINDEAU.

BRINDEAU, *entrant.*

Bonjour, Monsieur.

LIONEL.

Bonjour, Brindeau... Vous avez le dossier de l'électricité ?

BRINDEAU.

Oui...

LIONEL.

Celui du tramway ?...

BRINDEAU.

Aussi... (*Il donne les dossiers à Lionel. — Apercevant Raymond.*) Mais je ne me trompe pas... c'est M. Raymond ?

LIONEL, *feuilletant les dossiers.*

Vous ne vous trompez pas...

BRINDEAU.

Il vient d'arriver ?

LIONEL.

Il y a une heure.

Raymond se retourne.

BRINDEAU.

Bonjour, patron, je suis bien content de vous voir...

RAYMOND, brusque.

Ah! vraiment... si content que ça!

Il regarde fixement Brindeau qui allait lui serrer la main et qui reste immobile, gêné par ce regard.

BRINDEAU, embarrassé, cherchant les mots.

C'est... qu'il y a longtemps que... vous nous avez quittés... il y a... bien... trois mois...

LIONEL.

Trois mois... presque jour pour jour...

BRINDEAU.

Tout de même!... Et vous avez fait un bon voyage, Monsieur Raymond?...

RAYMOND, se mettant à rire.

Un bon voyage, moi?... Ah! vous êtes un malin, vous!

BRINDEAU, étonné.

Pourquoi?

RAYMOND, répétant.

Un malin! (A Lionel.) C'est un garçon très intelligent...

BRINDEAU.

Oh! Monsieur!

LIONEL.

C'est surtout un de nos employés les plus fidèles, les plus dévoués... qui mérite entièrement ma confiance et la tienne...

RAYMOND, répétant.

Un malin!

LIONEL.

Mais tu as demandé à voir les dossiers... Les voici...

Il les tend à Raymond.

RAYMOND.

Donne... donne...

Il les prend et s'assied à la table à droite.

LIONEL, à Brindeau.

Asseyez-vous... (On s'assied.) Nous sommes bien aises d'avoir ton avis... Je crois que les modifications demandées sont très acceptables... tu vas voir... n'est-ce pas Brindeau ?

BRINDEAU.

Sûrement, Monsieur...

LIONEL.

Voilà : il y a deux affaires que la ville du Havre nous propose : celle de l'éclairage électrique et celle des tramways...

RAYMOND.

Oui, je sais.

LIONEL.

L'affaire des tramways c'est à voir. Moi, ça me paraît excellent. En tout cas on peut toujours traiter pour l'affaire des tramways...

RAYMOND, étudiant le dossier.

Pas du tout. On ne peut pas traiter pour l'autre...

BRINDEAU.

Pourquoi, Monsieur Raymond ?...

RAYMOND.

A cause de l'économie qu'on peut réaliser sur le personnel qui sera commun aux deux affaires.

BRINDEAU.

Comment ?

RAYMOND.

Par ces temps de grèves et de syndicats ouvriers... tu en comprends l'importance...

LIONEL.

Evidemment. Mais je ne vois pas comment réaliser cette économie.

RAYMOND.

C'est pourtant bien simple. Suis-moi bien. Bien que ces deux entreprises soient différentes et indépendantes, nous les acceptons toutes les deux ; nous les réunissons dans une même usine ; et comme un seul personnel peut suffire à produire les deux forces, au lieu de cent ouvriers nous n'en prenons que cinquante. C'est une économie énorme que nous réalisons et dans la suite nous... (Il s'arrête brusquement.) Ah ! mais non... c'est dommage !... l'affaire n'est pas possible !

LIONEL.

Pourquoi ?

RAYMOND.

Il y a là... (Il montre une page.) Un détail qui vous a échappé, à vous... un détail qui aurait pu nous perdre... (Etonnement

muet de Lionel et de Brindeau.) Comment s'appelle le Président du conseil d'administration avec qui on traite?

LIONEL.

C'est Monsieur. (Cherchant.) Monsieur... (A Brindeau.) Comment donc ?

BRINDEAU.

Whist...

RAYMOND.

Whist... un pseudonyme, évidemment... on ne s'appelle pas comme un jeu de cartes...

BRINDEAU.

Mais...

RAYMOND, l'interrompant brusquement.

Non... je sais ce que je dis... Or, qu'est-ce que ça signifie?... C'est un symbole. La vie en est pleine. Quand on est intelligent, on les interprète... Le whist est un jeu où il y a un des partenaires qui fait le mort... Nous sommes tous les trois avec ce monsieur. Qui est-ce qui fera le mort ? Voilà la menace... (Se levant brusquement.) Je ne veux pas... je ne veux pas...

BRINDEAU, stupéfait, regardant Lionel.

Mais...

LIONEL, effrayé.

Raymond !

RAYMOND, avec violence.

Non, non, je ne ferai pas cette affaire-

là... (Il se dirige rapidement vers la salle à manger et sort en répétant.) Non, non, je ne la ferai pas... Je ne veux pas la faire...

Un grand silence. Lionel a suivi son frère jusqu'à la salle à manger. Il le regarde s'éloigner, inquiet, ému.

BRINDEAU, qui s'est levé stupéfait, à Lionel, bas.

Qu'est-ce qu'il a donc, M. Raymond ?

LIONEL, gêné.

Rien... rien...

BRINDEAU.

Je ne l'ai jamais vu comme ça...

LIONEL, allant à Brindeau et cherchant à cacher son trouble.

Rien... rien... ce n'est rien... un peu de fatigue... le voyage...

BRINDEAU.

Ah!

LIONEL, renvoyant Brindeau vivement.

Allez, Brindeau. Nous n'avons plus besoin de vous. Revenez au bureau... Tout à l'heure j'y passerai... je rapporterai les dossiers.

Brindeau sort rapidement à gauche. Lionel regarde Raymond qui est revenu et qui guette par la porte vitrée de la salle à manger.

SCÈNE IX

LIONEL, RAYMOND.

RAYMOND, rentrant dans le salon.

Il est parti ? Tant mieux...

LIONEL.

Ecoute, Raymond, tu n'es pas raisonnable... Je voudrais que tu me dises en quoi cette affaire...

RAYMOND, s'exaltant.

Mais, malheureux, tu ne la connais pas... Il n'y a là-dedans que des gredins... oui, des gredins, qui, en nous proposant de traiter avec eux, n'ont qu'un seul but : m'attirer dans un guet-apens... et m'exécuter...

LIONEL.

Toi ?

RAYMOND.

Oui, moi, parfaitement... Il y a longtemps que je les connais... et qu'ils me connaissent... Entre eux et moi, c'est la guerre à mort... Tu le sais bien du reste!

LIONEL.

Mais, je t'assure...

RAYMOND.

Mais si! rappelle-toi ce qui s'est passé à l'asile... avec le médecin... devant le procureur... Tu y étais bien?...

LIONEL.

Mais oui, j'y étais...

RAYMOND.

Te rappelles-tu quand le médecin me harcelait de ses questions pour me faire dire ce que je ne voulais pas dire...

LIONEL.

En effet, je me rappelle... Il a parlé d'un complot...

RAYMOND.

Un complot... c'est cela .. tu vois bien! Et alors, toi, tu m'as interrompu brusquement...

LIONEL.

J'avais peur que le médecin n'interprète mal tes paroles...

RAYMOND.

Pour toi elles n'avaient aucun sens...

LIONEL, essayant de le calmer.

Si... si... Seulement...

RAYMOND.

Tu as cru qu'elles n'avaient aucun sens... Mais maintenant nous sommes seuls... personne pour nous épier... Ce complot existe... ce n'est pas une invention... C'est vrai... j'en avais parlé au docteur...

LIONEL, reculant, effrayé.

Hein ?

RAYMOND, marchant dans la chambre et gesticulant.

Je te dis qu'il existe... il est autour de nous... il nous enveloppe... il nous menace...

LIONEL.

Mais, Raymond !...

RAYMOND.

Et toi, tu es menacé comme moi...

LIONEL, reculant.

Par qui ?

RAYMOND.

Par les gens qui sont ligués contre

nous... Il y en a où on ne pense pas à les chercher... Et le plus fort, c'est que, chez moi, ils ont un complice !

LIONEL.

Qui ça ?

RAYMOND, au comble de l'exaltation.

Si je te disais... (A ce moment on voit apparaître Louise dans la salle à manger. Il s'arrête brusquement Bas à Lionel.) Ah !... la voilà... elle nous écoutait...

LOUISE, entrant.

Je vous dérange... je croyais...

RAYMOND, allant au-devant d'elle, redevenant subitement très doux.

Non, entre... Qu'est-ce que tu veux ?

LOUISE.

Je voudrais te parler...

LIONEL, vivement, essayant de l'éloigner.

Tout à l'heure, Louise...

RAYMOND, très tendrement.

Moi aussi, ma chère, je voudrais te parler... (A Lionel.) Laisse-nous, veux-tu ?... J'ai tant de choses à lui dire...

LIONEL, regardant Louise de façon à ce qu'elle comprenne qu'il ne faut pas qu'elle reste.

C'est qu'en ce moment...

RAYMOND, le fixant durement.

Quoi ?... (Avec autorité.) Laisse-nous...

LOUISE.

Oui, Lionel, laissez-nous...

Lionel, après avoir longuement hésité et regardé encore Louise, sort très troublé à gauche.

SCENE X

RAYMOND, LOUISE.

RAYMOND, à Louise.

Qu'est-ce que tu as ?... Tu trembles, on dirait... Tu as peur ?...

LOUISE.

Oh!... Raymond...

RAYMOND.

Je le comprends... A ta place... moi aussi j'aurais peur... j'aurais très peur...

Soudain, ayant regardé à gauche, il court à la porte et la ferme à clé sans que Louise s'en aperçoive.

LOUISE.

Qu'est-ce que tu fais ?

RAYMOND.

Rien... je pousse la porte... elle était entr'ouverte...

LOUISE.

Ecoute, Raymond... Tout à l'heure... quand tu es entré, j'étais si émue... si troublée... J'étais comme paralysée... Je voulais aller à toi... me jeter dans tes bras... je ne pouvais pas... Tu ne m'as pas cru indifférente, au moins ?...

RAYMOND, s'avançant vers elle et la fixant dans les yeux.

Mais non... Je connais tes sentiments... tu connais les miens... Là-bas, j'ai beaucoup pensé à toi... beaucoup...

LOUISE.

Moi aussi, j'ai pensé à toi... crois-le... J'ai bien souffert...

RAYMOND.

Tu ne souffriras plus...

LOUISE.

Non... car tout cela est passé... Seulement, je voudrais que tu ne m'en veuilles pas... que tu n'aies plus aucune rancune... que tu me pardonnes...

RAYMOND, en ricanant.

Te pardonner ! Oh ! oh !

LOUISE.

Si je t'ai éloigné pendant quelques mois de ta maison... de ton foyer... de tes travaux... j'y ai été forcée... j'ai cru que c'était pour ton bien... On m'avait dit que tu avais besoin d'isolement...

RAYMOND, brusquement.

Ne revenons plus là-dessus...

LOUISE, continuant.

Ici, c'était impossible, tu comprends. Et tu vois, on avait raison, puisque tu reviens guéri... Oh ! je suis heureuse... si tu savais... je ne peux pas te dire combien je suis heureuse...

RAYMOND, la regardant de nouveau fixement.

Tu m'aimes bien ?

LOUISE.

Tu n'en as jamais douté ?

RAYMOND, avec un rire étrange.

Ah! ah!

LOUISE.

Pourquoi ris-tu ?

RAYMOND.

Donne-moi ta main...

Louise lui tend, Raymond la serre avec force.

LOUISE, avec un cri de douleur.

Oh!

RAYMOND.

Je te fais mal ?

LOUISE.

Tu m'as serrée un peu fort... mais ce n'est rien...

RAYMOND.

Je la tiens donc, ta petite main blanche... douce... voluptueuse... Je la tiens donc... C'est un procédé que j'ai appris d'un de mes amis de là-bas...

LOUISE.

Quoi ?... Quel ami ?...

RAYMOND.

Quand je dis là-bas... je veux dire : l'asile... On l'appelle : le Cosaque... Il est très méchant... Quand la confidence ne vient pas assez vite, on serre un peu plus fort... on peut même briser un doigt sans verser une goutte de sang... C'est très propre...

LOUISE.

Ne plaisante pas comme ça !...

RAYMOND.

Oui, je plaisante beaucoup depuis que je suis sorti de là-bas... En riant je dis la vérité... mais personne ne la croit... Ça ne fait rien, le trait pénètre, et comme j'ai mis du poison au bout, la chair devient brûlante...

Il serre plus fort la main de Louise.

LOUISE, criant sa souffrance.

Ah ! Raymond ! Raymond !...

RAYMOND.

Pas de bruit... pas de bruit...

LOUISE, se dégageant de son étreinte.

Mais tu me fais mal...

RAYMOND, la poursuivant.

Je ne suis sorti de l'asile que pour ça... J'ai une mission à remplir dans le monde... c'est de tuer toutes les femmes dont le corps tombe en pourriture...

LOUISE, affolée.

Qu'est-ce que tu as ?

RAYMOND.

Avec qui m'as-tu trompé ?

LOUISE.

Moi !

RAYMOND.

C'est avec quelqu'un de la maison... quelqu'un qui veut se débarrasser de moi... qui veut m'empoisonner... Ton complice...

LOUISE, avec une peur croissante essayant de fuir.

Je t'en prie...

RAYMOND.

Je connais votre signal... En marchant tu tapes quatre fois du talon... Ça veut dire... (Scandant les mots.) Veux-tu-de-moi ? (Répétant.) Veux-tu-de-moi .. comme c'est simple ! (Avec une fureur soudaine il la saisit par le cou.) Ah ! garce ! putain !

LOUISE.

Raymond !

RAYMOND.

C'est toi qui t'offrais, n'est-ce pas ?

LOUISE.

Mais, jamais... jamais !...

RAYMOND.

Tout le monde le sait...

LOUISE.

C'est faux. (Elle se débat. Il la renverse la tête sur la table de gauche.) Mais laisse-moi... je souffre...

RAYMOND.

Tu as eu assez de plaisir !... Allons, dis-moi le nom de ton amant... de tes amants... Avec qui as-tu couché ?... Avec tout le monde... même avec Lionel...

LOUISE.

Sur la tête de notre enfant...

RAYMOND, ricanant.

Notre enfant... Tu sais bien que ce n'est pas mon enfant.

LOUISE.

Tu es fou !...

RAYMOND.

Je ne suis pas fou... Tu voudrais bien le faire croire, que je suis fou...

LOUISE.

Oui, comme le soir où tu t'es jeté sur moi... (Se débattant.) Lâche-moi... lâche-moi donc... (Criant de douleur.) Ah !

RAYMOND, qui a entendu du bruit dans la salle à manger.

Tais-toi...

Il la relève brusquement.

SCÈNE XI

LES MÊMES, CLOTILDE.

CLOTILDE, arrivant en courant de la salle à manger, très effrayée.

Qu'est-ce qui a crié comme ça ?...

RAYMOND, à Louise, bas lui imposant silence.

Tais-toi !...

CLOTILDE.

C'est toi, Louise ?... tu as appelé ?

RAYMOND, avec un ton de voix très doux, très naturel, lâchant Louise.

Non... ce n'est pas elle...

CLOTILDE.

J'ai entendu un cri...

RAYMOND.

C'est dans la rue...

CLOTILDE.

Tiens, je croyais que...

Elle regarde Louise.

RAYMOND.

Non...

CLOTILDE, s'apercevant de la figure défaite de Louise, de ses vêtements en désordre.

Qu'est-ce que tu as donc, Louise?

RAYMOND, sans quitter Louise du regard, comme pour l'hypnotiser.

Rien... elle n'a rien... Nous venons d'avoir une grande discussion... ça l'a émue... Nous avons remué un tas de vieux souvenirs... Ça met les larmes aux yeux, pas vrai?

LOUISE, sans force, sans voix, prête à défaillir..

Certainement...

RAYMOND.

Mais ce n'est rien... rien du tout...

CLOTILDE.

Tant mieux...

RAYMOND, après un léger temps, s'avance vers Louise, et, à voix basse, les yeux dans ses yeux, avec une expression et un ton de férocité extraordinaires.

Il faut en finir... (Puis, soudain, il se sauve vers la salle à manger et disparaît en répétant.) Il faut en finir!

SCÈNE XII

LOUISE, CLOTILDE.

Dès que Raymond est sorti, Clotilde, affolée, court vers sa sœur.

CLOTILDE.

Mais enfin, qu'est-ce qu'il y a?

LOUISE, sans bouger, à voix basse, l'arrêtant de la main.

Tais-toi, ne bouge pas... Il nous surveille...

CLOTILDE, n'osant plus remuer.

Ah !

LOUISE.

Sûrement...

CLOTILDE.

Que s'est-il passé ?

LOUISE.

Sa crise l'a repris... Je le savais...

CLOTILDE, épouvantée, se collant à sa sœur.

Mon Dieu !

LOUISE.

Tout ça, c'est de votre faute... c'est de votre faute... Où est-il ?

CLOTILDE, tournant lentement la tête et jetant un coup d'œil dans la salle à manger.

Dans la salle à manger...

LOUISE.

Le vois-tu ? Qu'est-ce qu'il cherche ?

CLOTILDE.

Je ne le vois pas... (Prise d'une peur atroce.) Je vais appeler Lionel...

LOUISE.

Avant qu'il soit là, je serai morte...

CLOTILDE, affolée.

Viens... Sauvons nous...

Elle veut l'entraîner.

LOUISE, entendant du bruit dans la salle à manger.

Impossible... Ne bouge pas...

CLOTILDE.

Quoi ?

LOUISE.

Il revient...

Les deux femmes reprennent subitement leur silence et leur immobilité.

SCÈNE XIII

LES MÊMES, RAYMOND.

RAYMOND, a ouvert brusquement la porte. Il s'arrête sur le seuil, regarde longuement les deux femmes, puis vient lentement à elles, une de ses mains derrière le dos. Avec une voix terrible.

Qu'est-ce que vous faites là, toutes les deux ?

CLOTILDE.

Mais...

RAYMOND, se précipitant sur elle.

Vous complotez aussi contre moi..

CLOTILDE.

Raymond...

RAYMOND.

Allez vous-en !

LOUISE, morte de peur.

Clotilde, reste !...

CLOTILDE, se sauvant, court à la porte de droite, puis à la salle à manger.

Au secours !... Au secours !...

RAYMOND, à Louise, en se précipitant sur elle, la main levée.

Il faut en finir !...

CLOTILDE, hurlant.

Au secours !... Au secours !...

RAYMOND, à Louise.

Il faut en finir... (Louise veut fuir.) Tu ne te sauveras pas...

Il lève un couteau qu'il avait dissimulé et va en frapper Louise. Lutte, cris.

LOUISE, se débattant.

Raymond !... grâce !... grâce !...

CLOTILDE.

Au secours !...

LIONEL, frappant à la porte de gauche, dans la coulisse.

Qu'est-ce qu'il y a?... Ouvrez !... Ouvrez !...

CLOTILDE, pendant que Louise esquive les coups de Raymond, va à la porte de gauche, l'ouvre. A Lionel.

Vite... au secours !...

LIONEL, en entrant.

Que se passe-t-il ?

CLOTILDE.

Il veut tuer Louise...

LIONEL, se précipitant sur son frère et le saisissant à bras-le-corps.

Raymond !

RAYMOND, fou furieux.

Laisse-moi...

Lionel a désarmé son frère et débarrassé Louise de ses mains. La figure de Louise est toute ensanglantée ; le couteau est tombé à terre.

LIONEL, tout en maintenant son frère, à Clotilde et à Louise.

Sauvez-vous !... Il est fou... Sauvez-vous !...

Les femmes reculent, s'enfuient par la gauche en hurlant : Au secours !... Au secours !...

SCÈNE XIV

RAYMOND, LIONEL.

RAYMOND, à Lionel.

Misérable... tu l'as fait fuir... Je la rattraperai...

LIONEL.

Allons, Raymond... reviens à toi...

RAYMOND.

Laisse-moi passer !

LIONEL, lui barrant la route.

Où veux-tu aller ?

RAYMOND.

Je veux ma femme... elle est à moi... je la veux...

LIONEL, luttant contre lui.

Tu ne passeras pas...

RAYMOND, hurlant.

Ah ! tu es aussi du complot... Vous en êtes tous... vous voulez vous débarrasser de moi...

Il le prend à la gorge et essaie de l'étrangler.

LIONEL, se débattant.

Malheureux ! Mais tu es donc une bête féroce...

RAYMOND, avec une force que décuple sa folie, lui serrant la gorge.

Canaille!

LIONEL, suffocant.

Tu m'étouffes...

RAYMOND.

Tu va payer pour les autres...

LIONEL, étouffant, râlant.

Ah! Ah!...

RAYMOND, qui l'étrangle lentement, comme avec jouissance.

Tu as beau tourner les yeux... faire la grimace... canaille! (Le corps de Lionel a eu quelques sursauts, puis il reste immobile. Sa tête retombe en avant. Raymond deserre son étreinte. Le corps de Lionel tombe en arrière comme une masse. Raymond se penchant sur le corps.) Ses yeux sont tout blancs... Il ne bouge plus... C'est fait!.., Il est mort!... Je l'ai tué... Je suis content... (Il le contemple longuement, puis il répète.) Je suis content...

Il se met à rire sans s'arrêter, d'un rire effroyable qui n'a rien d'humain, et, pris d'une crise de folie furieuse, se roule à terre, la bave aux lèvres, en riant et en hurlant, pendant que le rideau se baisse.

TABLE DES MATIÈRES

L'Illustre Professeur Truchard 7
L'Homme Mystérieux 85

Imprimerie Générale de Châtillon-sur-Seine. — EUVRARD-PICHAT